

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LUCIEN,

DE LA

TRADUCTION

DE N. PERROT

SR D'ABLANCOURT.

PREMIERE PARTIE.

Nouvelle Edition revueë & corrigée.

Camille B. Atwood



Strinxit Amor

A PARIS,

Au Palais , Par la Societé.

M. DC. LXXIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSIEUR
CONRART
CONSEILLER
ET SECRETAIRE DU ROY.



MONSIEUR,

*Comme les choses retournent à leur
principe, & finissent ordinairement par
où elles ont commencé, il estoit juste de
consacrer la fin de mes Traductions, à
celuy qui en avoit eu les prémices, &*

EPISTRE.

Minucius Felix ayant donné naissance à nostre amitié, Lucien en devoit faire l'accomplissement. D'ailleurs, il falloit mettre au frontispice de cét Ouvrage, un nom qui bannist toute la mauvaise opinion, que l'on en pouroit avoir; & que le libertinage de cét Auteur, fust éfacé par la vertu de Monsieur Conrart. Ajoutez à cela, que ce Livre ne pouvoit honestement paroistre en public sous d'autres auspices que les vostres, puisque vous avez tant contribué à le mettre au monde, & que vos bons avis sont cause qu'il voit le jour en un estat plus parfait. Ce n'est donc pas tant icy un present, qu'un acte de reconnoissance; encore est-ce une reconnoissance interessée, puis qu'elle mendie la protection de celuy qu'elle reconnoist pour son bien-faiteur. Et veritablement, MONSIEUR, puisque c'est vous principalement qui m'avez fait entreprendre cette Version, vous devez avoir part au blâme ou à la louange qui en

7.

EPISTRE.

*Pourra revenir ; outre qu'elle trouvera assez de monstres à combattre à sa naissance , pour chercher un Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous avoir engagé temerai-
rement dans une querelle dont vous vous fussiez fort bien passé , je vous veux donner des armes pour vous défendre , & pour nous mettre tous deux à couvert de la Calomnie.*

Tout ce qu'on peut dire contre moy , se peut rapporter à deux Chefs , au Dessein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cét Auteur , les autres , qu'il le falloit traduire autrement. Je veux donc répondre à ces deux objections , après avoir dit quelque chose de LUCIEN , qui servira à ma justification , & qui fera mieux voir les raisons que i'ay eues de le traduire.

LUCIEN estoit de Samosate capitale de la Comagène , & n'estoit pas de grande naissance ; Car son pere n'ayant

*Pro-
vince
de Sy-
rie.*

EPISTRE.

pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire aprendre un métier; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté fauorables, il se jetta dans les Lettres, sur un songe qui est raporté au commencement de cét Ouvrage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Avocat; mais qu'ayant en horreur les criaileries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à un azile. Il paroist par ses Ecrits, que c'estoit un Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & qui composoit des Déclamations & des Haranzues sur divers sujets, & mesme des Plaidoyers; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Ils s'établit d'abord à Antioche. d'où il passa en Ionie & en Grèce, puis en Gaule & en Italie, & revint après en son païs par la Macedoine. Mais on voit bien qu'il a vescu une partie du temps à Athènes, aussi en a-t-il pris les vices & les vertus. A la fin il se retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'a-

EPISTRE.

donner à la Philosophie ; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit , de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vescu quatre-vingt dix ans ; depuis le regne de Trajan, & au dessus, jusques par-delà Marc-Aurèle , sous qui il fut en grande estime , & devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les chiens : mais c'est aparemment une calomnie, pour se venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ses railleries les premiers Chrétiens , non plus que les autres. Toutefois : ce qu'il en dit se peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur simplicité , qui est plutôt une loüange qu'une injure ; joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen , l'éloge du Christianisme. Quelques-uns ont crû qu'il avoit esté Chrétien ; mais cela ne paroist point dans ce Livre : Il est vray qu'il sçait beaucoup de nos mystères pour un Etranger ; quoy que le voisinage de la Judée & le commerce des Chrétiens ,

EPISTRE.

joint à sa curiosité naturelle, luy ayant
pû aquerir toute cette connoissance.

Bourde-
lot en sa
Preface.

D'autres le veulent faire passer pour un
parangon de sagesse & de doctrine;
Mais outre l'amour des Garçons, où il
a esté sujet, & le peu de sentiment qu'il
a eu de la Divinité, il ne luy est pas par-
donnable d'avoir déchiré la reputation
des plus grands Hommes, sur le raport
de la Renommée, ou plûtost sur celuy de
leurs ennemis. Car encore qu'on le puisse
excuser, en disant que ce n'est pas à eux
qu'il en veut, mais à ceux qui abusent de
leur nom, pour couvrir leurs vices; on voit
bien qu'il ne laisse échaper aucune occa-
sion d'en médire; & qu'il leur donne tou-
jours quelque coup de dent en passant.
Du reste, la façon dont il traite les ma-
tieres les plus importantes, fait assez
voir qu'il n'estoit pas fort profond dans
la Philosophie, & qu'il n'en avoit
appris que ce qui servoit à sa profession
de Rhéteur, qui estoit de parler pour
& contre, sur toute sorte de suiets. Mais

EPISTRE.

on ne peut nier que ce ne soit un des plus beaux Esprits de son siècle, qui a par tout de la mignardise & de l'agrément, avec une humeur gaye & enjouée, & cét air galant que les anciens nommoient urbanité, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, iointe à son élégance & à sa politesse. Je le trouve seulement un peu grossier dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plütoft la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toujours où il faut; qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçavoir. Mais c'est une grande preuve du merite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'à nous, ven le peu d'affection

Faute de
jugemēt.

EPISTRE.

qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës soit par mal-heur ou par négligence. Et il faut bien que les Chrétiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi iamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines; & je doute qu'il y ait de meilleurs Livres pour ce regard. Car il s'insinuë doucement dans les esprits par la raillerie; & sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agreable. D'ailleurs, on peut aprendre icy mille choses tres-curieuses; & c'est comme vn bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part, que les Fables y sont traitées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & qui ne contribuë pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas

EPISTRE.

trouver étrange que je l'aye traduit, à l'exemple de plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre; & ie suis d'autant moins blâmable, que j'ay retranché ce qu'il y auoit de plus sale, & adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre; par où j'entre en la iustification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien iustificié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cét Auteur. Je diray seulement que ie luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction, mais ie répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentillesces & des railleries, qui sont diverses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction reguliere. Il y a mesme des Pieces qui n'ont pû se traduire du

EPISTRE.

Tout , comme celle du Jugement des voyelles, & deux ou trois autres , qui consistent dans la propriété des termes Grecs , & qui ne seroient pas entendues hors delà. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour , parlent de celuy des Garçons , qui n'estoit pas étrange aux mœurs de la Grece , & qui font horreur aux nostres. L'Auteur alegue à tous propos des vers d'Homère , qui seroient maintenant des pédanteries , sans parler de vieilles Fables trop rebâtuës , de Proverbes , d'Exemples & de Comparaisons surannées , qui feroient à present un effet tout contraire à son dessein ; car il s'agit icy de Galanterie , & non pas d'érudition. Il a donc falu changer tout cela , pour faire quelque chose d'agréable ; autrement , ce ne seroit pas Lucien ; & ce qui plaist en sa Langue , ne seroit pas suportable en la nostre. D'ailleurs , comme dans les beaux visages il y a toujours quelque chose qu'on voudroit qu'il n'y fust pas ;

EPISTRE.

aussi dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulièrement quand les choses ne sont faites que pour plaire : car alors on ne peut souffrir le moindre défaut ; & pour peu qu'on manque de délicatesse, au lieu de divertir on ennuye.

Je ne m'attache donc pas toujours aux paroles ni aux pensées de cet Auteur ; & demeurant dans son but, j'agence les choses à nostre air & à nostre façon. Les divers temps vealent non seulement des paroles, mais des pensées différentes ; & les Ambassadeurs ont coûtume de s'habiller à la mode du país où l'on les envoie, de peur d'estre ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'est pas proprement de la Traduction, mais cela vaut mieux que la Traduction ; & les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi que Terence en a usé dās les Comedies qu'il a prises de Ménandre, quoy qu'Aulugelle ne laisse pas de les nômer des Traductiōs ; mais il

Sumptus
ac veritas
de Græcis,
lib. 24.
c. 25.

EPISTRE.

Pro co-
roua.

n'importe du nom , pourveu que nous ayons la chose. Ciceron en a fait autant dans ses Offices , qui ne sont presque qu'une Version de Panétius ; Et dans celles qu'il avoit faites des Oraisons de Demosthène & d'Esquinès , il dit qu'il a travaillé non pas en Interprète, mais en Orateur ; qui est la mesme chose que j'ay à dire des Dialogues de Lucien, quoy que je ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits de mot à mot , pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction élégante ; Il y en aussi où j'ay considéré plutôt ce qu'il falloit dire , ou ce que je pouvois dire , que ce qu'il avoit dit , à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homère & de Théocrite. Mais ie me suis resserré presque par tout , sans descendre dans le particulier , qui n'est plus de ce temps-cy. Je sçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde , & principalement à ceux qui sont idolâtres

Partim
reliquit,
alia ex-
prellit,
&c.

Quod
Græcum
quidem
mirè quâ
suave est,
verti au-
tem ne-

EPISTRE.

de toutes les paroles & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croient pas qu'un Ouvrage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du temps de Terence.

que poi-
tuit ne-
que de-
bit,
Aulugell
l.3. cap.9.

**Contaminari non decêre Fabulas,
Qu'il ne faut point corrompre son Au-
teur, ni rien alterer de son sujet; mais ie
leur répondray avec luy,**

**Faciuntne intelligendo, ut nihil
intelligent**

*Ils per-
dent la
raison à
force de
raison-
ner. Car
en l'acu-
sant ils
acusent
les An-
ciens,
qu'ils ont
pour ga-
rens; &
dont ils
aiment
mieux
imiter la
negligen-
ce, que
l'obscur
exactitu-
de des
autres.*

**Qui cum hunc accusant, Nævium,
Plautum, Ennium**

**Accusant, quos hic noster authores
habet,**

**Quorum æmulari exoptat negli-
gentiam**

**Potius, quàm istorum obscuram
diligentiam.**

**Que cét obscuram diligentiam dit
bien le defaut de ces Traductions scru-
puleuses, dont il faut lire l'Original
pour entendre la Version!**

EPISTRE.

*Voilà, MONSIEUR, ce que
j'avois à dire pour ma défense. Je
laisse à vostre courage & à vostre
adresse, sans parler de vostre zele & de
vostre affection, d'employer ces armes
qui sont plus fortes que luisantes; si ce
n'est assez de vostre nom pour écarter les
ennemis, & les empescher de se déclarer.
Quoy qu'il en arive, j'en attribuëray
tout le succès à la gloire de mon défen-
seur, & demeureray toute ma vie,*

MONSIEUR.

Vostre tres-humble & tres-
obeïssant serviteur.
PERROT d'ABLANCOVRT.



QUELQUES LIEUX MAL TRADUITS DANS LA VERSION LATINE DE LUCIEN, reveuë par Monsieur Benoist, & imprimée à Saumur l'an 1619.

Je n'ay point épluché par tout cette Traduction; mais quelquefois en jettant les yeux dessus, soit pour m'éclaircir, ou bien pour me soulager; j'y ay remarqué quelques fautes, sans examiner si elles estoient de luy, ou des Traducteurs; quoy qu'il luy faille rendre cét honneur qu'il leur en a corrigé beaucoup; mais il est vray aussi qu'il en a mis quelques-unes de sa façon. comme Monsieur le Févre l'a remarqué dans son Peregrinus. Du reste, je ne toucheray point celles dont celuy-cy a parlé.

Cette Table est commune pour les trois Tomes.

COrpori aqualiter permixta, il faut également partagé, & non pas meslé, *μεισιονδιον*, c'est tout le contraire. *Nam furti est aliquis Deus.* Il faut oster *aliquis*, car cela se rapporte à Prométhée dont il s'agit, & corrompt tout le sens, aussi n'est-il pas au Grec.

Tome premier,

pag. 17. ligne 4.

Nunquam desinunt obvios & presentes amasios aspernari. Il y a au Grec, *ἐν τοῖς ἐν ποσὶ ἀνιάδαι*, se fâcher des choses qui sont à leurs pieds. Et quoy que le raisonnement n'en soit pas bien juste, & qu'il falût plutôt dire, ne prendre pas garde aux choses qui sont à leurs pieds, ce qui peut faire croire qu'il y a faute au Grec; cela ne va nullement au sens de la Version.

Page 20. l. 8.

Page 26. ligne 3.

P. 28. *Siprolixior fueris, il faut si cuncteris, ὡς ὀξυμύ-
sur le λης, si tu tardes, & non pas si tu es trop long; quoy
milieu. qu'il se prenne en François pour cela.*

P. 29. *Omimbus quidem Atheniensibus in admiratione
ligne erat, & tanquam beatus suspiciebatur. C'est tout
dernie- le contraire, il ne l'estoit pas, mais il le croyoit
re. estre.*

P. 32. 1. *Talem Civitatem mihi describebat. Cela fait
penult. une obscurité qu'il falloit oster, car πόλις signifie
icy Rome.*

P. 41. 1. *Quinetiam multos qui pro gravibus haberi vo-
10. lunt, reprehendebat. Il y a au Grec ἡ πολλῶν ἡδὲ
απουδελῶν ἔται δοκούτων ἐπιληπταί. Il parle de la
fureur pour les spectacles du Cirque, qui en
avoit déjà gagné plusieurs de ceux qui sem-
bloient vertueux: si bien que ἐπιληπταί, se ra-
porte à cette passion, & non pas au Philosophe
dont il parle.*

P. 111. 1. *In hac forma humana renovatione. Prométhée
4. n'avoit pas refait les hommes, car ils n'estoient
pas faits auparavant. Aussi le Grec ne le dit-il pas;
mais simplement qu'il avoit changé quelque cho-
se pour ce qui regarde les hommes, c'est à dire
qu'il avoit fait les hommes lors qu'il n'y en avoit
point, μετακομήσεις καὶ νωπεύσεις τὰ θεῶν τοῖς
ἀιδεώτοις, mais non pas τὸς ἀιδεώτοις.*

P. 113. 1. *At quanta sit multa vides, eo quod ex luto ani-
5. mantia fabricavi. Cela fait de l'obscurité, il
falloit traduire *damnum*. Quel dommage ay je
fait? &c.*

P. 120. *Avium omnium miserrimè perituram. Il y a au
sur la Grec, ἡ χάλισα ὀρεῖων ἀπολύμφοι. Comme qui di-
fin. roit en nostre langue, ce miserable oyseau, car
l'Auteur ne veut pas dire qu'il perira miserable-
ment, mais c'est une phrase Grecque pour expri-
mer ce que j'ay dit.*

Penem ense refecat, il y a au Grec, τέμνεται P. 146.
 ξίφει ἢ πῆχυν, il se fait une incision au coude, qui l. 1.
 estoit la coustume de ces Prestres, comme il se
 voit dans l'Asne de Lucien. Car s'il entendoit
 par là qu'ils se châtroient, il ne le diroit pas
 de quelques-uns, mais de tous; car tous
 l'estoient.

Ipsa autem lyra similis erat cervi cranio, cornua P. 188.
autem tamquam cubiti prominabant. Il y a deux sur la
 fautes en cela, car la lyre n'estoit pas semblable fin.
 à la carcasse d'une teste de Cerf, mais c'estoit
 une teste de Cerf en effet, & au lieu de coudées, il
 faloit traduire *manche*, parce que le mot Grec si-
 gnifie l'un & l'autre, τὰ ἰσὺ κέρατα πύχιν ὡς ὅτι
 ἦσαν. les cornes estoient comme le manche, ou ser-
 voient de manche, c'est à dire que les cornes y
 estoient attachées.

Verborum contradictionem, il y a au Grec, P. 241.
 ἀπειρολογία des discours qui n'ont point de sur la
 fin. fin.

Interficiantibus opem tulit. Il y a au Grec P. 248.
 συλαμβαίνεν ἐπὶ ταίᾳ τῶν, parlant d'Alexandre vers le
 qui a envoyé quelques-uns de ses amis au su- milieu.
 plice. Là mes-

Pariter patria dominatus sum. Il faut *aquo jure*;
 ἕξις, c'est la louange que se donne Annibal, de me.
 n'avoir point entrepris sur sa patrie.

Stagno imminens, ἐπὶ τῇ λιμνῇ ἐξῶς. Tantale, 265. l. 2.
 non imminabat stagno; sed erat in stagno.

A puero. Il faut à *filio*, pour oster la difficulté; 288. sur
 car c'estoit son fils, & non pas son valet. le mi-

Eoque pene omnes, qui voluptatem accusabant. lieu.
 Il faut *peneque omnes voluptatem accusare*, car il 303. l. 6.
 veut dire que les Philosophes crient presque tous
 contre la volupté, & qu'ils ne laissent pas de
 l'aymer.

306. sur *Et foueam sanguine conspergimus.* Il y a au Grec, le mi- $\omega\epsilon\iota\tau\ \beta\acute{o}\theta\theta\theta\theta$ $\epsilon\ \omega\omega\acute{\epsilon}\iota\sigma\alpha\ \mu\theta\rho$, nous l'épanchâmes autour lieu, de la fosse.

351. par *Neptuno*, il faut *Vulcano*. $\eta\ \phi\alpha\iota\tau\upsilon$.
delà le *Montes* *dedicarunt*, Le Traducteur a oublié les milieu. *Oyseaux*, $\delta\ \epsilon\rho\epsilon\alpha\ \chi\alpha\theta\iota\epsilon\omega\sigma\alpha\iota$.

355. sur *Mento abrafo.* Il n'est point parlé du menton au le mi- Grec, & cela se raporte plutôt à la teste. $\omega\epsilon\phi\eta$ - lieu, $\tau\acute{\alpha}\nu\ \epsilon\zeta\upsilon\epsilon\chi\mu\acute{\omega}\nu$, Prophètes tonsurez.

Là mes- *Iamque mortua membra circumfusi laniant*, me, sur *eamque soli sepeliunt qui occiderunt.* Il y a au la fin. Grec, $\pi\lambda\eta\eta\ \delta\ \pi\acute{\iota}\pi\acute{\iota}\theta\epsilon\iota\ \tau\acute{o}\ \iota\epsilon\theta\alpha\iota\ \chi\ \kappa\acute{o}\pi\iota\sigma\tau\alpha\iota\ \omega\epsilon\iota$ -
 $\sigma\acute{\alpha}\iota\tau\epsilon\varsigma\ \eta\delta\eta\ \pi\epsilon\phi\omega\iota\acute{\epsilon}\nu\mu\theta\sigma\iota$, $\sigma\iota\ \delta\epsilon\ \chi\ \tau\acute{\alpha}\pi\iota\upsilon\sigma\iota\ \mu\acute{\omega}\iota\sigma\iota$
 $\delta\alpha\pi\omega\sigma\phi\alpha\iota\zeta\alpha\upsilon\tau\epsilon\varsigma$. Sinon qu'ils pleurent la victime, & l'environnent en se frappant l'estomach, après l'avoir égorgée. Mais il y en a qui ne font que l'égorger, & puis l'enterrent.

402. 1. *Plures volo vincere.* Il faut pluribus, supple, pen. *calculis*; l'emporter de plus de voix, $\pi\lambda\epsilon\iota\sigma\iota\ \kappa\alpha\tau\eta\sigma\alpha\iota$.

437. sur *Quum primum vidit me extinctum*, $\epsilon\ \pi\acute{\epsilon}\rho\iota\ \tau\acute{\alpha}\chi\epsilon\tau\acute{\alpha}$
la fin. $\mu\epsilon\ \delta\alpha\pi\omega\tau\acute{\alpha}\iota\sigma\tau\alpha\ \epsilon\iota\delta\epsilon$, comme il vit que j'allois mourir bien-tost.

581. sur *Divinatione potius aut iudicio.* Il faut *quam iudicio*.

lieu. *Conscripta de illis historia*, $\sigma\epsilon\chi\epsilon\gamma\alpha\ \psi\acute{\alpha}\lambda\mu\theta\sigma\iota\ \omega\epsilon\theta$ -
654. 1. $\zeta\acute{\alpha}\tau\alpha\varsigma$, les prenant pour patrons.

4. *Altero elevato, alterum contra deprimi* $\eta\ \tau\acute{\alpha}\tau\acute{\epsilon}$ -

689. 1. 5. $\epsilon\theta\upsilon\alpha\ \rho\acute{\alpha}\sigma\iota\varsigma\ \tau\acute{o}\ \epsilon\ \tau\epsilon\theta\eta\ \pi\alpha\iota\tau\omega\varsigma\ \epsilon\iota\sigma\acute{\alpha}\gamma\epsilon\iota$, qui oste l'un, pose l'autre.

702. sur *Virtutibus orationis* Il faut *narrationis*. Ce le mi- pouroit bien estre une faute d'impression; car il lieu. n'est pas question là de celles de l'oraison en general, mais de celles de la narration, $\delta\iota\kappa\eta\mu\acute{\omega}\sigma\omega\varsigma$.

Sociosque meretricum veneficiis mutatos. Il y a au Grec, $\tau\acute{\alpha}\varsigma\ \upsilon\pi\acute{o}\ \phi\alpha\rho\mu\acute{\alpha}\chi\sigma\iota\ \tau\acute{\omega}\nu\ \epsilon\ \tau\acute{\alpha}\iota\gamma\omega\iota\ \mu\epsilon\tau\alpha\beta\omega\lambda\acute{\alpha}\varsigma$.

es changemens de ses compagnons par des sortilèges:

On ajouta *meretricis*, parlant de Circé.

Ibi. Il faut *inde*, αὐτῷ 741. C'est que de là on ne voyoit rien de rude, à cause que la lumière empeschoit de voir les étoiles. 714. vers le milieu.

A Septentrione. Il falloit mettre l'étoile de l'ourse; car il n'est pas question là du Septentrion, quoy qu'elle en soit la marque. 719. au milieu.

Vt pote qui essent expediti. Il falloit traduire le mot Grec en cet endroit, *nuds sans armes*; car c'estoit à cause de cela qu'ils estoient aisez à défaire; au lieu que le mot d'*expediti*, y nuit plutôt.

Hoc enim unoquoque anni tempore semel faciebat. Il falloit traduire à chaque heure. Car *ὥρα* signifie là heure, & non pas saison; & en suite encore *bora*, au lieu de *anni tempore*. Car il dit deux lignes plus haut le cinquième jour, environ le second bâillement du nostre, comme qui diroit, la seconde heure du jour. Et si-tost qu'ils furent engloutis, il dit, comme il commença à bâiller, pour montrer qu'il bâilloit souvent, & plus bas: Et le lendemain lors qu'il venoit à bâiller, le voilà qui bâille deux jours de suite. 741. l. l.

Horum aliqui. Tous ceux dont il fait mention là, estoient rameurs; il y en avoit d'autres pour la défense: l'expression Grecque n'est pas bien juste, mais le sens l'est. Ibid. sur la fin.

Incessendo & cadendo impubaliorres & ai ayē ites, en sautant dedans, & tuant, & plus bas *ferreis nostris*, il faut *manibus*, car il n'est pas question là des pointes d'airain de la prouë, mais d'instrumens à accrocher. 742. sur la fin.

Nec pauciores quam octoginta insulas submerserunt, il faut *insula submersa sunt*, car il n'est pas de la question là de celles qu'ils coulerent à fond, mais de celles qu'ils perdirent. 743. par le milieu.

Mortuus est, ἀπεχοῦτο, il se morroit, comme la suite le fait voir, car il ajoute plus bas, τῆ δ' ἐπιπέση ἤδη τέθνηκε.

Là mes- *Post tridui moram, quarto die quia placidum erat me.* *mare, discessimus.* Il y a au Grec, ἡμέρας τρεῖς ἐπαυλισομένοι πνευμία γὰρ ἦν, τῆ τετάρτη ἀπεπλεύσαμεν. *Après avoir demeuré là trois jours à cause du calme, nous fîsmes voile le quatrième.*

754. *Omnium arborum fructus.* Il ne faut point d'*om-*
vers le *nium,* car tous les arbres de l'Isle ne portoient pas
milieu. des verres, ὁ χρεὸς δὲ τῶν πῶν δένδρων. *Or le fruit de ces arbres.*

756 sur *Omissa simulatione,* il est question là de l'Ironie,
la fin. qui est vne figure qui luy estoit si familiere, & non pas de feinte en general.

760. *Instituit,* il faut *prafuit,* car il n'est pas question
vers le là de leur institution, mais de celuy qui donnoit
milieu. le prix, ou qui présidoit, ἡγωνίζεται.

775. au *Prora cheniscus,* il y a au Grec *puppis,* c'est une
milieu. béveue.

779. *Manibus pedem tenentes,* c'est le bas du voile
vers la qu'ils tenoient, & l'on diroit qu'ils tiennent leur
fin. pied avec les mains, ποδιῶτας au Greca, ne signifie pas le pied de l'homme.

Là mes- *Alij precedentes,* il faut *illi,* car cela se raporte
me plus aux dauphins.
bas.

815. *Vbi iudices sorte ferunt sententiam.* Il y a au
vers le Grec, ἀπὸ μὲν θεοῦ κληρολαχόντων δικασῶν, *des Juges*
milieu. *élus par le sort.* Il n'est pas question là de l'avis que donnent les Juges, mais de leur élection, cela devoit estre au moins plus clairement expliqué.

840. sur *Cum in eodem metu cogitatione versati sitis.* *Ce*
la fin. *n'est pas cela,* il ne dit pas qu'ils ayent esté dans la mesme crainte, mais il les prie de se mettre en sa place, & de considerer ce qu'ils feroient s'ils

estoyent en la mesme crainte : ὅτι τῷ αὐτῷ δέοις καὶ τῷ λιγισμῷ γυναικείοις. Et en suite, *quid factu opus esset dixistis*, il faut dicite.

Similem esse materia oportet, ὁμοιωτέον ἢ 844. l. 3
ὑποθέσει εἶναι, estre semblable à son dessein, suivre
sa façon d'agir.

In eleganti delubro, Il y a au Grec ἐν χαλῶ τῷ 848 au
ἱεροῦ, au plus bel endroit du Temple. milieu.

Modestos reddere queant auditores. Il n'est pas 876. sur
question là de modestie, mais de prudence, la fin.
comme signifie quelquefois le mot Grec σωφρο-
νίζων.

Perfecto ad inundationem usque navigio, il y a 893. l. 11
au Grec ἀχαι τῷ κλύσματος, jusqu'aux cataractes
du Nil, κλύζω, signifie quelquefois les eaux qui
roulent avec bruit.

Proprias Epicuri opiniones, il faut, *precipuas*, 894.
κρείας δόξας. vers le

Quod si saltatio non sit ad certamen composita,
εἰ μὴ ἐρασιμῶς ἢ ὄρχησις, s'il n'y a point de jeux 902. l. 5
publics de la danse, c'est à dire, si la danse n'est
point entre les spectacles publics de la Grece,
comme la lute, le pugilat, &c.

Qui etiamnum turri redundat ἑπιπολάζοντα, qui 928. l. 2
est en vogue.

Veneris partus, ἀφροδίτης γοναίς, la naissance de
Venus, & non pas son fruit, comme plus bas
διονίσσου ἀμφοτέρως τὰς γοναίς, les deux naissances
de Bacchus, qu'il a traduit *utramque stirpem*,
mal.

Decem millia nummum, Il faloit mettre *drach-* 930. l.
marum, comme il a mis luy-mesme plus bas, qu; 10.
est quatre fois davantage.

Peregrino Protei filio, il y a au Grec τῷ ὀρωπέως, 1006.
qui signifie là, *dit Prothée*, comme il se voit dans
le traité qui porte ce nom. sur la
fin.

Là mes- Nonne *Cynicum agis* ? Il faut simplement, *ποπ*
me. cela oste le sens, *Tu ne fais pas le Cynique*, dit l'un,
ny toy l'homme, répond l'autre.

1007. *Exhiberet quacumque vellet*, il faut *sibi*, *παρέχειν*
αὐτῷ.

1008. *Nunc te interrogavi*, *νῦν ἠρώπιου*, c'est à dire
sur le là, *en langue d'aujourd'huy*, Il est trop obscur de
milieu. la sorte pour estre ainsi exprimé.

1009. *Quod solus Dialecticorum esset primus*, il faut, &
l. 1. *primus* ; c'est peut-estre une faute d'impression.

Là mes- *Regis esset praeceptor*, il falloit traduire *Impera-*
me. *toris*. Car c'est ce que signifie là *Βασιλεύς*, comme
en plusieurs autres lieux, & l'Empereur Romain
ne s'apelloit point *Rex* en Latin. Voy la remarque
sur la page 64. du Tome second.

1011. l. *Inepto*, il falloit *Barbaro*, *σολόικου*.

10. *Num pro patria idipsum passurus eram* ? cela est
Là mes- obscur, il veut dire qu'il ne s'agit pas icy de mour-
me vers rir pour sa patrie.

la fin. *Et in sacris Eleusiniis inter potandum voces*
1042. *mysteria produunt*. Cela est mis trop obscurément,
vers le pour dire qu'il decouvroit les mystères d'Eleusi-
milieu. ne dans la débauche.

1059. *Et diversorum corporum somnos*, l'endroit est
sur la obscur, mais il y a au Grec *ἐπεχρωματῶν*,
fin. *de diverse couleur*, ce qui pouroit se rapporter au
fard des femmes qui les rend en quelque sorte
d'autre couleur de jour que de nuit.

TOME SECOND.

P.18.1.7 *Præterquam quod illa quamvis colossæa esset ma-*
gnitudine, parva in tabella depicta erat. Il y a au
Grec, *πῶλοσόν ἐκείνη ἰσὺν ἐν μικρῷ πινακίῳ ἐγγράπτω*
αὐτῇ δὲ κολοσιαία τὸ μέγεθος, il veut dire qu'Aspa-
sie n'estoit qu'un portrait en petit, parce qu'elle
n'avoit jamais esté dans une haute condition, &
que celle dont il parle, estoit de figure de Co-
lossæ.

loffe, comme estant femme d'Empereur.

Nonne vitio vertitur, quod per impietatem 31. l. 1.
hoc fecisset, ἱστορία αὐτῷ τοιούτους αἰτίων ἔχει ἰσὺν
ἀπειθήναι κατὰ τὸν δευτῶν. Il seroit moins accusé de l'a-
voir fait par impiété, ou, on luy imputeroit moins
de, &c.

Non dixit Pollucem manus adversariorum cum ipso 37. sur
conferuisse, il y a au Grec ἕδ' ἐπελυθύνειεν εἰας φί- la fin.
λους ἀναπέμψαι αὐτῷ διαπίτας τὰς χεῖρας. Il dit
que Pollux estoit fort qu'il estoit, n'eust pas eu
la hardiesse de se prendre à luy, ny mesme Her-
cule avec ses bras de fer.

Hic vero ad Persarum Regem eum mittit. ἡδ' 64. sur
βασιλῆα τῷ μεγάλῳ ἀναπέμψαι αὐτῷ. Sous ombre le mi-
que le Roy de Perse est appelé par les Grecs, le lieu.
grand Roy, comme nous disons maintenant le
grand Seigneur, le Traducteur a crû que c'estoit
de luy qu'il parloit, sans considerer qu'il est dit
que le Prisonnier fut envoyé en Italie pour y
estre jugé, & qu'il fut relegué dans l'Isle de
Gyate, qui estoit une petite Isle où les Empe-
reurs Romains confinoient les criminels: Bre-
vibus Gyaris & carcere dignum. C'est donc l'Em- Juve-
peretur qu'il designe sous ce nom, & en beau- nal.
coup d'autres lieux sous le nom seul de Βάσιλευς
qui signifie en ces endroits Empereur, & non
pas Roy, car le mot Grec ne se rapporte pas au
Latin, & il faut imiter Lucien qui a esté au sens
plûtost qu'aux paroles.

Et filium non ita pridem datus quinque talen- 70. l. 6.
tis dedit, ἡ δὲ τῷ θυγατρὶα ἢ πρὸς πολλῶν ἐκδέδο-
ται ἀπὸ πατρὸς πρὶν εἶναι εἶναι δύο τάλαντα, &c. ἀπὸ πα-
τρὸς est détaché du reste: il donna sa fille en
mariage, de cinq talens qu'il avoit, il en don-
na deux.

Aliquando etiam Demetrius in Aegyptum est 74. au

milieu. *profectus*, il faloit dire *se promenoit ou voyageoit par l'Egypte*, car on voit dix lignes plus haut qu'il y estoit déjà.

100.1. *Ad plenum instructos, αὐτισουλῶς, faits à ses dernie-*
dépens.

re. *Non igitur, ubi res quasdam importatas in por-*

104.1.2. *tu spectassemus; in eumque ἐπὶ ναυὶ subduxissemus, επιτιμῶν: ἡμῶν μὲν ἐν καταγωγῇ πια βῆν τῷ λιμένι σκαφιδῶν καὶ τῷ πλοίῳ εἰς αἰτῶν μαπισκουασίμων, ἡγοεζόμεν:* Voyant une Hostellerie sur le port, & y avant fait transporter nos hardes, nous nous promenons sur la place. Car c'est ainsi qu'il faut traduire *ἡγοεζόμεν*, en cet endroit, parce qu'il ne regit rien, & qu'on voit sur l'heure qu'ayant a pris qu'on les avoit volez dans l'Hostellerie, l'un se voulut tuer, parce qu'ils n'avoient pas dequoy vivre ce jour-là, & l'autre fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Or s'ils eussent voulu acheter quelque chose sur le port ou au marché. ils eussent eu la marchandise ou l'argent, & partant ils n'eussent pas esté reduits à une si grande extrémité.

123 1.10 *Domum pulcherrimam, κάλλιστον οἰκημόντιον*, un bel appartement, ou une belle chambre, car il n'est pas question là de la maison.

Plus
bas. *Cæna splendida.* La Negative est au Grec, ce qui se rapporte à ce qu'on a dit plus haut de son avarice, & de sa table qui estoit si mal couverte. Il est vray qu'il dit en suite qu'il l'avoit fort bien traité, mais c'est une raillerie, c'est pourquoy la personne à qui il parle, s'en prend à rire.

123.vers
le mi-
lieu. *Sic ut se habebant arma, surrexerunt, οἷδ' ἔστωσ ὡς ἔχον ἀσπίδας καὶ ὀπλισμένοι.* Ils se leverent comme ils estoient, & s'armèrent,

In ignem sponte insiliisse, & præter spem stupis 145. l. 1.
subduxisse, εχγοι εαυτοι, εσπεισάμι τῆ ἔλπί, &
τόσε αὐτὸν ἐκ τῆ στυμῆ μὲν δὲ ἐλπίζω ὑπερῆλθοι.
 Je me jettay volontairment dans le feu. Il faut là
 un point, puis, voilà comme j'échapy alors des
 étoupes contre mon esperance.

Quo vitiato, muliebria pro more & consuetudi- 150. par
ne nefarij cinadi illi perpeffi sunt, il ne faut point delà le
de quo vitiato, car ce sont des. Eunukes qui milieu.
ne luy pouvoient rien faire, aussi n'est-il pas
au Grec.

Lectum meum ingressum, ἐὼνὴ signifie là giste, Là mes-
 non pas *liet*, il faloit traduire *cubile*, qui se dit me sur
 des bestes. la fin.

Ultra Oceanum & inculpatos Æthiopas, il faut 218 sur
ad inculpatos, c'est peut-estre une faute d'im- le mi-
pression, μετ' ἀμύμων ἀθιωπίας. lieu.

Verum auricome, moderate te gerebas, qui cum 247. l.
Panthi esses filius, aurum in pretio habebas, καὶ 4
τὰ πόρ σὺ μὲν εἶα, il n'y a point de faute de ta
part, ou, on ne doit pas trouver étrange si estant
fiis de Panthus tu aimois l'or. Pour s'atacher trop
aux paroles, on perd le sens.

Er horis, il faut là tempestatibus, les saisons, 297.
 le mot Grec signifie l'un & l'autre. Par de-
 là le mi-
 lieu.

Prome, il faut de me, c'est à dire, contra me, 340. sur
 en cét endroit. le mi-
 lieu.

Voluptas convenit Epicure, il faut non con- 353. Au
venit. milieu.
Itaque parum gratia arti tua conciliare videris
contra viros hosce mentiendo, ὡς εἶδ' ἐν πῶ μοι δοκῆς
χερζ' ὁμῶς τῆ σκαυτῶ τέχνη καταψυδεται ἡ
αἰδέω, de sorte qu'il me semble que tu ne dis pas
de mensonge de ces gens-là pour gratifier à ton
art.

Si quidem certis diebus, ut cateri milices, non 371. l. 10

471. par *invitabatur.* ἀλλ' οὐκ ἔσθη τοῖς λοιποῖς στρατιώταις
 delà le *οὐδ' ἡμέτερος πιδὸς προσκαλοῖται.* Il n'estoit pas
 milieu. *comme les autres soldats qu'on n'invitait qu'à de*
certaina jours.

479. sur *Altera pede paulum inflexo,* ἰκ' ἔσθη αὐτὸν ἑστῶτα.
 la fin. *ἡρεῖται ἰχλάζοντα ὅ' ἐπέσθη;* se baissant douce-
ment, ou courbant un peu le genou il verra l'au-
tre.

483. sur *Cum esset ferme vindemia tempus,* ἀμφὶ τῆς
 la fin. *γυρῶν τὸ ἔρος ὅς,* c'est à dire là, en temps de
 491. l. 2. *vendange, comme la suite le fait voir.*

506. l. 1. *Assurgente ipsi Cleodemo;* ὑπὲρ ἡσυχίας αὐτοῦ
 519. sur *τῆ κωδίκου.* Cleodeme luy faisant place.

la fin. *Ex utraque parte, κ' ἰάπερα, ex altera.*

588. sur *Juvenos,* il faut *puera, πὲρ μαργίτου,* car cela est
 le mi- *importantiey.*

lieu. *ineptus ad actionem & gestum corporis,* κείνῳ
 586. l. 6. *ἀπίδατος ἐν τῆ ἰσχυρίῳ,* ik ne pouvoit nullement
persuader cette fointe.

Ipsa asiaticæ orationis auctor; ὁ τὸν λόγον τοῦ δι-
ονύσιου λέγει, celui qui a écrit ce discours, c'est à di-
re Lucien, & non pas celui qui faisoit la ha-
rangue. Voy la page 590. sur la fin.

Là mes- *In valde suavem cecbinnum salutus dixit poeta*
 me vers *iste meus.* Celuy qui me faisoit parler, c'est à
 le mi- *dire Lucien qu'il appelle Poëte, à cause qu'il le*
 lieu. *fait parler en qualité de Prologue, comme dans*
une Comedie. Car c'est le Prologue qui parle
alors, & non pas Lucien. Celuy, dis-je, qui
me fait parler, ou qui m'a introduit icy se prit à
rire, &c.

636. l. 2. *Dryforum Rex,* il faut *Odriforum, ὀδρυφῶν,*
n'est qu'un mot, comme en suite δρυφῶν, dont
il a fait un Roy Mano, au lieu de dire, des
Omeniens.

638 par *Annos nonaginta,* ἑχάκιστον, quatre-vingt.

*Est interpretatus : ἐπιμαρτυροῦν, signifie là décrire, delà se
comme il se voit dix lignes plus bas, & non pas
interpreter.*

675. l.

*Neque scrupulose cum diis rationem imibo; ἢ
μικρολογίῳ οὐκ ἐστὶν ἔργον, le ne leur deman-
deray pas des bagatelles.*

12.

684. l.

10.

Idem ego loqua inquit, nec eo admodum opus. 716. l. 3.

*Cela est tronqué, & il faut qu'il y ait faute à
l'Impression, ἐκείνο μὲν ἔφη ὡς λέγοντα ἔχει δὲ
μου δὲ ἢ δ'παρὸ ἀνοῦ. le n'ay pas cela, c'est à dire
le membre virih comme ont les hommes, mais je
n'en ay pas besoin.*

*Sophocle & Aeschyle major, ἢ τῶν τοῦ Σοφοκλέα
ἢ τῶν Αἰσχύλου, plus que n'en ont fait Sophocle &
Euripide, c'est dire de Tragedies.*

758. l.

10.

*Iussu Regis, il faloit Imperatoris. Car le Latin
ne se rapporte pas au Grec. Lucien apelle l'Em-
pereur βασιλεὺς. & μέγα βασιλεὺς, mais on ne
l'apelle point en Latin Rex. Voy cy-dessus la
remarque sur la page 64. du tome second, c'est
une faute qu'il fait par tout.*

766. par
delà le
milieu.

*illi enim non insiliunt in ignem, ut Onesicritus
Alexandri gubernator, il faut dixit, comme il y
a au Grec. Car ce n'est pas Onesicrite, qui sau-
ra dans le feu, mais c'est luy qui est l'historien
qui le raconte de Calanus: Cependant au lieu
de traduire dixit, il a esté traduire ut aiunt,
comme si c'estoit un bruit qui courust d'Onesi-
crite.*

772. sur
la fin.

*Aristaneti Zenonis filij, il faut Zenonis Arista-
neti filij, comme il paroist par la suite: il y a
Grec, τῶ ἀριστάρητος υἱὸς τῶ Ζηώνως, il faut met-
tre la virgule après υἱὸς, car οὐτῶ Ζηώνω, est
mis là par explication.*

847. sur
le mi-
lieu.

*Cum una adesset Ion ille admirandus. Cela fait
de l'obscurité, car c'est d'Ion dont il parle, & le mi-*

848. sur

Heu. il semble qu'on parle d'un autre avec qui il
849. sur estoit.

le mi- *Pone hunc Ion, ἄτα ὁ Ιων. deinde Ion.*

lieu. *Alia vero à Sacerdotibus doctus sum. Quacum-*

377. l. i. *que antiquiora me sunt, ab iis narrationem inci-*
pio: τα' δ' ἐπεὶ τῆς ἱεράς ἐδύλω, ὅκοσα ἔοικα ἐμοῦ
προσβύτερον ἐγὼ ἰστορέω. Les autres choses dont
il parle, qui sont plus anciennes que moy, je
les ay aprises des Prestres.

381. sur
la fin. *Et quacumque in argentum aurumve sunt con-*
versa, ἢ ἄλλα ὅκοσα ἐς ἀργύρον ἢ ἐς χρυσὸν ἀπο-
τίχεται. les autres choses qui répondent à l'or
& à l'argent en valeur.

933 l. 5.
1011. l.
10. *Est autem nostrarum partium commentarius: ἐστὶ*
δὲ τῆς ὑπομνηματίων τὸ προσῆκον ἡμῖν ὑμέτερος,
c'est ce qui nous regarde de ces memoires.

Et verbis adulterinis illam affamini. λόγους κβ-
δύλας ἐπιφομιζεν, luy attribuer de faux discours,
ou publier d'elle des faussetez.





T A B L E

DES TRAITÉZ. OU DIALOGUES
DE LA I. PARTIE DE LUCIEN.

L E Songe de Lucien,	Page 1.
Contre un qui l'avoit appellé Promethée,	p. 6
Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosophe,	p. 10
Timon, ou le Misanthrope,	p. 22
<i>Le supplément du jugement des voyelles est à la fin du troisième Volume.</i>	
L'Alcyon, ou la Metamorphose,	p. 41
Promethée, ou le Caucause,	p. 44

DIALOGUES DES DIEUX. p. 52

Dialogue de Promethée & de Jupiter.
là-mesme.

Dialogue de Jupiter & de Cupidon. p. 53

Dialogue de Mercure & de Jupiter. p. 54

T A B L E

Dialogue de Jupiter & de Ganymède,	
P. 55	
Dialogue de Junon & de Jupiter,	57
Autre,	P. 59
Dialogue de Vulcain & d'Apollon,	p. 61
Dialogue de Vulcain & de Jupiter,	p. 63
Dialogue de Neptune & de Mercure,	
P. 64	
Dialogue de Mercure & du Soleil,	p. 66
Dialogue de Vénus & de la Lune,	p. 67
Dialogue de Vénus & de Cupidon,	p. 68
Dialogue d'Hercule, d'Esculape, & de Jupiter,	p. 69
Dialogue de Mercure & d'Apollon,	p. 70
Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 71
Dialogue de Junon & de Latone,	p. 72
Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 74
Dialogue de Junon & de Jupiter,	p. 75
Dialogue de Vénus & de Cupidon, la- <i>mesme.</i>	
Le Jugement de Pâris,	p. 77
Dialogue de Mars & de Mercure,	p. 85
Dialogue de Pan & de Mercure,	p. 86
Dialogue d'Apollon & de Bacchus,	p. 87
Dialogue de Mercure & de sa mere,	
P. 89	
Dialogue de Jupiter & du Soleil,	p. 90
Dialogue d'Apollon & de Mercure,	
P. 91.	

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES.

DIALOGUES DES DEUX MARINS, p. 92

Dialogue de Doris & de Galatée, *là-mesme.*

Dialogue de Neptune & de Polyphème,
p. 94

Dialogue de Neptune & d'Alphée, p. 95

Dialogue de Protée & de Menelaüs,
p. 96

Dialogue de Panope & de Galéné, p. 97

Dialogue de Neptune, d'un Triton, &
d'Amymone, p. 98

Dialogue de Zéphire & de Notus, p. 100

Dialogue de Neptune & des Dauphins,
p. 101

Dialogue de Neptune & d'Amphitrite,
p. 102

Dialogue d'Iris & de Neptune, p. 103

Dialogue du fleuve de Xanthe & de la
Mer,

Dialogue de Doris & de Thétis, *là-mesme.*

Dialogue du fleuve Enipée & de Neptune,
p. 105

Dialogue d'un Triton & des Néréides,
p. 106

Dialogue de Notus & de Zéphyre, p. 108

DIALOGUES DES MORTS.	p. 110.
Dialogue de Diogène & de Pollux,	<i>là-mesme.</i>
Dialogue de Crésus, &c.	p. 112
Dialogue de Ménipe & de Trophonius,	p. 113
Dialogue de Mercure & de Caron,	p. 114
Dialogue de Pluton & de Mercure,	p. 116
Dialogue de Terpsion & de Pluton,	p. 117
Dialogue de Xénophante & de Callidémidés,	p. 119
Dialogue de Cnémon & de Damnipe,	p. 120
Dialogue de Simyle & de Polystrate,	<i>là-mesme.</i>
Dialogue de Craton & de Mercure,	p. 122
Dialogue de Cratés & de Diogène,	p. 127
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal,	p. 128
Dialogue de Diogène & d'Alexandre,	p. 132
Dialogue d'Alexandre & de Philippe,	p. 134

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES:

Dialogue d'Achille & d'Antiloque,

p. 136

Dialogue d'Hercule & de Diogène, p. 137

Dialogue de Ménipe & de Tantale, p. 139

Dialogue de Ménipe & de Mercure,

p. 140

Dialogue d'Eaque, de Protésilas, &c.

p. 141

Dialogue de Ménipe & d'Eaque, p. 143

Dialogue de Ménipe & de Cerbère,

p. 146

Dialogue de Caron, de Ménipe, & de

Mercure,

p. 147

Dialogue de Pluton, de Protésilas, &

de Proserpine,

p. 148

Dialogue de Mausole & de Diogène,

p. 150

Dialogue de Thersite, de Nirée, & de

Ménipe,

p. 151

Dialogue de Ménipe & de Chiron,

p. 152

Dialogue de Diogène, d'Antisthène &

de Cratés,

p. 153

Dialogue de Ménipe & de Tirésias, p. 156

Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon,

p. 157

Dialogue de Minos de Sostrate, p. 158

TABLE DES TRAITÉZ'OU DIAC.

La Nécromancie ,	p. 160
Caron , ou le Contemplateur ,	p. 173
Des Sacrifices ;	p. 188
Les Sectes des Philosophes à l'encan ,	
p. 195	
Le Pêcheur , ou la Vengeance ,	p. 212
Le Tyran , ou le passage de la Barque ,	
p. 233	
De ceux qui entrent au service des	
Grands ,	p. 248
Défense du discours précédent ,	p. 269
Hermotime , ou des Sectes ,	p. 275
Herodote ; ou Aëtion ,	p. 305
Zeuxis , ou Antiochus ,	p. 307
Harmonide ,	p. 312
Le Scythe , ou l'Etranger ,	p. 313

2 AP 57

F I N.

LUCIEN,



LUCIEN.

DE LA TRADUCTION DE N. PERROT, S^R D'ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN.

Ce discours est fait par l'Auteur dans une Assemblée, quoy que cela ne paroisse pas d'abord; & contient comme une Idée de sa vie.

J'A VOIS près de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lorsque mon pere delibera avec ses amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'aprouvoient pas qu'on me jettast dans les Lettres, à cause que pour y réussir il faut beaucoup de temps & de dépense, pour ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile que l'on soit. Ils consideroient que je n'estois pas riche, & qu'en aprenant quelque métier il me fourniroit en moins de rien dequoy vivre, sans estre à charge à mon pere ny à ma famille. Cette opinion fut donc suivie, & il ne resta plus

que d'en trouver un qui fust honneſte & utile tout-enſemble, & qui me donnaſt de quoy ſubſiſter. Apres en avoir propoſé pluſieurs qui furent diverſement condamnez ou approuvez ſelon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil ſur mon oncle qui eſtoit excellent Sculpteur; Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déjà quelque diſpoſition? il jugeoit cela à me voir faire de petits ouvrages de cire, où je ne réuſſiſſois pas mal, quoy que cela fuſt cauſe aſſez ſouvent de me faire donner le foïet. Cette propoſition ne me déplaiſoit pas, parce qu'il me ſembloit que la Sculpture n'eſtoit pas tant un métier, qu'un honneſte divertiffement, qui me rendroit illuſtre parmy mes Camarades, lors que je leur ferois preſent de quelque piece de ma façon. Cela fut donc reſolu avec quelque eſperance de succès, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un cifeau: Trace legérement, dit-il, quelque figure ſur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras: Car, comme dit un Poète, c'eſt à demy fait que de bien commencer. Mais j'appuyé ſi lourdement le cifeau ſur cette pierre qui eſtoit aſſez delicate, qu'elle ſe rompit: ce qui le mit ſi fort en colere, qu'il ne pût ſ'empêcher de me dōner quelques coups de foïet, tellement que mon apprentiffage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'avoit fait par envie, de peur que je ne le ſurpaſſaſſe un jour en ſon Art. Ma mere encore plus irritée, ſe met à luy dire des injures; cependant, le ſoir venu je me couche, & ne fis que reſver toute la nuit, & me tourner de tous coſtez. Il n'y a rien juſqu'icy, Meſſieurs, qui ſoit digne de voſtre attention, auſſi n'eſt

se pas pour cela que je l'ay alegué ; mais pour vous faire part d'un songe que j'eus en suite, si clair qu'il pourroit passer pour une verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla que je voyois deux Dames, l'une grossiere & mal peignée, qui avoit les mains crasseuses, les bras retrouffez, le visage tout couvert de sueur & de poussiere: Enfin, telle qu'estoit mon oncle, lors qu'il travailloit de son métier. L'autre, d'une façon honneste & plus delicate, avec un visage doux & riant. Après m'avoir bien traité, pour m'atirer chacune à son party; à la fin elles remirent à mon choix la décision de leur différend, & la premiere commença ainsi: Mon fils, je suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connue dès ton enfance; car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y sont rendus célèbres. Si tu me veux suivre, sans t'arrester aux cajoleries de ma rivale, je te rédray illustre; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras robuste & vigoureux comme moy, tu remporteras une estime qui ne sera point sujette à l'envie, ny cause un jour de ta perte, comme les charmes de celles qui te veut suborner. Du reste, que mon habit ne te fasse point peur; c'est celuy de Phidias & de Polyclète, & des autres grans Sculpteurs qui se sont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on révère encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Considere combien en suivant leurs traces tu acquerras de gloire & de loüange, & de quelle joye tu combleras ton pere & ta famille. Voila à peu près ce que me dit cette Dame: mais grossièrement, comme parlent les Artisans, quoy qu'avec beaucoup de

vigueur ; après quoy l'autre parla ainsi. Je suis l'Eloquence qui ne t'est pas inconnüe, encore que tu ne sois pas en estat de la posseder. La Sculpture t'a dit les avantages que tu aurois avec elle, mais si tu l'écoutes, tu ne seras jamais qu'un miserable Artisan, exposé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grans pour subsister, sans pouvoir jamais obliger ni desobliger personne ; en un mot esclave de ceux sur qui je te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art, on se contentera de t'admirer sans envier ta condition ; Mais si tu me veux suivre, je t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'univers, & d'illustre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de vertu & de sçavoir, qui sont ses plus beaux ornemens, & par la connoissance du passé je te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, je t'en bailleray un magnifique, comme celuy que tu me vois ; & de pauvre & inconnu, je te rendray illustre & opulent, digne des plus grands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dās les Pais étrangers, j'y feray marcher ta renommée devant toy ; On te viendra consulter comme vn Oracle, & si tost que tu auras ouvert la bouche, chacun sera attentif à ouir tes sentimens pour les suivre. Enfin, tu seras adoré & respecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions serviront d'exemple & de regle à la posterité. Je te donneray mesme l'immortalité tant vantée, & te feray vivre à jamais dans la memoire des hômes. Considere ce qu'estoit Demosthene, & ce qu'il est devenu par mon moyen ; Esquinés de pauvre garçon a esté recherché &

DE LUCIEN.

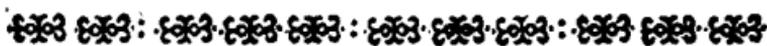
considéré de Philippe ; Socrate mesme qui avoit suivy du commencement ma rivale , ne m'eut pas plûtoft connue qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que je luy ay acquis une estime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur , de richesses & de credit , pour suivre vne pauvre inconnue , qui est cōtrainte de travailler de ses mains pour vivre, & de songer plûtoft à polir un marbre qu'à se polir soy-mesme? Elle n'eut pas plûtoft dit cela, que touché de ses promesses, & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus , je cours l'embrasser , sans attendre qu'elle eust achevé sa harangue; dequoy l'autre irritée, fut transformée en statuë par la rage & le dépit, cōme il arrive assez d'autres merveilles en songe. Alors l'Eloquence pour me récompenser de mon choix, me fit mōter avec elle sur son Char; & touchant ses chevaux aislez , me promena d'Orient en Occident, me faisant répandre par tout je ne sçay quoy de celeste & de divin, qui faisoit regarder les hōmes en haut avec étonnement , & me combler de benedictions & de louanges. Elle me ramena en suite dans mon pais couronné d'honneur & de gloire ; & me rendāt à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience; Tien, luy dit-elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'eusses privé sans moy. Voilà la fin de mon songe. Mais il me semble que j'entends dire à quelqu'un , qu'il est bien long, & qu'il falloit que ce fust une nuit d'Hiver, ou celle que vantent les Poëtes qui donna la naissance à Hercule. Un autre ajoutera, peut-estre que je me fusse bien passé de vous entretenir d'un songe , & que c'est abuser de vostre audience ; & de l'honneur que vous me faites

*Cela
montre
les voya-
ges de
l'Au-
theur, qui
de la Sy-
rie vint
en Grece,
& de là
en Italie
& en
Gaulle.*

6 CONTRE UN HOMME QUI

*En la Re-
sraite des
dix Mil-
les.*

de m'entendre si favorablement. Mais Messieurs, Xenophon ne fit point de difficulté de conter le sien en pleine Assemblée, lors qu'environné d'ennemis & privé de tout secours, il n'atendoit que la mort ou la captivité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous entretenir de Fables, mais de porter la jeunesse à l'amour de la Vertu, par cet exemple, & de l'encourager à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carrière. Que personne donc ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur grand & genereux, & pour redoubler son courage, qu'il jette les yeux sur moy, & qu'il voye ce que j'estois, quand je suis party, & en quel estat je suis reuenu; Tel, que je ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.



CONTRE UN HOMME QUI l'avoit appellé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes ouvrages ne sont que de terre, je tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que je suis ingénieux comme luy, j'ay peur que ce ne soit une raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriver à la perfection du sien; & c'est beaucoup qu'elles ne soient pas tout à fait terrestres, & si tu veux, dignes du **Caucaise**. C'est vous autres, Grands Orateurs,

L'AVOIT APELLE' PROMETHE'E. 7

qui estes en ce point des Promethées ; Vous qui animez vos Ouvrages de ce feu celeste & divin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference , c'est que les vostres sont d'or, & que les siens n'estoient que de bouë. Pour les miens , ce sont des statuës de plâtre qu'on fait voir en un jour de spectacle , pour donner du plaisir au peuple , & non pas pour durer eternellement. Peut-estre aussi , que tu m'as apellé Promethée au sens que ce Poëte Comique a dit , que Cleon estoit un Promethée, mais que ce n'estoit qu'apres coup, pour dire , Qu'il manquoit de prévoyance , & qu'il ne s'avisoit de ses fautes qu'apres les avoir faites , quoy qu'il luy ressembloit du reste. Que si c'est comme les Atheniens apellent tous les Potiers de terre des Promethées , je trouve la raillerie délicate , & digne de ton pais , parce que mes ouvrages sont fragiles cōme les leurs. Mais quelqu'un dira , peut-estre pour me flatter , que c'est à cause que mon invention est nouvelle , & que je n'ay point eu de modèle, non plus que luy , sur lequel je me pusse former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages, comme elle a fait le sien, ce n'est pas assez pour moy qu'on en loüe la nouveauté , si l'on n'y trouve les autres graces avec celles de l'invention. Car sans cela , je les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces. Si j'estois d'autre sentiment , je meriterois d'estre déchiré comme Promethée, mais par une douzaine de Vautours au lieu d'un , pour ne pas sçavoir qu'une chose qui ne vaut rien, est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nouvelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner

*Les Athe-
niens
estoiens
grands
raillours.*

CONTRE UN HOMME QUI
les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un jour deux merueilles dans le Theatre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la louange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les vns, & épouvanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne fit plus voir ces deux Monstres; de sorte que l'un mourut faute d'en avoir du soin, & il donna l'autre pour récompense à un joüeur de flute. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les uns, & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, parce que l'union des deux contraires est plûtoſt un monstre qu'un miracle; & personne n'admira jamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes on n'en puisse faire une troisieme qui le soit encore plus, mais je ne voudrois pas assurer que je l'aye fait; & je crains plûtoſt d'avoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaist à boufonner sur un theatre; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Philosophes marchant sur les nuës, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se

L'AVOIT APELLE' PROMETHE'E. 9
Inoquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches sotes & curieuses. Cependant, j'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis ; & je laisse aux autres à juger si j'y ay bien reüssi, & si je n'ay point tout gasté, comme Promethée, en confondant les deux sexes ; ou trompé, comme luy les conviez, en ne leur servant que des os couverts de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, je ne crains pas qu'on m'en accuse ? Où aurois-je dérobbé ces chimeres & ces hypogriphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie sans avoir besoin de les contre-faire ? Mais quelques extravagans qu'ils soient, j'y suis trop engagé pour m'en dédire ; outre que ce n'est pas à Promethée de changer d'avis, mais à Epiméthée.

C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome, ausquels il opose la douceur de la Philosophie ; & mesme parmy cela des invectives contre ceux qui abusent de ce nom.

LUCIEN A NIGRINUS. Ce seroit porter des Choüettes à Athenes, comme dit le proverbe, que de parler de science & de doctrine devant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçavoir, mais de découvrir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçavoir plus retenus : car c'est l'admiration de ton Eloquence

C'est qu'il y en a voit beaucoup.

10 NIGRINUS, OU LES
qui me fait parler, & non pas l'opinion que
j'ay de la mienne.

NIGRINUS, ou les mœurs d'un Philosophe.

LYCINUS. **Q**UE tu es devenu grave & sé-
vere depuis quelque temps ?
Au lieu de nous entretenir familièrement
comme tu faisois, tu ne daignes pas seulement
nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dé-
daigneux & si méprisant.

L'AMI. C'est que de pauvre je suis devenu
riche, d'esclave libre, de fou sage.

LYCINUS. En si peu de temps ?

L'AMI. Encore moins que tu ne penses.

LYCINUS. Dy-m'en la cause, afin de re-
doubler ma joye.

L'AMI. J'estois allé à Rome pour trouver
quelque remede à mon mal d'yeux, qui au-
gmente tous les jours.

LYCINUS. Je le sçay, & souhaite que tu
en ayes trouvé un bon.

L'AMI. Si-tost que je fus arrivé, j'allay
voir de grand matin le Philosophe Platonicien
Nigrinus, que je desirois entretenir il y avoit
long-temps, & le trouvay dans son cabinet un
livre à la main, environné de tous costez de
portraits d'hommes illustres, avec une Sphere
devant luy, & diverses figures de Mathemati-
que. Il m'embrassa avec beaucoup de tendres-
se & d'affection; & après nous estre enquis l'un
de l'autre, selon la coûtume, tant de nostre
santé que de nos ocupations, je luy deman-
day s'il ne vouloit point retourner en Grèce,

Mais il n'eut pas plûtost ouvert la bouche pour me répondre, que je me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence. Car il se mit à louer la Philosophie, & la liberté qu'elle donne, & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richesses, & dit, Que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis-qu'ils causoient tant de maux. Comme je prestois l'oreille attentivement à ce discours, je me trouvai agité de diverses passions. D'un costé j'estois honteux de l'affection que j'avois eue pour ces choses : & de l'autre, je me réjouissois de me voir desabusé, comme si j'eusse passé des tenebres à la lumiere ; si bien que j'en oubliai mon mal d'yeux, pour songer à celui de mon ame, & à un plus dangereux aveuglement. J'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé, & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, je méprisois toutes les choses du monde comme si c'eust esté de la bouë. Car comme on dit, que les Indiens, d'une nature chaude & bouillante, n'eurent pas plûtost gusté du vin, qu'ils en devinrent tout furieux ; je me suis senty enyvré de ce divin Nectar, mais cette yvrognerie vaut mieux que la sobriété.

L'YCIENUS. Que je serois heureux de pouvoir guster avec toy d'un si celeste breuvage ! Il me semble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton Ami, qui a le mesme desir & la mesme passion que toy pour la verité.

L'AMI. Il n'est pas besoin de me presser davantage ; car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay ouï, que tu n'en as de l'entendre : Et si tu ne m'avois importuné pour le sçavoir, je t'aurois

prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le raconter, je veux que cela me tienne lieu de justification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause que je suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, je suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que je n'ay personne à les conter je m'en entretiens moy-mesme; Semblable à ces Amoureux, qui en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receuës, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient presentes; quelquefois avec tant d'attention qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils sont attachez à ce qu'ils ne voyët point. Je me console de mesme en l'absence de Nigrinus, que je regarde comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres; Et il n'est pas seulement present à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix; car, comme Periclés, il laisse un éguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINUS. Cesse ce long préambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me raporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMI. Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par la foiblesse du mien. Mais si je manque, souvien-toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou alteré, ce qu'il avoit peut-estre dit autrement. Du reste n'atten de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidelle; afin que je n'oublie rien qui soit

MOEURS D'UN PHILOSOPHE. 17
important ; car je vais faire un effort pour te
contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, &
selon les regles de l'Art ! Tu devois ajoûter,
Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu
ne t'es point préparé ; & autres excuses sem-
blables que les Orateurs ont accoustumé de
faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce
qu'il falloit, & que j'ay répondu de mesme, sans
suspendre davantage mon attente, ny m'en-
nuyer d'un long discours, si tu ne veux estre
fislé comme un mauvais Comedien.

L'AMI. Je suis bien aisé que tu m'ayes pré-
venu, & que tu ayes dit par avance ce que j'a-
vois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté
aussi, Que je ne garderay ni son ordre ni ses
paroles, tant pour épargner ma memoire, que
pour ne point trahir la gloire de mon Heros ;
en jouiant son personnage foiblement.

LYCINUS. Ne finiras-tu point ton Prelude ?

L'AMI. Pour commencer donc, je te diray,
Qu'il entra en discours par les loüanges des
Grecs, & particulièrement des Atheniens, qui
nourris dans la pauvreté de la Philosophie, sont
si ennemis du luxe, qu'ils réforment jusqu'aux
Etrangers qui viennent chez eux, bien loin de
s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce pro-
pos, qu'un jour il en vint un à Athenes tout
couvert d'or & de pourpre, avec un équipage
magnifique, mais qu'au lieu d'admirer sa pom-
pe & sa magnificence, comme il se l'imaginait,
on avoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en vou-
lust pas moquer tout publiquement, pour ne
point choquer sa liberté. Cependant, on es-
savoit de l'instruire ; Car comme chacun estoit
incommodé dans les lieux publics, par la foule

de ses valets, il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée ? Un autre se jouant sur le luxe de ses habits ; Le Printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent tant de fleurs ? Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plutôt chargés que parés : si bien qu'en se moquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pût fâcher, ils firent si bien qu'il retourna tout changé en son pais. Il aleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pauvreté, mais plutôt qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayans pris un Bourgeois vêtu d'une étoffe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de se trouver aux Spectacles en cet habit ; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il louoit encore la liberté & la tranquillité du pais, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & soutenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & convenables à celui qui vouloit conserver la pureté de ses mœurs, & suivre les loix de la nature. Mais ceux qui mesurent leur félicité, aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris dans la flaterie & la servitude, esclaves des voluptez, Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la débauche, dût l'esprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce divin hoste en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert remply de bestes farouches,

MOEURS D'UN PHILOSOPHE. 15

C'est-là, dit-il, qu'est le séjour du mensonge & de l'imposture; C'est là qu'on n'oit que des chansons lascives, & qu'on ne voit que des actions deshonestes. C'est-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme un fleuve de delices, qui noye les vertus, & qui traîne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice & cent autres vices semblables. Voilà quelle est la vie de Rome; c'est pourquoy lors que j'eus quitte la Grece pour y venir, je me repentis bien-tost de cette resolution, & crûs avoir quitte la lumiere du Soleil, côme dit Homere, pour venir habiter parmy les ténèbres. Pourquoy, disois-je en moy-mesme, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour vivre icy dans le tracas & le tumulte? pour ne voir que des flateurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs & autres scelerats? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peux vivre, comme on y vit? Apres avoir donc resvé quelque temps là-dessus, je deliberé de me retirer de la foule côme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoy que plusieurs tiennent cette vie lâche & oisive. De là, comme de dessus un théâtre, je cõtemple tout ce qui se passe dans Rome, dont une partie me fait rire, & l'autre me fait pitié; mais l'une & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve tant de sujet nulle part d'exercer sa vertu, pour resister à tous les plaisirs deshonestes, à toutes les passions déreglées, à tous les alchemens de voluptez, non pas en ce faisant lier comme Ulyse au mast du Navire, ni en se bouchant les oreilles, comme luy au chant des Sir-

16 NIGRINUS , OU LES
rénes, mais en marchât la teste haute & le courage élevé. D'ailleurs, côme les choses paroissent davantage par l'oposition de leurs contraires, le Vice donne lustre à la Vertu, & l'on méprise davantage les biens perissables, lors qu'on en recônoist les defauts; Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pauvre, le maistre esclave, & l'amitié des hômes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde, & que la Fortune se jouë de tout ce qui est icy bas, on ne laissè pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuses richesses, au lieu des'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grands étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les uns ne vous saluënt que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler, comme on assiste à des spectacles. D'autres, encore plus glorieux, souffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perses, mais en leur baisant la main, & embrassant leurs genoux, le dos tout courbé, & les yeux baisséz cõtre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaïses, aussi bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il sçache bien que tout cela n'est que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monsieur qui se tient debout souffre ces fausses adorations, & se trompant luy-mesme, il vous donne sa main à baiser, que j'aime encore mieux que sa bouche. Ceux-là, pourtant, me semblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui se levent dès minuit pour estre de plus grand matin à se morfondre

morfondre à leur porte, & à souffrir la mauvaise humeur de leurs valets, qui leur disent leurs vérités, & les appellét souvent par leur nom. Mais quelle est, après tout, la recompense de tant de peines & de veilles ? ce n'est souvent qu'un miserable repas où l'on endure mille afronts : & où l'on est contraint de faire & de dire mille choses contre son sentiment ; Enfin, d'où l'on se retire toujourns ou mal-content, ou malade, de sorte qu'il faut aller décharger son cœur à un amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que je trouve de plus plaisât, c'est que quelques-uns n'ont pas seulement le loisir d'estre malades, & sont contraints de courir toute la Ville, lors qu'il se faudroit mettre au lit. Mais je n'ay garde de les plaindre ; Car les flateurs, à mon avis, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grâdeur, & par la louange de leurs richesses ; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette servitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-mesmes, & les prierient de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fust inutile. A quoy serviroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y avoit personne pour en goûter, veu que souvent ils n'en goûtent pas eux-mesmes, & que l'abondance engendre le dégoût ? A quoy serviroient leurs beaux meubles, & leurs grâds Palais, si personne ne les venoit voir ? Car ces choses ne sont pas si considerables par elles-mesmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possédant. Il faudroit donc, pour rabais-

ser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir cōme on fait, par de fausses loüanges. Encore seroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profession de Sagesse soient les plus lâches flatteurs, c'est ce qui est insupportable; Car de quel œil pensez-vous que jé voye un Philosophe déjà sur l'âge parmy la foule des Courtisans, à la suite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bōnes graces du maistre? Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quād ils veulent faire des choses qui en sont indignes, & ne pas pratiquer le Vice avec l'équipage de la Vertu; Car ils ne different qu'en cela des autres, & sont les plus insolens dās la débauche, sans parler de leur gourmandise & de leur yvrognerie. Il blāmoit particulierement ceux qui enseignēt pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sagesse à l'encan dans un marché; Il appelloit leurs Escoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses, & qui les veut rendre odieuses, méne une vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçavoir, & ceux qui en avoient besoin le pouvoient consulter à toute heure, & y venir puiser comme dans une source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir, qu'il negligeoit mesme son bien, & aidoit les pauvres tous les ans du reste de son revenu. Il croioit que la jouissance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en avons, & que c'estoit une especed'injustice de retenir le reste. C'estoit un exemple

vivant de sobriété & de tempérance, sans excès dans son boire & dans son manger, réglé dans ses exercices, modeste tant en ses habits qu'en sa contenance, quoy que d'un port vénérable pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il avertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne devoit point diférer à bien vivre. Mais il n'aprouvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu de se fouïetter ou déchiqueter la peau pour s'accoutumer à la douleur, & disoit, que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolécce, & qu'en matiere d'instruction on devoit avoir égard à l'âge, à la complexion & aux habitudes, pour ne point acabler la nature en la surchargeant, ni rompre un baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu un jeune homme, qui après avoir passé par cette épreuve, eut recours à luy comme à un azyle, & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit de là à la reprehension d'autres vices, & à la fureur des spectacles dont la passion a gagné jusques aux plus sages, & touchoit le défaut de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles, ajoûtât que les Romains pronçoient une parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils mettoient dans leur testament, que ce qu'ils diroient ne leur püst nuire, ni préjudicier. Mais je ne pouvois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après avoir esté sots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sepulchre, & les couronneront de fleurs. Ce sont ceux-là mesme

mes qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les festins parmi les odeurs, boivent des parfums, se couronnent de fleurs, veulent avoir des roses en Hyver; Enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire un solécisme dans la Volupté, & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau eust les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les devoit avoir au dessous, afin qu'il vist mieux où il frapoit; Il trouvoit mauvais qu'aimant les senteurs, ils ne les missent pas plutôt sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop délicats dans leur boire & dans leur manger, & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu près l'étendue de nostre gosier, car devant ni après ils n'en sentoient rien. Il ajoûtoit, Qu'ils achetoient bien chèrement ce petit passage par tant de chagrins & de maladies: Et qu'ils avoient bien mérité ce supplice, en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics par une foule de valets, & qui s'appuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'avoient point de jambes; ou qui par la rue, & dans les bains mesme, ont des gens qui marchent devant eux pour les avertir où il faut mettre le pied, comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui est une chose qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il disoit, qu'il estoit ridicule de se servir de ses oreilles pour ouïr, & de ses mains pour manger, & d'avoir besoin des yeux & des jambes d'autrui, pour se

Où, se font porter en chaise comme dans une biere.

conduire, comme si l'on estoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'eloquence, je demourois ataché à son discours, sans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, je le regardois comme immobile, sans pouvoir prononcer une parole, & j'estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme un but où chacun vise, mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les uns pour estre trop violens, passent à travers, sans s'y arrester; les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression: Mais ceux qui sont mesurez à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'une grace invisible, comme d'une huile douce & penetrante; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se guérissent jamais, & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnérables; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cibéle, les discours de la Philosophie n'émeuvent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

LYCINUS. Que tu me contes-là des choses divines & agreables! & que tu as fait en mon absence un grand festin de Nectar & d'Ambrosie! Si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à une blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur toy, je puis dire, que je suis blessé d'un mesme trait; & qu'en me racontant ton

22 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

mal tu me l'as communiqué : c'est pourquoy songe à trouver un remede pour tous deux.

L'AMI. Il faut avoir recours pour cela à celui qui en est l'Autheur, comme Téléphe à Achille.

Ily aicy un Traité, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, qui est une plainte de l'S, contre le T, sur quelques mots qu'il luy dérobt, comme par exemple, on dit Thalatta pour Thalassa, par un caprice de l'Usage, ainsi que chaise en François, pour chaire. L'Autheur prend de là occasion de joüer sur la rencontre des mots; mais comme cela n'a aucun raport à nostre langue, il ne se peut traduire; aussi laisse-t'on ces mots en Grec dans la version Latine. Mais un de mes Neveux a composé un Dialogue à cet exemple, qui se trouvera à la fin du Livre.

::***:***:***:***:***:***:***:***

TIMON, OU LE MISANTHROPE, DIALOGUE.

Où TIMON, JUPITER, MERCURE,
& plusieurs autres parlent.

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans estre assisté de personne, quoy qu'il eust fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend donc à Iupiter, qui touché de compassion, luy envoie le Dieu des Richesses, pour le tirer de la nécessité où il estoit.

TIMON. **O** Jupiter, Protecteur de l'Hospitalité, de la Societé, de l'Amitié, & s'il y a quelqu'autre Epithere que les Poëtes

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 23

te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure de leurs Vers, lors qu'ils ne sçavent plus que dire. O toy, qui gresles, qui tonnes & qui foudroyes sur les impies; Qu'est devenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois si redoutables? Sont-ils maintenant éteins, & s'en sont-ils allez en fumée? Salmonée te brave à cette heure impunémēt avec son faux tonnerre; Le tien n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoy, Grand Dieu, es-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes, cōme si tu estois sourd & aveugle de veillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettent tous les jours? Car lors que tu estois jeune & boüillant, tu ne faisois ni paix ni trêve avec les coupables, & en abismois les uns par des tremblemens de terre, & les autres par des déluges, cōme tu fis du temps de Deucalion, que tu sauvas dans une petite nacelle du naufrage de l'Univers, pour reparet les ruines du Monde, & conserver quelque étincelle du genre humain. Les hommes sont devenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'estoient alors, on ne te fait tantost plus d'ofrandes ni de sacrifices, si ce n'est quelqu'un en passant aux jeux Olympiques; encore est-ce plûtost par coûtume, que par zele ou par devoir. Enfin, on t'a presque dépossédé, comme tu as fait ton prédécesseur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, usqu'à mettre sur toy leurs mains sacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendāt la solemnité des jeux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, Vainqueur des Tirans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seulement à l'aide, pour réveiller les

24 TIMON, OÙ LE MISANTHROPE.
chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il fai-
soit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de
quinze pieds à la main, qui se laissoit tondre
par des brigans ! Quand te réveilleras-tu d'un
si long assoupissement illustre vsurpateur, pour
châtier de plus grands crimes que ceux des fa-
bles ? Car pour ne point parler des autres, puis-
que ce ne seroit jamais fait, comment laisses-
tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné,
après avoir mangé tout mon bien, & qui ne
me regardent pas dans ma misere, après m'a-
voir adoré dans ma fortune ? Ils se détour-
nent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me
fuyent comme un oiseau de mauvais augure ;
Maintenant donc, privé de tous biens & ac-
ablé de tous maux, je suis contraint de philo-
sopher icy avec la besche. Tout l'avantage que
je tire de ma retraite, c'est que je ne vois point
la prosperité des méchans, qui n'est pas une
petite felicité. Réveille-toy donc encore un
coup, fils de Saturne & de Rhée, d'un sommeil
plus long que celui d'Epimenide, & r'alumant
ton foudre sur le mont Eta, écrases-en les im-
pies, si tu ne veux qu'on croye que tu sois
mort, comme on le publie en Crete, & que
tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que
fiction poétique.

JUPITER. Qui est ce blasphémateur, qui
crie si haut du mont Hymette ? Il faut que ce
soit quelque Philosophe; car un autre ne seroit
pas si insolent.

MERCURE. Ne connois-tu pas Timon,
qui t'a fait tant d'ofrandes & de sacrifices, &
qui nous traitoit si magnifiquement le jour
de ta feste ?

JUPITER. Quoy, c'est luy ! Dieux quel
changement !

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 25

changement ! Comment un homme si riche, & qui avoit tant d'amis, a-t'il pû tomber tout à-coup dans une si honteuse pauvreté ?

MERCURE. En faisant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre ; & nous ne pouvons, sans estre plus ingrats que les faux amis, l'abandonner ainsi dans son mal-heur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez, & de pité contre ies méchans, dont le nombre croist tous les jours, jusqu'à me donner de l'épouvante, je ne regarde tantost plus la Terre ; outre que j'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes, qui m'empeschent d'entendre les cris des autres, si bien que celuy-cy a esté égaré parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus longtemps dans sa misere, pren avec toy le Dieu des Richesses, & le meine chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, je ne manqueray pas de les foudroyer, si-tost qu'on aura racommodé mon foudre, dont je rompis l'autre jour deux pointes en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagoras, qui vouloit persuader à ses disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couvert sous l'autorité de Periclés, & cependant j'allay mettre en poudre le Temple de Castor & de Pollux, qui ne m'avoit fait aucun mal. En atendant ce sera un assez grand suplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont méprisé.

26 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans un Barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des prieres ! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croisez sans rien dire, il eût esté gueux toute sa vie; maintenant par ses cris & ses importunités, il a araché mesme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, je croy que cela ne luy servira de rien; car voilà le Dieu des Richesses qui ne veut pas obeïr.

JUPITER. Pourquoi ?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-mesme.

PLUTUS. Voulez-vous que je retourne en un lieu où l'on ne me sauroit souffrir ? Envoyez-moy chez ces gens qui sauent ce que je vaux, & combien je couste à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pauvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, il est assez instruit par sa disgrâce. Mais je m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laisse libre, veu que tu te plaignois autrefois des usuriers, qui t'enfermoient sous la clef, sans te laisser seulement voir la lumiere, & te faisoient souffrir mille gesnes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit pale & défiguré, & ce qui estoit cause que tu ne songeois qu'à t'évader. Tu meriterois donc, pour une si injuste plainte, d'estre mis en prison perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme une autre Danaë, pour n'y vivre que d'intérest & d'usure, qui est un fort mauvais aliment. Tu blâmois aussi les avarés qui meurent d'amour pour toy, & cependât n'en osent jouir; Semblables à ce chien des Fables, qui ataché au ratelier ne pouvoit manger du foin, ni souffrir que le cheval en

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 27

mangeast. Tu disois qu'ils estoient jaloux d'eux-mesmes, & se retranchoiét leurs propres plaisirs sans considerer que ce qu'ils aiinoient seroit un jour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dedire ainsi de tes anciennes maximes ?

PLURUS. Si tu me veux écouter, tu trouveras que j'ay raison. Car les uns me laissent aller par negligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de savoir que s'ils ne m'employent, je leur seray inutile, & qu'ils seront contraints de me quitter, avant que de s'estre servis de moy. Diroit-on qu'un homme aime sa maistresse, qui l'abandonneroit à tout le monde ? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en usois pas de la sorte. D'autre costé, de l'avoir en sa puissance sans en jouir, cela est encore plus ridicule ; cependant, c'est ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te mettes en peine de les punir ; puisque les uns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux ; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir goûté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant.

PLURUS. C'est comme si tu m'envoyois verser de l'eau dans un muid percé.

JUPITER. Si cela est, il sera bien-tost à sec ; & contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viste, & que Mercure se souviene de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre ; car je voy bien que j'en auray grand besoin.

28 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

MERCURE. Partons ; Qu'as-tu à clocher ?
és-tu boiteux aussi bien qu'aveugle ?

PLUTUS. Je vay tousiours de la sorte quand on m'envoye chez quelqu'un ; c'est pourquoy je n'arrive que fort tard , & souvent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, je vay viste comme le vent, & l'on est tout estonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas tousiours veritable ; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors sur mes jambes , mais on me porte sur des crochets , & ce n'est pas Jupiter qui m'envoye , mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses , comme son nom le témoigne. Car il fait passer en un moment de grands biens d'une main à l'autre ; Et tandis qu'un pauvre mort est jetté en quelque coin couvert d'un linge , de peur que les chats ne le mangent , son heritier se créve de rire en me voyant, & laisse pleurer les autres qui bâilloient apres moy comme de petites hirondelles, & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le testament , on trouve pour heritier quelque lâche flateur, ou quelque infame valet qui servoit aux plaisirs de son maistre , & qui change aussi-tost de nom , pour en prendre un magnifique, laissant ses compagnons étonnez de sa fortune, qui portent le deuil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plustost, qu'il en devient glorieux & insolent , frappe l'un , injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour, ou de quelque autre passion , qui consume en peu d'heures ce que le défunt avoit amassé avec beaucoup de temps & de peine , & triomphe du fruit de mille crimes,

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 29

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire ; mais quand tu marches tout seul, comment peux-tu trouver le chemin, veu que tu és aveugle ?

PLUTUS. Aussi m'égaré-je quelquefois , & pren-je souvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laissé, par exemple, Phocion ou Aristide, pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore, comment fais-tu ?

PLUTUS. Je tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que je rencontre quelqu'un qui me saisit au collet, & qui te va remercier de sa fortune, ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Jupiter se trompe donc, lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTUS. Comment voudroit-il qu'un aveugle comme moy pust trouver un homme de bien, qui est une chose si rare ? mais comme les méchans sont en grand nombre, j'en rencontre bien plus que d'autres.

MERCURE. Mais d'où viét que tu cours si viste au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTUS. On diroit que je ne vois clair qu'alors, & que le destin ne m'a donné des jambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore, pourquoy estant aveugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur felicité à te posséder ?

PLUTUS. C'est que la passion les empesche de voir mes defauts, & qu'ils sont éblouis de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennēt en leur puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi-tost les maux que tu traînes après toy ? Cependant,

30 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

ils ne s'en peuvent défaire, & on leur arracheroit plutôt les entrailles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent toujours à ma suite, & qui ne se font pas plutôt emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de malheur, est presté à souffrir mille tourmens, pour ne point quitter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu es léger & glissant ! Tu coules comme une anguille, quand on te presse ; au lieu que la pauvreté est si gluante, qu'on ne s'en sçauroit dépêtrer. Mais tout en riant, nous voicy arrivez près du mont Hymette. Descendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raison ; car comme je suis étourdy, j'irois peut-estre me jeter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entends comme du fer qui frappe contre une pierre ?

MERCURE. C'est Timon qui cultive un champ pierreux. Dieux ! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois ! Le voila tout crasseux, & tout couvert de haillons ! Mais quelles gens voy-je autour de luy ? La Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par la Pauvreté, & par le Travail. Voilà bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur présence.

MERCURE. Ne crain rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETÉ. Où menes-tu celuy-cy, Mercure ?

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 31

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maître des Dieux.

LA PAUVRETE'. Quoy ! il me méprise si fort ; luy qui me devoit maintenir , qu'il me veut ravir celuy que je possédois , pour le livrer à mon ennemy , afin qu'après l'avoir corrompu par les délices , il me le rende en suite pour le guerir ? Est-ce là la recompense des services que j'ay rendus à Timon , en luy ostant ses vices , & en l'instruisant à la Vertu ?

MERCURE. Jupiter le veut ainsi , & ses ordres sont inviolables.

LA PAUVRETE'. Suivez-moy , mes compagnes , Timon verra bien-tost ce qu'il pert en nous perdant. Qu'il se souviene que je ne luy ay rien appris que de bon , & que mon rival n'en fera pas de mesme. Tien, Mercure, je te le rens sain de corps & d'esprit, sage , laborieux, vigilant, méprisant le luxe & la vanité, comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis ; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi troubler ma solitude, & me détourner de mon ouvrage ? Retirez-vous, que je ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau , je suis Mercure qui t'amene le Dieu des Richesses, de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois , & comme il merite.

TIMON. Je ne me soucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les uns & abandonné des autres ; & je vais de ce pas rompre la teste à cét aveugle, s'il ne se retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Areste-toy , sans te dépiter con-

32 **TIMON, OÙ LE MISANTHROPE.**

tre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces foles promesses, & de ces vaines esperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & je seray assez heureux, pourveu que je ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'envoie.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moy; mais je ne veux point recevoir celuy-ey, qui est la cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a livré aux flateurs; qui m'a fait dresser des embûches; qui m'a rendu odieux & exposé à l'envie, qui m'a rompu par les delices; & lors que je ne me pouvois plus passer de luy, il m'a abandonné comme un traistre; Au lieu que l'a pauvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choses necessaires, & m'a appris à mépriser les superflus. C'est elle qui m'a rendu maistre de moy-mesme, qui m'a afranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enseigné quelles estoient les veritables richesses, qui m'a mis en un estat tranquile, où je ne crains ni une populace émuë, ni un Orateur corrompu, ni un Courtisan flateur, ni un Tyran irrité; & où je cultive ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu es venu, Mercure, & remène cét aveugle à Jupiter; je seray assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 33

le monde ne sçait pas supporter la pauvreté comme tu fais, ni crier si à propos pour estre délivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçois les biens qu'il t'envoie; il ne faut pas refuser les presens des Dieux. Assez de gens ont fait des prieres qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veux-tu me permettre de me défendre, sans me mettre en colere?

TIMON. Ouy, pourveu que ce soit en peu de mots, & sans préambule, car je suis ennemy des longs discours.

PLUTUS. Mais j'en aurois besoin pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dymoy, je te prie, en quoy puis-je t'avoir ofencé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & en te donnant à souhait tout ce que les autres desirent? Si tes flateurs t'ont fait quelque déplaisir, je n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressioient continuellement des pièges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quité; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui m'a mis en une telle colere que je ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en eusse de Jupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crain point qu'il y retourne jamais, & demeure icy puisque Jupiter te le commande; Continuë de fouir, Timon, & tu trouveras un tresor.

TIMON. Il faut obeïr aux Dieux; mais considère, Mercure, que tu me vas rejeter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'a-

34 **TIMON, OU LE MISANTHROPE;**
mour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant je vais regagner le Ciel par le mont Ethna pour m'aquitter de la commission de Jupiter.

PLUTUS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon, Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grans Dieux ! qu'est-ce que je voy? Veillé-je, ou si je dors ? d'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez ? Ne sont-ce point aussi des charbons ardents ? Non, c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que je t'embrasse apres une si longue absence. Je croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Jupiter & de Danaë; car je ne voy point de pucelle qui n'ouvrît son sein à une chose si aimable, & si precieuse. O Midas & Croesus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy ! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égalier, & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Confacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la Pauvreté: car je voy bien que je n'en auray plus que faire, & que je vivray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plustost en quelque petit coin du monde pour y vivre tout-seul à nostre aise, & y bastir une tour pour enfermer nostre tresor. Car je ne veux plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme me passera pour un fantôme. Je ne veux plus avoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis ; leur rencontre me sera funeste ; je mettray un grand desert entre eux & moy, & ne feray jamais ni paix ni trêve

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 39

avec eux. Quand je sacrifieray, je ne traiteray personne ; Autant que j'ay esté liberal & complaisant, je deviendray cruel & barbare. Si le feu se prend quelque-part, bien loin d'y porter de l'eau, j'y jetteray de l'huile ; Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant, je l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voilà maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Misanthrope, c'est dequoy je ne me soucie point, bien loin de m'en offenser j'en feray gloire. Je seray bien-aise, pourtant, avant que de me retirer, qu'on sçache que je suis riche, afin qu'on en crève de dépit. Mais qui l'a déjà dit à tout le monde ? On acourt icy de tous costéz. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'ayme mieux encor me communiquer pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager davantage ceux que je voy, par le mépris que j'en feray. **Qui** est celui-cy qui s'avance le premier ? C'est le Parasite Gnathon, qui me tendit n'aguere une corde, comme je luy demandois du pain, sans se souvenir des grans repas qu'il a faits autre-fois chez moy. Je suis bien-aise qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

*l'ou-
garou &
ennemy
du genre
humain.*

GNATHON. Bon-jour, le beau, l'agréable, & le fortuné Timon ; J'avois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toujours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus méchant & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha ! tu veux rire ; Car tu as toujours aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous buvions ensemble ? Je sçay une chanson à boire toute nouvelle.

56 TIMON, OU LE MISANTHROPE.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATHON. Pourquoi me frapes-tu ? Vien devant le Juge.

TIMON. Attens un peu, je te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plutoft quelque chose pour me guerir ; car l'argent est un remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'és pas encore party.

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'avoir traité si mal.

TIMON. Qui est cét autre tout pelé ? c'est Philiadé le plus cruel de tous mes vautours, qui apres avoir reçu de moy jusqu'au mariage de sa fille, me frappa l'autre jour que j'estois malade, au lieu de me soulager. Cependant, il ne se pouvoit lasser de me loüer durant ma fortune, & de dire que j'estois plus beau que Narcisse, & que je chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha ! l'impudent coquin que Gnathon, il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raison de chastier son ingratitude. Pour moy, tu sçais l'estime que j'ay toujours fait de ta vertu, & je n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrâce, si je n'eusse sceu que les malheureux n'aprehendent rien tant que le visage de leurs amis, dans leur infortune ; mais je t'aportoys dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que j'ay appris que tu n'en avois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'avancer, pour t'avertir de songer mieux à l'avenir aux amitez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui

TIMON, OÙ LE MISANTHROPE. 37

ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené une fois ton trefor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce temps-cy; l'Ingratitude regne par tout. Mais tu n'a pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut servir d'exemple à toute la Posterité.

TIMON. Je te remercie, Philiade, de tes bons avertissemens; Mais aproche vn peu que je te restonne.

PHILIADE. Dieux! il m'a rompu la teste avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou? Est-ce là la récompense de mes bons avis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'aproche avec un Decret à la main, qu'il a fait sans doute à ma faveur. Car il se dit tout haut mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire quelque distribution aux pauvres de ma Tribu; il ne faisoit pas semblant de me connoistre. Cependant j'ay payé autrefois une grosse amende pour luy, sans quoy il seroit pourry en prison.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton país, l'appuy & le soustient de ta famille, le rempart de toute la Grece. Le Peuple & le Senat assemblez, t'attendent pour passer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécratides, du Bourg de Calyte, surpasse tous les autres tant en sçavoir qu'en probité, & ne cesse de rendre service à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux olympiques tant à la lutte, qu'à la course, & autres exercices.*

TIMON. Quel imposteur! je ne me suis jamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe on ne sçauroit mettre trop de choses favorables en un decret. Ne

38 TIMON, OU LE MISANTHROPE.
n'interromps point *Attendu*, dis-je, *qu'il a remporté en un mesme jour le prix de tous ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la journée contre les Acarnaniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment-cela? je n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je louë ta modestie, mais je n'ay pû dissimuler la verité, *Attendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution, il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statue d'or dans le Château, près de celles de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main; pour Symbole de son éloquence & de sa valeur; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui serôt proclamées aujourd'huy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un jour de réjouissance pour luy.* C'est l'avis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais je suis fâché de n'avoir pas amené avec moy mon fils qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'és pas marié?

DEMEA. Non; mais je le seray l'année qui vient, & appelleray de ton nom le premier fils qui me naistra.

TIMON. J'en doute; Car auparavant je te casséray la teste, pour récompense de ta lâche & de ton infame flaterie.

DEMEA. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frape les Citoyens, luy qui n'est pas Citoyen? Mais je te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui as brûlé le Château pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta

TIMON, OU LE MISANTHROPE. 39
calomnie , car on n'a point brûlé le Château ,
ni pillé le Tresor.

DEMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un second coup de baston
pour ton imposture, mais sans crier, que je ne
t'en donne un troisiéme. Car il seroit honteux,
après avoir défait deux bataillōs de Spartiates,
que je ne pusse mettre à la raison un coquin
A quoy me serviroit-il d'avoir remporté tant
de prix en un jour aux jeux Olympiques? Qui
est cét autre qui s'avance , c'est le Philosophe
Thrasyclés; Je le reconnois à sa barbe de bouc,
& à la hauteur de ses sourcils. Il marche à
grands pas , & grommele entre ses dents; sans
doute qu'il medite quelque harangue , car il
retrousse ses cheveux sur son front. Qu'il res-
semble bien, en cét estat, au Triton, ou au Bo-
rée de Zeuxis ! C'est une chose étrange qu'un
homme si modeste en aparence, & d'une mine
si grave & si austere , après avoir philosophé
tout le jour avec ses Disciples , n'ait pas plû-
tost bû sur le soir un grand hanap que son va-
let luy apporte, que tous ses beaux discours s'en
vont en fumée , & il ne s'en souvient non plus
que s'il avoit bû de l'eau du fleuve d'Oubly.
Car alors se courbant sur son assiette , comme
s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche tou-
jours , & qu'il ne trouve jamais , il donne es-
chec & mat à tous ses plats , quoy qu'il se plai-
gne tousiours que l'on mange tout sans luy ; &
s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux
qui sont assis près de luy à table ; répand de la
sausse sur sa barbe & sur ses habits ; querelle la
compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du
festin, où il ne laisse pas en begayant de louer la
sobriété & la continence, entre les bras de quel-

40 TIMON, OU LE MISANTHROPE.
que Chanteuse. Mais de jour il ne le cede à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses usures, & de cent autres vertus semblables; car c'est un parangon de sagesse & de doctrine. Mais je m'en vais l'accommoder de toutes pièces.

THRASYCLES. Je ne viens pas au bruit de tes trésors, cōme les autres, ni au souvenir de tes festins : Car je ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay besoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand je me veux traiter plus splendidement. Ce méchant manteau sert pour me couvrir, & avec cela je dispute de la felicité avec Jupiter. Mais je veux empêcher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune, & si tu m'en crois, tu jetteras ton argent dans la riviere comme une chose superflüe, pour ne point dire pernicieuse; si tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, je ne te demande rien; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'aquiter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en ayder quelque Ami incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux à la grand' mesure; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit; mais aproche auparavant, que je te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patience; & de surcroist un coup de baston.

THRASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans un pais libre?

TIMON.

L'ALCYON, OU LA METAMORPH. 41

TIMON. Qu'as-tu à crier ? est-ce qu'on ne t'en donne pas assez ? Tien , en ,voilà encore une douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy ? toute la Ville accourt en foule ; Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut , à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau , nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-ferir.

*** ** : *** ** : *** ** : *** ** : *** **

L'ALCYON, OU LA METAMORPHOSE.

D I A L O G U E.

DE CHEREPHON , ET DE SOCRATE.

Il prend sujet de parler de la puissance divine , sur la fable des Alcyons , mais c'est plustost , à mon avis , selon l'opinion de Socrate , que selon la sienne , ce qui fait douter à quelques uns , si ce Dialogue est de luy.

CHEREPHON. **Q**UEL son a frapé mon oreille ? Qu'il est agreable ! Il vient du costé du rivage , & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre ? car les poissons sont muëts , & les oyseaux qui hantent les mers , n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté , dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceix son mary , fils de l'estoile du

jour, se consumoit en des regrets superflus ; lors que les Dieux touchez de compassion, la changerent en oyseau, qui cherche encore sur les eaux, celui qu'elle n'a pû rencontrer sur la terre.

CHEREPHON. Quoy ! c'est l'Alcyon ? Je ne l'avois jamais ouï ; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait ? car je n'en ay jamais veu, quoy que j'en aye souvent ouï parler.

SOCRATE. Il est fort petit ; mais sa gloire n'est pas petite ; car pour récompense de son amour, lors qu'il fait son nid & qu'il couve ses petits, les vents retiennent leur haleine, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyver. C'est aujourd'huy un de ses beaux jours qu'on nomme de son nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay dès hier. Mais dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules ?

SOCRATE. Il est bien difficile, Cherephon, de juger de la possibilité, & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étendue de la puissance divine à nostre foiblesse, puis-que l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie un point à comparaison de l'éternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit il y a trois jours, telle qu'il sembloit que le monde dût abyssiner. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calme après un si grand orage, que de changer une femme en oiseau ! Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures différentes ? & tu t'estonnes que Dieu

de cette masse terrestre, fasse des choses qui nous soient inconnuës ? Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous , que le Ciel ne l'est au dessus de la terre ? Combien un homme surpasse-t-il un enfant tant en force qu'en adresse, jusques-là qu'un seul en batteroit des millions ? Si nous avons donc tant d'avantage sur nos semblables, quel sera celuy du Createur sur sa creature ? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ny à jouer des instrumens, ne sçau-roient faire ni l'un, ni l'autre sans miracle ; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le savent. On peut dire icy la mesme chose. La Nature d'une matiere informe produit un abeille, d'une adresse & d'un savoir admirable & d'un œuf, qui n'est point diferent d'un autre, en fait deux oyseaux tout differens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à estre fort reter us lors que nous parlons de la puissance divine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme je l'ay receuë de mes peres & meres, & conteray à mes deux femmes Xantype & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, divine Alcyone, & la recompense que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable, Chéréphon ?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela sert aussi à entretenir l'amitié conjugale.



PROMETHE'E , OU CAUCASE.
DIALOGUE.

DE VULCAIN , DE MERCURE ,
ET DE PROMETHE'E.

C'est un jeu de l'Auteur ; pour monstrier que tout ce qu'on a feint de Promethée est ridicule, ce qu'il fait pour oster l'autorité aux Fables, & par consequent à la Religion des Payens qui estoit fondée dessus. Et c'est là le sujet des Dialogues des Dieux, dont celui-cy est comme la teste.

MERCURE. VOICY le Caucase où il nous faut atacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui soit découvert de tous costez pour rendre son suplice plus exemplaire.

VULCAIN. Je le veux, mais il ne le faut pas mettre si bas, que les hommes qu'il a faits le puisse venir détacher; ny si haut qu'on ne le puisse voir. Il sera bien à mon avis, sur le penchant de cette montagne, au dessus de cét abisme. Nous atacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celui qui est tout contre.

MERCURE. Tu as raison; car ils sont tous deux escarpez, & inaccessibles. Viença, Promethée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viftement que l'on s'atache.

PROMETHE'E. Ayez pitié d'un mal-heureux, que l'on fait souffrir injustement.

MERCURE. J'en suis d'avis pour nous faire

Mettre en ta place ? Est-ce que tu crois que le Caucase n'est pas assez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu es bien aise d'avoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des mal-heureux ? ça, la main droite, coigne, Vulcain, de toute ta force : ça, la gauche, qu'on l'attache aussi. Voilà qui va bien. Le Vautour descendra tantost pour te ronger les entrailles, en récompense de ta belle invention.

PROMETHE'E. O terre qui m'as engendré ! *Son pere & son ayeul.*
& toy Saturne & Japet, faut-il tant souffrir pour n'avoir rien fait ?

MERCURE. Rien fait, miserable ! & n'est-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour se reserver la meilleure part ? D'ailleurs qui t'obligeoit à faire l'homme, cét animal fin & cauteleux, & particulièrement les femmes, & à voler ensuite le feu du Ciel, qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux tresor ? Apres cela, tu viendras nous prescher ton innocence, & de dire qu'on a grand tort de te punir.

PROMETHE'E. As-tu bien le courage, Mercure, de me persecuter en cét estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles je meritois, je le jure par les Dieux, d'estre nourry aux dépens du public dans le Prytanée ? Que si tu estois de loisir, je serois bien aise de disputer contre toy, pour confondre Jupiter en ta personne. Pren sa défense, toy qui est si grand Orateur, & fait voir qu'il a eu raison de m'attacher icy, près des portes Gaspiennes, pour estre un spectacle d'horreur aux Scythes.

*Raillerie
contre
Socrate.*

MERCURE. Tu t'avises un peu tard de te défendre, Mais dy ce que tu voudras, aussi bien

nous faut-il attétre la descente de l'oyseau qui doit commencer ton suplice. Cependant , je seray ravy d'entendre ta Rhetorique , car on dir que tu és un grand Sophiste.

PROMETHE'E. Parle le premier , puisque tu és l'acufateur , & pren garde de ne pas trahir la cause de Jupiter , Vulcain sera nostre Juge.

VULCAIN. Non pas cela , meschant , mais plutoft ton acufateur & ton bourreau , pour avoir fait refroidir ma forge en déroband le feu du Ciel.

PROMETHE'E. Separons donc l'accufation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes; Aussi-bien le Dieu des larrons n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux ; car je n'entens rien à la chicane ; & n'ay pas esté nourry comme luy dans un bareau, mais on fait que c'est un de ses mestiers , aussi bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de temps, pour se préparer à une si grande accufation, car ce n'est pas assez d'en rapporter nuément tous les chefs ; mais puisque tu en tombe d'acord, & mesme que tu en fais gloire , il n'est point necessaire de plus longs discours , & ce seroit une grande folie de se mettre en peine de prouver des crimes que l'on avoué. Je diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Jupiter , que de retomber si souvent.

PROMETHE'E. Nous verrons tantost , si ce que tu dis est folie ou non. Mais puisque tu crois que cela suffit, je vais entrer en ma defense. Premièrement, J'aresté les Dieux , que j'ay pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvaise humeur; que pour n'avoir pas eu la meilleu-

re part dās un festin, il veuille crucifier non pas un homme, mais un Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a servy dans l'ocasion Tu fais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent; car les honestes gens, au lieu de s'en ofenser, la tournent en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en venger apres si cruellement, cela est indigne, je ne dis pas d'un Dieu, ni du souverain des Dieux, mais mesme d'un galant Hōme. Car si l'on bannit de la table ces honestes libertez, que restera-t'il que de se souler comme des bestes? ce qui est tout à fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en dût souvenir le lendemain, bien loin de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ait receu une grande injure, de ce qu'on a fait une des parts meilleure que l'autre, pour voir s'il sauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ayt eu la moindre part, mais qu'il n'en ayt point eu du tout, faloit-il pour cela messer, comme on dit le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vautours, de rochers & de précipices? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lâcheté, Que ne feroit-il point pour de grandes choses, puis qu'il en vient à ces extremitez pour un morceau de viande? Combien les hommes sont-ils plus justes & plus raisonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour avoir friponné quelque chose? On ne prend pas garde à ces bagatelles, ou si l'on les châtie, c'est seulement d'un soufflet ou de quelque coup de point; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet, c'est une action barbare, & une cruauté

inoüie. Voilà pour le premier point , où sans mentir j'ay eu quelque honte de me défendre , mais on en devoit avoir davantage de m'accuser. Parlons maintenant du second , qui concerne la création de l'homme , où je doute ce qu'on veut reprendre , & si l'on veut dire qu'il n'en falloit point faire du tout , ou qu'il le falloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre , & pour le premier , je diray , que tât s'en faut que les Dieux y ayēt perdu quelque chose , qu'ils y ont gagné beaucoup , & qu'il leur est plus avantageux qu'il y ait des hōmes , quelque méchans qu'ils puissent estre , que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut , il faut savoir qu'il n'y avoit du commencement que les Dieux au monde , & que la Terre n'estoit qu'un grād & vaste desert , couvert de forests épaisſes. Car d'où viennēt à vôtre avis , ces Champs & ces Jardins si bien cultivez , ces Tēples , ces Autels & ces Statuēs qu'on adore , que del'invention humaine ? Comme je songe donc toujours à quelque chose d'utile & d'avantageux pour le public , je détrempay de la terre avec de l'eau , comme dit le Poète , & les paistriffant ensemble , j'en fis un homme à nostre image , avec l'aide de Minerve. Voilà tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils ? en sont-ils moins Dieux qu'ils n'estoient auparavant ? Car à voir comme Jupiter se tourmente , on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne se revoltent contre luy , comme on fait autrefois les Geans ? & n'est-il pas assez puissant pour les défaire , luy qui a rangé les Titans à la raison ? Les Dieux donc n'ont reçu aucun dommage de mon invention , mais pour montrer qu'ils y ont

ont beaucoup profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui estoit alors en friche, & qui maintenant est cultivée & fournie de mille choses utiles à la vie; car elle ne produit rien d'elle-mesme que de sauvage. La Mer mesme est en quelque sorte adoucie par la Navigation, les Isles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Festes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Prométhée? ce qui fait assez voir que j'ay negligé mon interest particulier, pour celuy du public. Considerez encore qu'une felicité sans témoins n'est qu'une felicité imparfaite, & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nostre fortune nous seroit inconnüe s'il n'y avoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grands biens, on me crucifie, & je reçois des peines d'où je devois attendre des recompenses. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adulteres. Et n'y en a-t'il point parmy nous? & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits! Vous direz, peut-estre, que nous avons plus de soin qu'auparavant, & qu'il faut pourvoir à toutes leurs necessitez. Et qui a jamais veu un Pasteur se plaindre de la fecondité de son troupeau, à cause de la peine qu'elle

Où, est
trouvez
vous
beaucoup
coup

lui donne: Car si cela est penible, cela est aussi utile & honorable; outre que cela nous sert d'occupation, & qu'autrement nous demeurerions les bras croisez sans rien faire, que nous souler de Nectar & d'Ambrosie. Mais ce qui me fâche le plus, c'est de voir que ceux qui se plaignent davantage des hommes, sont ceux qui ne s'en sauroient passer, & particulièrement des femmes, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les jours en cent façons pour en jouir, & non contents de les caresser, en font des Déeses. Quelqu'un pourra dire que j'ay eu raison d'avoir fait l'homme, mais que je le devois faire d'une autre sorte, & non pas semblable à nous. Et pouvois-je choisir un plus beau modèle que celui que je favois tout parfait? Eussiez-vous voulu que j'eusse fait un animal sans intelligence, qui n'eust pû nous rendre aucun service? Que vous estes injustes! Vous prenez bien de la peine, pour gouter d'une Hécatombe, d'aller jusques chez les Ethiopiens irreprehensibles, & vous crucifiez celui qui est cause que vous avez des Autels & des Hécatombes. Mais c'est assez de cela; parlons maintenant du larcin du feu. Et premieremēt, vous l'ay-je dérobé, pour l'avoir donné aux hommes? n'est-ce pas la nature de cecy element de se cōmuniquer sans se perdre? C'est donc une jalousie toute pure, indigne de ceux que les Poètes appellēt des Bienfaicteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, je ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rōstir ni boiillir l'ambrosie, au lieu que les hommes en ont besoin tous les jours pour leurs petites necessitez, quand ce ne seroit que pour vous faire des Sacrifices. N'est-il pas vray que

*C'est une
Epi here
qu'Ho-
mere leur
donne.*

OU LE CAUCASE. 11

vous n'estes jamais plus aise , que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauste? de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'avez défendu au Soleil de leur envoyer sa lumiere, qui est un feu beaucoup plus brillât & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos trésors, & de dissiper vôtre bien. Voilà tout ce que j'avois à dire pour ma défense. C'est à vous d'y répondre si vous pouvez ; mais je demande la replique.

MERCURE. Il n'est pas aisé de répondre à un si impudent Sophiste, tu-es bienheureux que Jupiter ne t'a point oui, car je suis assuré qu'il t'envoyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé sous pretexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Prophete, n'as-tu point sçu ce qui te devoit arriver ?

PROMETHE'E. Je l'ay bien sçu Mercure : mais j'ay sçu aussi que je serois délivré par un Heros de tes amis, qui viendra de Thebes, & qui tuera mon Vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fust déjà arrivé, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant, pourveu que tu ne fisses point les parts.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reverras encore; car Jupiter me délivrera pour un service important que je luy rendray.

MERCURE. Quel est-il ?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais je ne veux point divulger un secret qui doit faire ma délivrance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Allons Vulcain, je voy déjà l'oyseau

qui vient fondre sur sa proye, & voudrois que le liberateur fust aussi proche que le danger.



DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue précédent : du reste, une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE

DE PROMETHE'E ET DE JUPITER.

PROMETHE'E. **D**élivré-moy, Jupiter, je n'en puis plus.

JUPITER. Que je te délivre méchant? Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, & pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton Maistre dans un festin?

PROMETHE'E. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucase, & nourrissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours!

JUPITER. Ce n'est pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu devrois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché; & n'avois pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHE'E. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore une fois.

PROMETHE'E. A quoy cela serviroit-il? as-tu oublié où est le Caucase? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit?

DES DIEUX. 33

JUPITER. Mais encore que me veux-tu dire ?

PROMETHE'E. Si je te dis où tu vas , me croiras-tu ?

JUPITER. Pourquoi non ?

PROMETHE'E. Tu vas coucher avec une Nereïde.

JUPITER. Et puis qu'en arrivera-t'il ?

PROMETHE'E. Il naistra de vous un enfant qui te dépossèderas comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Destins t'en menacent, c'est pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour cette fois , puis que tu as si bien deviné. Que Vulcain te détache pour récompense.



DIALOGUE

DE JUPITER ET DE CUPIDON.

CUPIDON. Pardonne-moy , Jupiter , si j'ay failly , je n'y retourneray plus ; faut-il tenir sa colere contre un enfant ?

JUPITER. Un enfant ? petit fripon , plus vieux que Japet , & plus subtile que Prométhée.

CUPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux Poëtes qui me represente toûjours de la sorte ; mais encore que t'ay-je fait pour me maltraiter.

JUPITER. Tu le demande , meschant , qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes , sans qu'une seule soit amoureuse de moy ; si bien qu'il me faut tous les jouts trouver mille inventions pour en jouir .

CUPIDON. C'est qu'elle te redoutent , & qu'elles craignent par respect de t'aprocher.

JUPITER. Mais on aime bien les autres Dieux :

Apollon n'a-t'il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe ?

CUPIDON. C'est qu'il est beau & galant , & avec tout cela , Daphné ne s'est jamais pû résoudre à l'aimer , tant l'amour est une chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards, je ne doute point que tu ne leur donnasse dans la veüe ; mais il faudroit pour cela quitter ta foudre & ton Egide.

JUPITER. Voudrois-tu que je fisse des choses indignes de Jupiter ?

CUPIDON Ne soit donc point amoureux.

JUPITER. Je le veux estre , mais sans toutes ces foiblesses ; toutefois je te pardonne.

~~~~~

## DIALOGUE

DE MERCURE ET DE JUPITER.

JUPITER. **C**Onnois-tu Io ?

MERCURE. Qui , la fille d'Inaque ?

JUPITER. Elle-mesme ; Junon par jalousie l'a transformée en jennisse , pour m'empescher de l'aimer , & l'a donnée en garde à un monstre qui ne dort jamais ; car comme il a cent yeux, il y en a toujours quelqu'un qui veille. Mais tu es affés adroit pour m'en défaire ; Va le tuer en la forest de Nemée , où il garde cette belle ; & apres sa mort , tu ameneras Io par mer en Egypte où elle sera adorée sous le nom d'Isis. Je veux qu'elle préside aux vents & aux flots, & qu'elle soit la Patrone des Nautonniers.



## DIALOGUE

DE JUPITER ET DE GANYMEDE.

**JUPITER.** B Aise - moy mon petit mignon, maintenant que nous sommes hors de danger, & que je n'ay plus ni bec, ni ongle.

**GANYMEDE.** Et que sont-ils devenus ? N'és-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau ? Comment és-tu devenu homme ?

**JUPITER.** Je ne suis ni homme ni aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posséder.

**GANYMEDE.** Es-tu Pan ? mais tu n'as ni corne, ni jambes veluës ; ni flûte, qui sont les marques de ce Dieu.

**JUPITER.** N'en connois-tu point d'autres ?

**GANYMEDE.** Non ; mais nous sacrifions tous les ans à celuy-cy, un bouc à l'entrée de sa caverne ; & pour toy, je croy que tu-és quelque maquignons d'enfans, de ceux qui les-enlèvent pour les vendre.

**JUPITER.** N'as-tu jamais oui parler de Jupiter, & n'as-tu pas veu un Autel consacré sur le Mont-Ida, à celuy qui fait le tonnerre & les éclairs ?

**GANYMEDE.** Quoy ! c'est toy qui fait tout ce bruit qu'on entend là haut, à qui mon pere sacrifie tous les ans un bellier ? & que t'aurois-je fait pour m'enlever ? peut-estre qu'à cette heure mes brebis sont mangés du loup.

**JUPITER.** Tu songes encore à tes brebis,

maintenant que tu-és Immortel & le compagnon des Dieux ?

GANYMEDE. Comment ! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris ?

JUPITER. Non ; car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra encore lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crain point, tu demeureras toujours icy.

GANYMEDE. Je ne le veux pas, laisse-moy aller, & je te promets pour récompense de te sacrifier l'honneur de nostre troupeau.

JUPITER. Que tu-és simple, & que tu-és enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton país, sans te soucier de leur colere ; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage, tu vivras de Nectar & d'Ambrosie, & verra reluire ton Astre dans le Ciel, plus que les autres.

GANYMEDE. Mais si je veux jouër, qui me tiendra compagnie ? car j'avois plusieurs petits camarades sur le Mont-Ida.

JUPITER. Cupidon jouëra avec toy aux osselets ; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses de la terre.

GANYMEDE. Mais à quoy serviray-je icy ? y a-t'il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu seras l'Echanson des Dieux, & leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait ?

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose lors que tu en auras gousté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, fera-



## D I A L O G U E S

**JUNON.** Tu ne te gouverne pas mieux pour ce regard, ni d'une façon plus honneste. Car je vous prie, est-ce une chose bien-seante au Maistre des Dieux de se methamorphoser tous les jours, tantost en or, tantost en taureau, tantost en Cygne, pour aller commettre sur terre des adulteres? Mais encore ne transportes-tu pas des Maistresses dans le Ciel, comme tu as fait ce petit mignon de couchette, que tu tiens toujourns près de toy, sous pretexte d'en faire son Eschanson; comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hébé & Vulcain fussent las de faire leur charge, & qu'on ne pust prendre à un besoin, le Verseur d'eau? D'ailleurs, tu ne prens jamais de sa main le verre, que tu ne le baisses luy-mesme en presence de tout le monde, & l'on diroit que ce baiser t'est plus doux que le Nectar. Car souvent tu demandes à boire sans avoir soif, & seulement pour avoir un pretexte de le baiser; quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire apres luy, & le baiser en quelque sorte en buvant. Il te faisoit beau voir l'autre jour joüer avec luy aux osselets sans ta foudre ni ton Egide! Je sçay tout, ne pense pas m'en faire acroire.

**JUPITER.** Quel mal y a-t'il à baiser un bel enfant, & à joindre ce plaisir à celuy du Nectar? Si tu en avois gousté, tu ne me ferois plus ces reproches.

**JUNON.** Ce sont-là des discours de Pédéraste, il faudroit que j'eusse bien perdu l'esprit pour aprocher ma bouche de celle d'un petit éfeminé.

**JUPITER.** Tout éfeminé qu'il est, il m'est plus agreable que .... Ne m'en fais pas dire davantage, & cesse de contrôler mes actions.

## DES DIEUX.

**JUNON.** Je te conseille de l'épouser pour me fâcher encore plus; souviens-toy comme tu me traites pour luy.

**JUPITER.** C'est que tu voudrois que ton boiteux nous servist à table, lors qu'il sort de sa forge, tout couvert de crasse & de sueur, & que je le baisasse en cet estat, où il te fait horreur à toy-mesme qui est sa mere. Pensez qu'il feroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui est si beau & si mignon, & ce qui te fâche le plus, de qui les baisers sont plus doux que le Nectar.

**JUNON.** Maintenant que ce beau fils est icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparavant, & toute sa crasse & sa sueur n'empeschoient pas qu'avec plaisir tu ne prisses le verre de sa main.

**JUPITER.** Ta jalousie ne fait qu'acroistre ta douleur; & mon amour. Fay toy servir par Vulcain, si tu n'és pas bien aise de voir Ganymede, mais pour moy je veux qu'il me presente à boire; & qu'il me donne à chaque fois dix baisers. Ne pleure point, mon mignon, je feray repentir tous ceux qui s'ataqueront à toy.

~~~~~

AUTRE DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. Qui penses-tu que soit Ixion!

JUPITER. Un fort galand homme, & de bonne compagnie; car sans cela, je ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'est un insolent qui n'est pas digne de cét honneur.

JUPITER. Qu'a--til fait? Je le veux sçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire , tant son impudence est grande.

JUPITER. A-t'il voulu caresser quelque Déesse ? car il semble que c'est ce que tu veux dire.

JUNON. Il s'est adressé à moy-mesme. Je ne prenois pas garde du commencement à son amour ; mais à la fin voyant qu'il avoit toujours l'œil sur moy , & qu'il soupiroit de temps en temps , & laissoit couler des larmes , qu'il buvoit apres moy lors que j'avois bû , & en buvant me regardoit , & baisoit le verre , je m'aperçus de sa folie , mais j'eus honte de te le dire , & crus que cela se passeroit. A la fin il a esté si insolent que de m'en parler ; Alors bouchant les oreilles , pour n'en rien entendre , je suis venu tout courant pour t'en instruire , afin que tu en fisses un châtiment exemplaire.

JUPITER. Voilà un hardy maraut , de vouloir planter des cornes à Jupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré ; mais c'est moy qui en suis cause , pour trop aimer les Mortels , & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas étonner si usant des mesmes viandes , ils ont les mesmes desirs , & conçoivent de l'amour pour des beautéz immortelles ? Tu sçais quel Tiran c'est que l'Amour.

JUNON. Il est vray qu'il est bien ton Maistre , & te méne bien , comme l'on dit , par le nez. Mais je voy bien pourquoi tu as pitié d'Ixion ; C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as presté ; Car tu as couché autrefois avec sa femme , & en as eu Pirithoüs.

JUPITER. T'en souvient-il encore ? Sçais-tu quel est mon dessein ? Ce seroit un trop grand suplice de le bannir pour jamais de nostre presence ; mais puis qu'il pleure & qu'il soupire , je suis d'avis.....

DES DIEUX. 61

JUNON. Quoy? que je couche avec luy?

JUPITER. Non pas cela; mais quelque fantôme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion.

JUNON. Ce seroit le récompenser, au lieu de le punir.

JUPITER. Mais quel mal cela te feroit-il?

JUNON. Il croiroit m'embrasser & l'afront en retomberoit sur moy.

JUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions une nuë à ta ressemblance, ce ne seroit pas Junon.

JUNON. Comme les hommes ont souvent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdrait de réputation.

JUPITER. Si cela arrive, je le précipiteray dans les enfers, où attaché à une rouë, il ne fera que tourner, sans prendre jamais aucun repos.

JUNON. Ce supplice ne seroit pas trop grand pour son crime.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. **A** Pollon, as-tu veu le petit Mercure, comme il est beau & souffrit à tout le monde? Il fait assez voir ce qu'il sera un jour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant? luy qui est plus vieux que Japet en malice.

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir fait, qu'il ne fait encore que de naistre?

APOLLON. Demande-le à Neptune dont

il a emporté le trident , & à Mars de qu'il a pris l'épée sans parler de moy , dont il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy ? un enfant encore au maillot ?

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'approche.

VULCAIN. Il est desjà venu chez moy.

APOLLON. Et ne t'a-t'il rien pris ?

VULCAIN. Non , que je sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les trouvera dans les langes.

VULCAIN. Quoy, il est déjà si adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez ; Tu vois comme il cause , il sera un jour grand orateur ; & mesme bon luteur , si je ne me trompe ; car il a desjà donné le croc-en-jambe à Cupidon ; Et comme les Dieux en rioient , & que Venus le prit pour le baiser , il luy déroba son Ceste , & eût emporté le foudre de Jupiter , s'il n'eust esté trop chau , & trop pesant ; mais il luy enleva son sceptre.

VULCAIN. Voila un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi musicien.

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait un instrument de la coquille d'une tortuë , dont il joue en perfection jusqu'à me rendre jaloux , moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit , qu'il ne dort pas mesme la nuit , & qu'il va jusqu'aux enfers , pour faire toujours quelque butin ; car il a une verge de grande vertu , dont il t'agelle les

DES DIEUX. 65

morts à la vie , & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy servir de jouet.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompense.

VULCAIN. Je suis bien aisé que tu m'en fasses souvenir, je les vais chercher dans son berceau.



DIALOGUE

DE VULCAIN ET DE JUPITER.

VULCAIN. VOICY une coignée bien tranchante que je t'apporte , Que veux-tu que nous en fassions ?

JUPITER. Fend-moy la teste en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir si je seray assez sot pour l'entreprendre ; Dy tout de bon , à quoy tu la veux employer.

JUPITER. A me fendre la teste par la moitié. Je ne ris point , & si tu ne m'obéis , tu verras comme il t'en prendra ; Frappe seulement de toute ta force ; car la teste me fend de douleur , & je souffre les mesmes maux , que si j'estois en travail d'enfant.

VULCAIN. Prend garde que nous n'allions faire quelque sottise ; Car je ne t'acoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frappe seulement sans rien craindre , & me laisse faire le reste.

VULCAIN. C'est bien malgré moy , mais qu'y feroit-on ? il faut obéir. Grands Dieux ! Je ne

m'étonne pas si tu avois mal à la teste , y ayant une femme enfermée , & encore une Amazone avec la lance & le bouclier ; C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle ! Donne-le moy pour récompense de t'avoir délivré si heureusement , puis-qu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

JUPITER. Je le veux ; mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'épouser ; car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAIN. Laisse-moy faire , j'en viendray bien à bout , pourveu que j'aye ton consentement.

JUPITER. Ne t'y frotte pas si tu es sage.



DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE MERCURE

NEPTUNE. NE sçauroit-on parler à Jupiter ?

MERCURE. Non , il est empesché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'est moy.

MERCURE. Ne l'importune point , on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Est-ce qu'il est avec Junon ?

MERCURE. Ce n'est pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc ? avec Ganymede ?

MERCURE. Encor moins.

NEPTUNE. Qu'a-t-il ? je le veux sçavoir.

MERCURE. Il se trouve mal.

NEPTUNE. Dequoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui suis son frere ?

MERCURE.

MERCURE. Il vient d'acoucher.

NEPTUNE. Comment? estoit-il hermaphrodite? Je ne m'en estois pas aperçeu, ni qu'il eust le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Aussi n'est-ce pas là qu'il avoit mal.

NEPTUNE. Où donc, à la teste? comme quand il acoucha de Minerve? Il a le chef bien fécond.

MERCURE. Non, à la cuisse.

NEPTUNE. Comment cela? acouche-il par tous les endroits du corps?

MERCURE. Junon, par jalousie, a persuadé à Semele, qu'il aymoît de coucher avec luy dans toute sa gloire; si bien que le feu de son foudre s'est pris au lambris de la chambre, & l'a consumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a esté de sauver l'enfant; car elle estoit grosse, & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuisse de Jupiter, où il a achevé son terme. Il vient présentement de s'en délivrer, & est encore tout debile du travail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyssé; pour estre nourry par les Nymphes du pais; qui l'ont nommé Dyonisius, du nom de son pere, & de celui de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainsi Jupiter est le pere & la mere de cet enfant?

MERCURE. Il est vray; mais je n'ay pas le loisir de t'en dire davantage; car je vas de ce pas querir de l'eau, & le reste dont les acouchées ont besoin.



DIALOGUE

DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. **A** Reste, Soleil, par l'espace de trois jours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit; Que les heures détellent tes chevaux, esteins ton flambeau, & te repose.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges. Est-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du jour?

MERCURE. Non, c'est qu'il en a besoin pour une chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

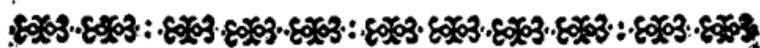
LE SOLEIL. Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs.

MERCURE. Non pas cela; mais pour achever le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve à la bonne heure; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'avec Rhéa, pour aller caresser la femme de son voisin: Maintenant pour une putain il faut bouleverser tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront rétifs faute d'exercice, & il naîtra des épines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront dans les tenebres: & tout cela pour bastir ce beau Heros.

MERCURE. Tay-toy qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, je vais achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se haste

pas non plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'il ne s'aperçoivent de ce changement.



DIALOGUE

DE VENUS ET DE LA LUNE.

VENUS. **D**E QUOY t'accuse-t-on, belle Courrière? d'arrester quelquefois ton char au milieu de ta course, pour aller visiter un Chasseur, & pour le contempler à ton aise lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la Carie.

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas mesme sa mere, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eust ravy pour le posséder; quoy que depuis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les ailles, & le fessay bien l'autre jour avec un de mes patins; mais quoy il ne s'en souvient plus, si-tost qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est-il beau? car cela serviroit de quelque consolation.

C'est qu'il estoit la moitié de l'année aux enfers.

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il est vray que je ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, apuyé d'une main sur son coude, & de l'autre laissant negligemment tomber ses

traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, je goûte, en aprochant, le doux parfum de son haleine. Tu devines assez le reste, car tu sçais ce que c'est que d'aimer, mais il est vray que je meurs d'amour.



DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. REGARDE ce que tu fais, petit fripon, je ne parle point des desordres que tu causes dans le monde; mais que ne fais-tu point dans le Ciel? Tu changes Jupiter en cent façons; Tu fais descendre la Lune en terre; Tu areste le Soleil dans les prisons de Climene; sans parler des afronts que tu me fais à moy-mesme qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi attaqué à celle des Dieux, que tu fais courir toute forcenée sur le mont Ida, transportée d'amour pour son Atys, & s'enquerant de luy aux forêts & aux rochers; montée sur un char qui est traîné par des Lions, & suivy de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les uns se font des incisions au coude; les autres courét tout échevelez par des précipices; Ceux-cy sonnent du cor, ces autres du tambour & des cymbales; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Déesse, si elle retourne quelque jour en son bon sens, ne venge sur toy cet afront, ou qu'elle ne te tuë en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses lions, ou bien par ses prestres qui sont encore plus furieux.

CUPIDON. Je ne crains ni les uns ni les autres; car les Prestres sont trop effeminez, & j'ay aprivoisé les lions, & en fais ce que je veux. D'ailleurs, elle est trop empeschée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aimable ce qui est beau? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy?

VENUS. Que tu-és malin! mais qu'il te souviene de ce que j'ay dit.



DIALOGUE

D'HERCULE, D'ESCULAPE ET DE JUPITER.

JUPITER. N'avez-vous point de honte de vous entrebatre comme des coquins, & de vous quereller jusqu'à la table de Jupiter.

HERCULE. Est-il juste, mon pere, que ce Charlatan passe devant moy?

ESCULAPE. Non pas Charlatan; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce, Imposteur, que tu vaudrois mieux que moy? Est-ce pour avoir esté frapé de la foudre pour ton beau-sçavoir: car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCULAPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, après avoir esté brûlé tout vif sur le mont Eta comme un criminel!

HERCULE. C'a esté volontairement lors que j'eus purgé l'Univers de monstres. Mais pour toy, qu'as-tu jamais fait que l'empirique, comme ces afronteurs qui ventent de vains secrets par où ils se font admirer.

ESCULAPE. Tu-as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la bruflure lors que tu montas icy tout grillé. Mais je n'ay jamais esté comme toy, esclave d'une Impudique, qui te faisoit, filer, & te souffletoit lors que tu manquois à ton devoir. D'ailleurs, je n'ay point tué ma femme, ni mes enfans comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton insolence, & je te feray faire une culebute du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque habile que tu sois dans la Medecine.

JUPITER. Et moy, si vous ne vous arestez, je vous mettray tous deux dehors par les épaules, Qu'Esculape passe le premier, puis qu'il est le plus ancien.



DIALOGUE

DE MERCURE ET D'APOLLON.

MERCURE. **Q**U'as-tu, Apollon, d'estre ainsi triste ?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si mal-heureux en amour ?

MERCURE. Quel mal-heur t'est-il arrivé depuis la perte de Daphné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué ?

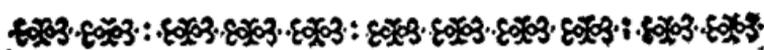
APOLLON. Moy-mesme.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelquefois ?

APOLLON. Non, mais comme je jouïois au palet avec luy, Zephyre jaloux de nostre ami,

tié, a emporté le palet & luy en a cassé la teste. J'ay poursuivy vainement jusqu'aux Montagnes; car qui pourroit atteindre le vent? Mais au retour j'ay esté contraint de faire les funeraillies de mes amours avec celles d'Hyacinthe; Toutesfois, pour me consoler, j'ay fait naistre une fleur de son sang, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes; mais je ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu as tort, Apollon; Car ceux qui aiment les choses mortelles, se doiuent résoudre à les perdre.



AUTRE DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. C'EST une chose étrange; Apollon, que Vulcain ait épousé les plus belles de toutes les Déeses, & je ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de crasse & de sueur.

APOLLON. Il y a dequoy s'étonner, & principalement à un Amant infortuné comme moy, qui suis un peu mieux fait que luy, pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adresse; lors qu'il se faudra coucher, nous nous trouverons tout seuls; tandis qu'un miserable courtant de boutique tout estropié, caressera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui peut servir à te conso-

ler ; car tu n'a pas autrefois déplû à Venus , & en as eu l'hermaphrodite : Mais moy de deux personnes que j'ay servies , l'une a mieux aimé estre changée en arbre , que de me souffrir ; & j'ay tué l'autre , par mal-heur , en me jouiant , Mais , dy-moy ; comment ces Déesse ne sont-elles point jaloufes les unes des autres ?

Où la
Grace,

MERCURE. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel , tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme ?

MERCURE. S'il les sçait ? il n'en faut point douter ; mais il n'en oseroit rien dire , car il craint la colere de Mars : Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens , & particulièrement envers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piege.

MERCURE. Je ne sçay ; mais je voudrois y estre pris.

DIALOGUE

DE JUNON , ET DE LATONE.

JUNON. **V**eritablement , Latone , tu-as fait de beaux enfans à Jupiter :

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes estre meres de Vulcain.

JUNON. Il est vray qu'il est estropié ; mais en cét estat Venus l'a bien voulu pour mary ; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux , il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art.

Mais

Mais ta fille, d'un courage masle, cõtre la bien-
 seance de son sexe, va jusqu'en Scythie égor-
 ger ses hostes, plus cruelle mille fois que les
 Scythes; & ton fils est de tous mestiers, Archer,
 Violon, Poëte, Medecin, a étably des Bu-
 reaux de prophetie à Delphes, à Claros, & à Di-
 dyme, où il se mesle de prédire l'avenir, & sur-
 prend les simples par des Oracles trompeurs,
 qui ont tousiours quelque porte de derriere
 pour évader. Cependant, comme le nombre
 des sots est infiny, il s'enrichit de ses impostu-
 res; mais les plus sages reconnoissent bien la
 fourbes, & sçavent que ce grand Prophete n'a
 pas sceu qu'il tueroit son Hyacinthe, & que
 Daphné le suïroit, malgré toute sa beauté &
 sa perruque d'or. Je m'étonne donc qu'on t'ait
 préférée à Niobe, & que tes enfans ayent esté
 jugez plus beaux que les siens.

LATON. Ta jalousie ne peut souffrir qu'ils
 rriomphent dans le Ciel, & soient celebres, l'u-
 ne par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

JUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils
 pour un excellent Musicien, luy qui eust esté
 écorché en la place de Marsyas, si les Muses luy
 eussent fait justice. Pour ta fille elle est si belle
 avec son visage de pleine-lune, qu'Actéon fut
 devoré par ses chiens, pour l'avoir veü toute
 nuë; de peur qu'il ne fust le trompette, aussi
 bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa
 pretenduë virginité, je n'en fais que rire, veu
 qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-
 femme, comme elle fait, sans quelque expo-
 rience.

LATON. Il te sied bien, Junon, d'estre al-
 tière, estant compagne du lit & du thrõne de
 Jupiter; mais nous te verrons bien honteuse,

lors qu'épris de l'amour de quelque mortelle ;
il te quittera pour la posséder.

;;***:***:***:***:***

D I A L O G U E

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **Q**U'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. **Q**ui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela ? fay-moy le recit de cette aventure.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain se doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les surprendre. Il avoit donc mis autour de son lit des filets comme invisibles, & estoit allé travailler à sa forge. Le galand prenant son temps en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maistresse ; mais le Soleil les a découverts, & en a averty Vulcain ; de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a enveloppez dans ses rets. Venus toute confuse, tâchoit à couvrir sa nudité ; Mars cherchoit à se dépestrer ; mais comme il a veu qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laissé échaper.

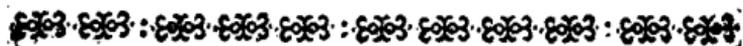
MERCURE. Bien loin de cela, il a appelé tous les Dieux pour estre témoins de son deshonneur. Cependant, ces pauvres Amans se voyant pris comme au trébuchet, baissoient la veüe & se couvroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie.

MERCURE. Il est le premier à en rire ; Mais pour te dire la verité, j'envois la bonne fortune de Mars, d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Déeses, & lié avec elle par des chaînes qui ne se pouvoient rompre.

APOLLON. Quoy ! tu voudrois estre pris de la sorte ?

MERCURE. Qui en doute ? Vien les voir en cét estat, & si tu n'es de mon avis, je blâmeray ta froideur, ou loueray ta continence.



DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. J'Aurois honte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & éfeminé comme le tien, toujours en la compagnie de certaines femmes furieuses, & qui sont plus mâles que luy ; Enfin il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

JUPITER. Mais cét éfeminé a conquis la Thrace & la Lydie, & assujetty les Indes, après en avoir fait le Roy prisonnier, avec tous ses Eléphants. Et ce qui est de plus étrange, c'est qu'il a fait tout cela en sautant & dansant avec des femmes, au son du tambour & de la flûte, & le plus souvent yvre ; Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres, il l'a pris dans ses ceps, & la mere mesme a déchiré son enfant. Cela n'est-il pas grand & digne de Jupiter ? D'ailleurs, s'il est voluptueux & débauché, cela ne fait tort à personne ; Que ne seroit-il point estant sobre,

*Agave
& Pen-
thée.*

puis-qu'il fait de si grandes choses estant yvré

Icaro.

JUNON. Ne viendras-tu point louer aussi l'invention de la vigne, après avoir veu les maux qu'elle cause, & qu'elle cousta la vie au premier, à qui il fit ce beau present?

JUPITER. Cen'est pas le vin qui fait ces desordres, mais l'excés; car en le prenant modérément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler, & le souvenir de Seméle; puis que tu blâmes indifferemment ce que son fils a de plus beau.



DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **D'**Où vient, petit Amour, que tu domtes tous les Dieux, & moy-mesme qui suis ta mere, & que tu ne peux rien sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans fléche, & ton flambeau sans chaleur?

CUPIDON. C'est que je l'aprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à son secours; au lieu que Pallas me regarde de travers, & un jour qu'il m'ariva de l'approcher, Si tu me touches, dis-elle, je te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied je te précipiteray dans les enfers, D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est éfroyable avec son casque & son bouclier, où l'on voit briller la teste de Meduse, coiffée de serpens,

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone ; & n'aprehendes ni Jupiter ni ses foudres ; les Muses mesmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone , sont à couvert de tes traits.

CUPIDON. C'est que je les respecte, & qu'elles ont quelque chose de venerable, outre qu'elles me divertissent par leurs chansons , & qu'il n'y auroit point d'aparence de rendre le mal pour le bien.

VENUS. Et Diane que t'a-t'elle fait?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teste.

VENUS. Quel?

CUPIDON. Celuy de la chasse , qui la fait broffer par les forests , où je ne la saurois suivre : Mais pour son frere , quoy qu'il soit excellent Archer.....

VENUS. Je say bien ce que tu veux dire ; Que tu l'as souvent blessé de tes traits.



LE JUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE JUPITER, MERCURE, PARIS,
& les trois Déeses.

JUPITER. **P**REN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau pasteur de Troye, qui garde ses troupeaux sur le mont Ida ; Tu luy diras que je l'ay fait Juge de la Beauté, parce qu'il est beau & amoureux. Les Belles , il est temps de partir ; car je ne veux point estre Juge, entre ma femme & mes filles,

puis-qu'on ne peut prononcer en faveur de l'une, sans offenser les deux autres; & je voudrois, s'il se pouvoit, que toutes trois remportassent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre; car outre que Pâris est fils de Roy, & parent de Ganymede, il est si simple & si peu malicieux, que vous ne devez point apprehender de paroistre devant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, je ne refuse-rois pas mesme Momus pour Juge, & accepte celui-cy, quel qu'il puisse estre; car que pour-roit-il reprendre à la Déesse de la Beauté? Mais il faut qu'il agrée aussi à mes rivales.

JUNON. Nous prendrions à un besoin Mars pour Arbitre, quoy que ce soit ton galand.

JUPITER. Es-tu de mesme sentiment, Minerve? Quoy! tu rougis, & baisses la veuë? mais la pudeur sied bien aux filles; & je vois bien que tu en es contente aussi. Partez donc à la bonne heure, & que les mal-heureuses ne s'en prennent point à leur Juge; car vous savez que vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Allons & prenons le chemin de la Phrygie, je passeray le premier pour vous conduire, & vous me suivrez sans vous arrester. Du reste, ne craignez rien, Je connois Pâris, il est honneste homme, & ne vous fera point d'injustice.

VENUS. Que tu me plais de dire cela; mais dy-moy, est-il marié?

MERCURE. Non; mais je croy qu'il a une maistresse sur le mont Ida; & je m' imagine que c'est quelque fille grossiere & mal-aprise, qu'il n'aime pas trop, mais pourquoy fais-tu cette question?

VENUS. Je révois à autre chose.

PALLAS. Tu t'acquittes mal de ta cõmission, Mercure, d'entretenir celle-cy separément.

MERCURE. Ce n'est rien ; Elle me demandoit seulement si Pâris estoit marié.

PALLAS. Pourquoi cela ?

MERCURE. Je ne say ; Elle dit qu'elle la fait sans dessein.

PALLAS. Est-il marié en éfet ?

MERCURE. Je croy que non.

PALLAS. Est-ce un simple vilageois , ou s'il aime la gloire & l'honneur ?

MERCURE. Je pense qu'estant jeune , & fils du Roy , il seroit bien-aïse de se signaler dans les batailles.

VENUS. Voy-tu que je ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule ? Venus n'est pas de ces grondeuses , & qui se fâchent de tout.

MERCURE. Il n'y a pas aussi de sujet de s'en fâcher ; car elle me demandoit la mesme chose que vous ; & j'eluy répondois de mesme. Mais tout en devisant , nous voicy en Phrygie. Voilà le mont Ida que je découvre ; & vostre Juge aussi , si je ne me trompe.

JUNON. En quel endroit ; je ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche, sur la pente de ce costeau. Voilà son troupeau & sa cabane.

JUNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir des brebis du milieu de ces rochers , & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble , de peur qu'elles ne s'écartent trop ?

JUNON. Je le voy , si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-mesme. Mais puis-que nous sommes si près , descendons de peur de

l'éfrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

JUNON. Je le veux. Maintenant que nous sommes descenduës ; que Venus marche devant ? Car elle doit sçavoir le chemin , estant venuë icy souvent chercher son Archife.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est moy qui vous conduiray ; Car il me souvient , quand Jupiter estoit amoureux de Ganymede , que je venois souvent icy voir ce que faisoit ce petit mignon , & lors qu'il l'enleva , je volois autour de luy pour le soulever , & ce ne doit pas estre loin de ce lieu , veu que s'il m'en souvient bien , il joiïoit de la flûte sur ce roc , près de son troupeau , lors que Jupiter , changé en Aigle , le vint ravir , & mordant de son bec sa Tiare , pour le tenir plus ferme , l'emporta dans les nuës tout étonné , tournant la teste pour le regarder. Alors j'amassay sa flûte qui estoit tombée dans la frayeur ; Mais salions vostre Juge que voicy. Bon-jour , le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces deserts ? Elles sont trop belles & trop délicates pour broffer parmi ces haliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames , Paris , ce sont des Déesses. Tu vois devant toy , Venus , Pallas & Junon. Pour moy , je suis Mercure. Quoy ! tu changes de couleur , & t'étonnes ? Ne crains rien , nous ne sommes pas venus icy pour te troubler , mais pour te faire juge d'un diferent qu'ont ces Déesses pour la beauté , parce que tu és sçavant dans les choses de l'amour. Du reste , le prix de la victoire

est écrit autour de cette pomme.

PARIS. Que je voye ? C'est pour la plus belle ! Grands Dieux ! comment pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles ! cela surpasse la capacité d'un berger, & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plutôt un courtisan, qu'un berger. S'il falloit dire qu'elle est la plus belle de ces brebis ou de ces chèvres, je m'en acquitterois peut-estre bien ; mais voicy des beautez divines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüe demeure atachée au premier objet, & le juge tousiours le plus beau. D'ailleurs, je suis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me semble que je n'ay pas assez de deux yeux, & je voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler, outre que l'une estant femme de Jupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas seur de se mesler de leur diferent.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ses ordres sont inviolables.

PARIS. Que les mal-heureuses donc n'en accusent que leur mal-heur, & qu'elles ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis; il ne reste plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire, puis-qu'on ne s'en peut défendre ; Mais je voudrois bien savoir si on les peut voir toutes nuës, car il est difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'est à toy qui es le Juge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela est, je les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabillez-vous, vostre Juge

DIALOGUES

le commande , & tandis qu'il vous regarde , je tourneray la teste de l'autre costé.

*Il fait
allusion
aux épi-
ques
qu'Ho-
mère leur
donne.*

VENUS. Tu-as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës , je te vais montrer que je n'ay pas seulement quelque partie du corps agreable , comme mes rivales, mais que je suis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point , Pâris , qu'elle n'ait défait sa ceinture ; car c'est une magicienne qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane , mais se laisser voir toute nuë & sans artifice.

PARIS. Elle a raison ; ostez vostre ceinture.

VENUS. Que Pallas oste donc son casque ; dont l'horrible creste est capable d'épouvanter un berger ; Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes !

PALLAS. Tien , voilà mon casque.

VENUS. Tien , voilà ma ceinture.

JUNON. Haïsons-nous de nous deshabiller.

PARIS, Dieux ! Que de beautez & de merveilles ! Que celle-cy a d'éclat , & cette autre de majesté ; & qu'il paroist bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter ! Mais que la dernière a d'apas , & qu'elle a les façons aimables & attrayantes ! Ah c'est trop de felicité pour un mortel. Toutefois , je les veux voir encore séparément ; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus , que l'on ne sait que choisir.

VENUS. Je le veux.

PARIS. Que Junon demeure , & que les deux autres se retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée , Pâris , il reste encore quelque chose à considérer , C'est le prix de la victoire ; car si tu m'as

Jugès, je te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. Je ne suis point ambitieux ; mais je ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous ; Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononce en ma faveur , je te rendray invincible.

PARIS. Je ne me pique point de valeur , & le Royaume de mon pere est en paix ; mais vous n'avez rien à craindre , je ne me laisse corrompre ni par promesses , ni par presens , reprenez vos habits & vos armes ; Que Venus s'avance.

VENUS. Me voilà. Regarde-moy bien depuis les pieds jusqu'à la teste ; car je n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant jeune & beau comme tu es , j'ay pitié de te voir confiné dans ces rochers, sans venir aux Villes ni aux Assemblées , & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans un desert. Car à quoy te peuvent servir ces arbres & ces desfers , & quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté ? Ne devrois-tu pas avoir déjà une maistresse , non pas quelque paisane malfaite , mais quelque belle Grecque d'Argos , de Sparte , ou de Corinthe , telle qu'est maintenant Helene , l'honneur de son sexe , comme Paris l'est du sien , & qui est comme luy , capable d'aimer. Si elle t'avoit veu une fois , je sçay qu'elle quitteroit tout pour te suivre. N'en as-tu jamais ouï parler ?

PARIS. Non ; mais je serois bien-aise d'en apprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle , pour qui Jupiter se changea en Cygne afin de la posséder.

PARIS. Et comment est-elle faite ?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire

estant née d'un Cygne, ni grossière, estant éclosse de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veüe luter toute nuë, à la façon de son país, tu ferois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Thésée la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis elle est cruë en beauté avec l'âge, & a attiré sur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans l'ont recherchée; mais Menelaüs a esté préféré à tous ses rivaux; toutefois je te la donneray si tu veux.

PARIS. Comment cela, si elle est mariée?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce sont là des tours de mon mestier; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu? Je te prie de me le dire.

VENUS. Tu iras en Grece sous prétexte de voir le país, & si-tost que tu seras arrivé à Lacedémone, Heléne te voudra voir; laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable, qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie, pour suivre un étranger & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils, dont l'un rend aymable, & l'autre amoureux, J'en mettray l'un dans tes yeux & l'autre en son cœur. Après cela, nous en viendrons à bout aisément; car je te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne say ce qui en arrivera; mais je brûle déjà de la voir, & il me semble que je voyage en Grece, que j'arrive à Sparte, que je l'enleve & l'emmeine à Troye; & j'enrage que tout cela n'est déjà fait.

VENUS. Ne te haste point, que tu ne m'ayes

donné la pomme; car il faut que je sois gaye en ta compagnie; autrement nous ne ferons rien qui vaille: Mais après cela, nous célébrerons ensemble tes noces, & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi?

VENUS. Veux-tu que je t'en jure?

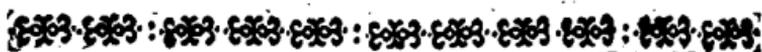
PARIS. Non; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien, je promets de te donner cette belle pour maistresse; d'estre moy-mesme ta guide, & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces?

VENUS. Et le desir mesme & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te souvien de tes promesses.



DIALOGUE

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-tu ouï la rodomontade de Jupiter, Que si nous le fâchions il jetteroit une chaisne du Ciel en terre, avec laquelle il attireroit à soy les hommes & les élemens par un si violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que luy? Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vaillions pas bien, il me semble qu'il y a de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on sçait qu'il eut bien de la peine à se retirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve,

qui le vouloient enchaîner, & qu'il fut contraint, pour se sauver, de faire mille tours de souplesse. Encore si Tetis ne luy eust amené Briarée, qui le délivra avec ses cent bras, je ne sçay ce qui en fust arrivé, & s'il n'eust point esté pris avec toute sa force & son adresse.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas davantage, car il n'est seur ni à toy de dire ces choses, ni à moy de les entendre.

MARS. Je sçay bien à qui je m'adresse, & que c'est à une personne qui sçait aussi bien se taire que parler.

::***:***:***:***:***:***:***:***:***

DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. **B**ON-jour mon pere,
MERCURE. **B**ON-jour, mon fils: mais qui es-tu qui m'appelles ainsi? car à voir comme tu es fait, tu ressembles mieux à un Bouc, qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la sorte. Ne te souvient-il plus de cette belle fille que tu forças en Arcadie? Qu'as-tu à te mordre les doigts? c'est Penelope la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu, avec une barbe, une queue, & des pieds de Chèvre?

PAN. C'est que tu t'estois métamorphosé en Bouc, pour la surprendre.

MERCURE. Il m'en souvient, mais j'ay honte de l'avouer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur; car outre qu'on m'adore en Arcadie où je possède mille troupeaux; Je suis illustre dans la Musique, & j'ay fait paroître ma valeur en la Bataille de Marathon; si bien que les Athéniens m'ont donné pour recompense une grotte sous leur forteresse, où si tu viens jamais, tu verras comme j'y suis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié?

PAN. Non.

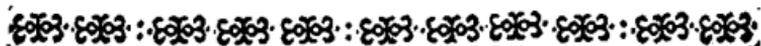
MERCURE. Je ne m'en étonne pas; car qui voudroit d'un animal fait comme toy.

PAN. C'est qu'estant de complexion fort amoureuse; je ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chèvres?

PAN. Ne me dis point d'injures, Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que je desire, pour recompense de t'avoir donné la vie? C'est que tu ne m'appelles jamais ton pere; mais pour cette fois ne laisse pas de m'embrasser. Adieu.



DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHUS:

APOLLON. **Q**UI croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estant si differens & d'humeur & de visage? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux; & des deux autres, le dernier n'est ni masse ni femelle; & le premier est un vergalant.

BACCHUS. Cette diversité vient de celles de leurs peres, quoy que tous les jours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nés de mesme pere & de mesme mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mesmes plaisirs & les mesmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ses hostes en Scythie, & tu fais le Medecin en Grece; cela ne s'acorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces cruantez ? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occasion de s'évader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape est un étrange masse, car comme je passois chez luy à Lampsaque, il me voulut caresser la nuit, après m'avoir fait bon ne chere.

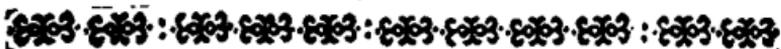
APOLLON. Et que fis-tu ?

BACCHUS. Je tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien; car il n'y avoit point d'aparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis, tu en vaux bien la peine; car tu-és assez beau garçon.

BACCHUS. Et toy aussi; C'est pourquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes, s'il t'approche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y frotter; car avec ma perruque blonde, je porte un arc & des flèches, & comme je vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.



DIALOGUE

DE MERCURE ET DE SA MERE.

MERCURE. **Y**A-t-il un Dieu dans le Ciel ;
qui soit plus mal heureux que
moy.

MAYA. Ha ! mon fils , ne parles point ainsi.

MERCURE. Pourquoi non ? puisque j'ay tout
seul plus d'affaires, que tous les autres Dieux en-
semble. Premièrement , il me faut lever dès le
point du jour, pour netoyer la sale du festin, &
celles des assemblées. Après cela il me faut trou-
ver au lever de Jupiter pour prendre ses ordres,
& les porter deçà & delà. Au retour je sers de
Maistre-d'Hostel, & quelquefois d'Eschanson ;
au moins, faisois-je ce mestier, avant la venue
de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le
plus, c'est que la nuit mesme, lors que tout le
môde se repose, il me faut aller mener un con-
voy de morts aux enfers, & assister à leur juge-
mêt, comme si tout le jour, je n'estois pas assez
occupé à faire le métier de Sergent, d'Athlete,
d'Orateur , & plusieurs autres semblables.
Castor & Pollux se reposent tour à tour , mais
moy je ne repose jamais , & ne fais que courir
haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui
ne sont pas fils de Déesse, côme moy, mais nés
de chetives & miserables mortelles, se donnent
du bon temps à la table de Jupiter. Je viens de
quiter tout presentement la fille d'Agenor à Si-
don, & voilà qu'on me révoye à Argos vers Da-
naë, encore m'a-t-on dit que je visse, en passant,
Antiope , & en Béocie, mais je l'ay refusé tout
à plat , & quelquefois je voudrois estre vendu

pour esclave; afin de changer de maistre.

MAYA. Quite cette pensée, mon fils, il faut obeir à son Pere, & travailler tandis qu'on est jeune. Hastte-toy d'executer ses commandemens; car tu sçais qu'il est colere, & que les Amoureux sont impatiens.



DIALOGUE

DE JUPITER ET DU SOLEIL.

JUPITER. **Q**U'AS-tu fait, malheureux, d'avoir donné ton char à conduire à un jeune étourdy, qui a brûlé la moitié du monde, & gelé l'autre; de sorte que si je ne l'eusse terrassé d'un coup de foudre, c'estoit fait du genre humain?

LE SOLEIL. J'ay failly, Jupiter, je l'avouë, pour n'avoir pû éconduire un fils ni souffrir les larmes d'une maistresse, mais je ne croyois pas qu'il en dust arriver tant de mal.

JUPITER. Ne sçavois-tu pas bien qu'elle estoit la fougue de tes chevaux, & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route, tout estoit perdu?

LE SOLEIL. Je le sçavois bien; c'est pourquoy je mis moy-mesme Phaëton sur mon char, & luy donnay toutes les instructions necessaires; mais les chevaux n'ayans pas senty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a esté ébloüi de la splendeur de la lumiere, & épouvanté de l'abyssine qu'il voyoit sous ses pieds. Mais il est assez puny, & moy aussi, par son suplice.

JUPITER. Ouy bien luy; mais non pas toy. Je pardonne, toutefois, à la tendresse d'un pere,

mais c'est à la charge que tu n'y retourneras plus ; autrement ; je te feray sentir que le feu de mon tonnerre est bien plus chaud que le tien. Cependant , donne ordre que les sœurs de Phaëton l'enfvelissent sur les bors de l'Eridan où il est tombé ; & pour recompense , je les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre , pour symbole de leurs larmes. Du reste , r'habille ton char, dont le timon est rompu , & l'une des rouës fracassée , puis repren ta route, que tu auras assez de peine à garder après un si funeste accident ; mais souvien-toy de ce que j'ay dit.

~~~~~

## DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **N**E me sçaurois-tu apprendre à connoistre Castor & Pollux ? car je m'y trompe tousiours , à cause de leur ressemblance.

MERCURE. Celuy qui estoit hier avec nous , c'est Castor.

APOLLON. Comment les peux-tu discerner, estant si semblables ?

MERCURE. Pollux a-le visage meurtry des coups qu'il a receu à la lute , & particulièrement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre cette particularité ; car voyant à chacun sa coque d'œuf , son cheval blanc , son javelot & son estoile , je les confondois tousiours ; mais dy-moy , Pourquoi ne sont-ils pas tous deux à mesme-temps dans le ciel ?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que

des deux fils de Léda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est un grand obstacle à leur amitié, car ainsi ils ne peuvent jamais ni se parler ni se voir. Mais encore, quel mestier font-ils? car chacun de nous à le sien. Je suis Prophetes, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger?

MERCURE. Ils aident aux matelots, pendant la tempeste.

APOLLON. C'est un mestier bien necessaire, pourveu qu'on s'en aquite bien.



## DIALOGUES

### DES DIEUX MARINS.

*Le sujet de ces Dialogues est le mesme que celui des precedens, qui est de se rive de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner en ridicule toute la Theologie Payenne.*

## DIALOGUE

### DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. **O**N dit que Polyphème est amoureux de toy, Galatée, Tu as-là un beau galant?

GALATÉE. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Jupiter; la

naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme un Ours, & n'a qu'un œil.

**GALATÉE.** Le poil est signe de force, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front; outre qu'il en voit aussi bien que s'il en avoit deux.

**DORIS.** Il semble à t'ouïr parler, que tu sois l'Amante plutôt que la maistresse.

**GALATÉE.** Non pas cela; mais je ne puis souffrir ta jalousie nicelle de tes compagnes. Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le mont Etna, comme nous solatrions sur le rivage, il me trouva plus belle que vous, cela vous fait crever de dépit.

**DORIS.** Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre jalouse de toy non plus que de luy; Qu'as-tu de considerable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? Il t'a trouvé belle parce que tu ressemblois à son beure & à son fromage, mais on ne fait cas de la blancheur que quand elle est meslée de rouge. Si tu t'es jamais veüe dans la mer quand elle estoit calme, tu as pû reconnoistre tes defauts.

**GALATÉE.** Avec tout cela j'ay trouvé un fils de Neptune pour Amant; mais pour vous, il n'ya ni berger ni matelot qui en voulust. D'ailleurs, cét Amant est excellent Musicien.

**DORIS.** Ne parle point de sa Musique, Galatée, nous l'ouïsmes l'autre jour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu l'étrange Musicien! & la plaisante lyre qu'il avoit faite d'un crane de cerf, où les cornes servoient de chevilles! L'Esco toute babillarde qu'elle est, avoit honte de luy répondre; car sa voix & son instrument n'estoient jamais d'acord. Et ce beau galant portoit en son sein, par mignardise, un petit

*Comme  
qui diroit  
de lait.*

Ours velu comme luy ; Qui t'envieroit ton Amant si parfait ?

GALATÉE. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il est plus accompli.

DORIS. Je n'enay point Galatée, & ne me pique point d'en avoir, mais je ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, dévore ses hostes. Puissiez-vous vivre long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressemblent.

~~~~~

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. **A**H ! mon Pere, vengez-moy de cét estrangier qui est venu loger chez-moy, & m'a crevé l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils ?

POLYPHEME. *Personne*; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray qu'en partant, il dit qu'il s'appelloit Ulysse, lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le connois; c'est le Prince d'Étaque, qui retourne du siège de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy; car il ne passe pas pour vaillant !

POLYPHEME. Comme je ramenois le soir mon troupeau, je trouvay des voleurs dans ma caverne, & j'en fermay l'entrée avec une roche; puis en apercevant quelques-uns à la lueur du feu, qui se cachoient, Je les devoray; car des voleurs ne meritoient pas un plus favorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'une liqueur traistresse; dont je n'eus pas

plûtost bû, qu'il me sembla que ma grote tournoit c'en-dessus-dessous ; & dans cet étourdissement, le perfide prenant son temps, me creva l'œil, avec un baston brûlé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fusses bien yvre, pour ne te pas éveiller du coup ! Mais comment se put-il sauver, & détourner la pierre qui fermoit l'entrée de ta caverne ?

POLYPHEME. Je l'ôtay moy-mesme, pour l'attraper au passage, tant j'estois transporté de fureur ; mais il échapa je ne sçay comment sous le ventre de quelque beste, eomme elles passoient l'une après l'autre, car je ne les pouvois pas tenir tousiours renfermées.

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton secours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Je le fis : mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit si mal-traité, & que j'eus répondu *Personne*, ils crurent que j'estois fou, & s'en allerent ; ainsi ce méchant évada, & ce qui me fâche le plus, c'est qu'il crioit en se retirant, que Neptune mesme ne me pourroit guérir.

NEPTUNE. Console-toy, le traître n'échappera pas ; car il est encor en mon pouvoir, estant dans l'estenduë de mon Empire. Mais je te trouve bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi éborgner.



DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'ALPHEE.

NEPTUNE. **D'**Où vient, beau fleuve, que tu passes dans la mer, sans mesler tes eaux avec les siennes, non plus que

si tu estois de glaces Semblable à ses oyseaux ;
qui se plongent en un endroit, pour reparoistre
en un autre ?

ALPHE'E. C'est un mystere d'amour, Neptune,
que tu ne condamneras pas ; car tu as au-
trefois aymé.

NEPTUNE. Et de qui és-tu amoureux ? Est-
ce d'une Dame, ou d'une Nymphe, ou de
quelqu'une des Nereïdes ?

ALPHE'E. Non ; d'une fontaine.

NEPTUNE. D'une fontaine ! Et quelle ?

ALPHE'E. D'Aretuse.

NEPTUNE. C'est une belle & claire source ;
qui roule ses petits flots argentez parmy les
cailloux du rivage, avec un murmure tres-
agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien ! c'est elle
que je vay chercher.

NEPTUNE. Va ; & sois heureux en tes
amours. Mais dy moy, où l'as-tu pû voir,
estant d'Arcadie, & elle de Sicile ?

ALPHE'E. Tu és trop curieux, & moy trop
pressé pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raison, j'ay tort de retar-
der un Amant, qui va trouver sa Maistresse.
Haste-toy, & lors que tu l'auras rencontrée,
messe-toy si bien avec elle, que vous n'ayez
plus toutes deux qu'un mesme lit.

~~~~~

## DIALOGUE

DE PROTEE ET DE MENELAUS.

MENELAUS. JE ne trouve pas étrange, Protee,  
qu'un Dieu marin comme toy se  
change en eau, ni mesme en plante, mais de de-  
venir

## DES DIEUX MARINS. 97

venir feu, cela me paroist incomprehensible; car encore pour lion, cela se pourroit mieux souffrir.

**PROTE'U.** Il ne laisse pas d'estre tres-veritable, Menelaüs.

**MENELAVS.** Je le sçay bien; car j'en suis témoin moy-mesme; mais pour ne t'en point mentir, je croy qu'il y avoit de la tromperie, & que tu es un Charlatan, qui fait des tours de passe-passe.

**PROTE'U.** Quelle tromperie y peut-il avoir en des choses si évidentes? Que si tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu sentiras bientôt la chaleur.

**MENELAVS.** L'experience en seroit un peu dangereuse.

**PROTE'U.** Ne sçais-tu pas ce qui arrive au Polyte, de prendre la couleur des choses auxquelles il s'attache; de sorte que les pescheurs mesmes ont de la peine à le discerner?

**MENELAVS.** Je l'ay ouï dire; mais je trouve ce que tu fais bien plus incroyable.

**PROTE'U.** A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux?

**MENELAVS.** Je l'ay veu, & demeure encore incredule; car je ne puis concevoir comment une mesme chose peut estre le feu & l'eau.

## DIALOGUE

DE PANOPÉ ET DE GALÉNE:

**PANOPÉ.** Vis-tu hier ce que fit la Discorde en Thessalie, aux nopces de Thetis & de Pelée.

Tome I,

I

GALE'NE'. Je n'y estois pas ; car Neptune n'avoit commandé de tenir la mer calme ; mais encore que fit cette queréleuse ?

PANOPE'. Comme Neptune & Amphitrite estoient allez coucher la mariée , & que les uns buvoient & les autres dansoient aux chansons d'Apollon & des Muses , la Discorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas esté priée au festin , jetta dans la sale une pomme d'or , qui alla tomber , comme à dessein , aux pieds de Venus , de Pallas , & de Junon. Mercure l'ayant amassée vit qu'elle y avoit écrit autour , *C'est pour la plus belle*. Les Nymphes , comme nous , se turent ; car qu'eussent-elles fait en la présence de trois grandes Divinitez ? Mais ces Déeses commencerent aussi-tost à s'entrequereller pour l'avoir ; & si Jupiter qui estoit present , ne leur eust imposé silence , je croy qu'elles en fussent venues aux mains. Il ne voulut pas neantmoins décider leur diferent , & les renvoya à Paris pour les juger.

GALE'NE'. Et qu'en est-il arrivé ?

PANOPE'. Je ne sçay rien ; mais il est allé à juger que nul ne remportera le prix de la Beauté , que celle qui en est la Déesse.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE NEPTUNE , D'UN TRITON ,  
ET D'AMYMONE.

LE TRITON. UNE belle fille vient tous les jours puiser de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave , ou quelque personne de condition ?

DES DIEUX MARINS. 59

LE TRITON. C'est une des cinquante filles de Danaüs ; car il les traite fort rudement , & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle seule ? Il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; si bien qu'il faut qu'elle ait toujours la cruche à la main ; car tu sçais que la Ville est fort altérée.

NEPTUNE. Tu me donnes envie de la voir ; Atelle mes chevaux à mon char ; ou plutôt amène un des Dauphins de mon écurie , ce sera plutôt fait. Cà que je monte , n'abandonne point l'étréié , & lors que nous serons arrivés , je me mettray en embuscade tandis que tu feras le guet ; mais ne manques pas de m'avertir lors que tu la verras passer.

LE TRITON. La voilà qui vient.

NEPTUNE. Dieux ! qu'elle est belle , & en la fleur de son âge ! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs , c'est , sans doute , quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir , ou quelqu'un de ceux qui enlèvent des filles pour les vendre. Au secours. Laissez-moy , ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taisez-vous , belle Amymone , c'est Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant ? Et pourquoy me traîne-t-il dans la mer ?

NEPTUNE. Ne craignez rien , je ne vous feray point de mal , & de toutes vos sœurs vous serez la seule qui ne puiserez point d'eau après vostre mort , dans une cruche percée ; mais frappant de mon trident ce rocher , je feray naître une fontaine en vostre place.

\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*

## DIALOGUE

DE ZEPHIRE ET DE NOTUS.

NOTUS. **C**ETTE genisse que tu vois , qui passe en Egypte , sous la conduite de Mercure , est une des maistresses de Jupiter.

ZEPHIRE. Il est vray , mais c'estoit alors une belle fille , que la jalousie de Junon a depuis transformée de la sorte.

NOTUS. Et Jupiter l'ayme-t'il encore en cét état ?

ZEPHIRE. Ouy , & nous a défendu de souffler qu'elle ne fust arrivée ; car elle doit acoucher en Egypte , & son fils sera Dieu , & elle Déesse !

NOTUS. Une genisse , Déesse ?

ZEPHIRE. Ouy , & la Déesse des Nautonniers ; Nous ne soufflerons plus que par son ordre.

NOTUS. Allons donc luy faire la cour de bonne heure , pour gagner ses bonnes graces.

ZEPHIRE. La voilà passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds , & qu'elle a repris sa premiere forme ?

NOTUS. C'est un miracle , Zephire ; elle n'a plus rien de genisse , & Mercure qui l'a changée , a changé aussi de figure , & a pris celle d'un chien.

ZEPHIRE. Retenons nostre curiosité ; cela ne se fait pas sans mystere , & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.



## DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DES DAUPHINS.

NEPTUNE. JE vous aime , Dauphins , de continuer vostre amour & vostre fidelité , vers le genre humain.

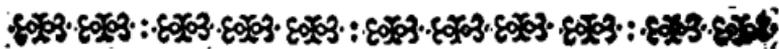
UN DAUPHIN. Il ne faut pas s'étonner , Neptune , si ayant esté hommes , nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir , je veux mal à Bacchus , de vous avoir ainsi metamorphosé après sa victoire ; Il se devoit contenter , à mon avis , de vous assujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy un peu l'avanture d'Arion : car pour Melicerte , je sçay que vous le passastes à Corinte , lors qu'il fut précipité , avec sa mere , en bas des rochers Scironides.

UN DAUPHIN. Comme Arion estoit fort aimé de Periandre pour l'excellence de son Art , il demouroit d'ordinaire avec luy ; mais lors qu'il fut devenu riche , il luy prit envie de retourner en son païs , pour y faire montre de ses richesses. Après s'estre donc embarqué dans un navire , les matelots , gens sans foy & sans *Methymæ* *ne.* humanité , le jetterent dans la mer pour avoir son bien ; mais il les pria auparavant de luy permettre de faire son oraison funebre , & de chanter quelque elegie sur sa lyre , puis , s'estant lancé dans la Mer , avec ce qu'il avoit de meilleur , les Dauphins , qui estoient accourus à la douceur de son harmonie , le sauverent , & je le portay moy-mesme sur mon dos , jusqu'à Terepare.

DIALOGUES

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ses chansons ; & vous tous de l'artout que vous avez pour la Musique.



DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'AMPHITRITE.

*H. R. c.*

NEPTUNE. **Q**Ue la mer où est tombée cette belle , s'appelle de son nom l'*Hellepont* , & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade , où ceux du pais auront soin de luy dresser un tombeau.

AMPHITRITE. Il me semble que nous ferions mieux de l'ensevelir icy ; car son mal-heur & les cruantez de sa marastre , me fendent le cœur de pitié.

*Ino.*

NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le sein des flots , & il ne seroit pas honeste de l'enterrer dans le sable. C'est assez qu'elle ait cette consolation dans son infortune , que sa marastre aura le mesme destin qu'elle , & poursuivie par Athamas , se jettera dans la mer , en bas du mont Cithéron , avec son fils Melir certe.

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'estre conservée en faveur de Bacchus , dont elle a esté la Nourrice.

NEPTUNE. Il est vray que Bacchus a merité cette grace ; mais elle ne la merite pas.

*Phyxus.*

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'est-elle laissé tomber en bas du Belier qui la portoit , veu que son frere s'y est bien tenu ?

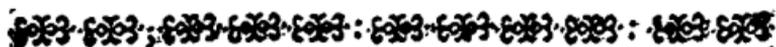
NEPTUNE. Il n'est pas estrange qu'un homme se tienne mieux à cheval qu'une fille ; qu'on

DES DIEUX MARINS. 103

qu'elle a esté épouvantée de l'abyfme qu'elle voyoit sous fes pieds,

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit fa mere, ne l'aydoit-elle en cette rencontre ?

NEPTUNE. On ne peut éviter fon destin.



D I A O G U E

D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. JUPITER te commande d'arrefter cette Isle qui flote sur la mer Egée, après avoir esté detachée de la Sicile par la tempefte.

NEPTUNE. Pourquoi cela ?

IRIS. Pour servir aux couches de Latone, qui est en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy ! le Ciel & la terre ne font pas suffifans pour luy rendre ce service ?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir ; Si bien qu'il ne reste que cette Isle, qui n'estant pas alors au monde, n'est point obligée au serment.

NEPTUNE. Arreste à ma voix, Isle flotante, pour servir à la naissance de deux jumeaux qui feront l'honneur du Ciel, & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons seront passer l'acouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il servira de trophée à ces jeunes Dieux, dès le point de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout est prest, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

## DIALOGUE

DU FLEUVE XANTHE, ET DE LA MER.

XANTHE. **R**Eçoy-moy dans ton sein , mere des Fleuves, pour éteindte le feu qui me devore.

LA MER. Qui t'a ainsi mal-traité , pauvre Xanthe ?

XANTHE. Vulcain pour avoir défendu les misérables Troyens contre la fureur d'Achile, qui les moissonnoit sur mes bords; Car me débordant par la multitude des corps morts , je faillis à l'engloutir , dequoy Vulcain irrité vomit contre moy tant de flâmes , qu'il sécha toutes les plantes de mon rivage, & fit mourir tous mes poissons; & j'eus bien de la peine à me sauver en l'estat où tu me vois.

LA MER. Pourquoi te prenois-tu aussi à Achile ?

XANTHE. Voudrois-tu que j'eusse trahy des peuples qui me révèrent ?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcain eust abandonné le fils d'une Déesse qu'il aime ?

## DIALOGUE

DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. **D**E quoy pleures-tu , Thetis ?

THETIS. De l'horreur du spectacle que je viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille , avec son enfant dans un coffre , a commandé

*Danaé  
de Persee.*

## DES DIEUX MARINS. 107

qu'on les jettast tous deux dans la mer,

DORIS. D'où vient un commandement si cruel ?

THETIS. De sa virginité violée. Il avoit mis cette Belle dans une tour d'airain , pour empêcher qu'on ne la vist; lors que Jupiter changé en pluye d'or s'est coulé je ne sçay comment à travers les tuiles , & luy a fait un beau garçon , dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame ?

THETIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourveu qu'on pardonne à l'enfant qui n'a point failly ; Mais Acrise impitoyable , sans écouter prieres ni larmes , a repoussé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens , comme si elle eust imploré son assistance , & qui souïrit maintenant aux vagues , qui sont prestes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi bien que toy ; mais sont-ils encore en vie ?

THETIS. Le petit cofret nage sur l'eau , près de l'Isle de Seriphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque pescheurs pour le sauver du naufrage.

THETIS. Je le veux , car je n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

## DIALOGUE

DU FLEUVE ENIPÉ'E ET DE NEPTUNE.

ENIPÉ'E. ESTOIT-IL juste, Neptune , d'emprunter mon nom & ma ressemblance pour abuser de ma maistresse ?

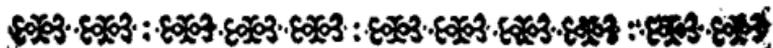
NEPTUNE. Tres-juste Enipee ; car pour quoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les jours pleurer sur tes bords ; contrainte par la violence de son amour ?

ENIPEE. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie ?

NEPTUNE. J'ay fait par compassion ; & elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPEE. Ouy tant qu'elle a crû que c'estoit moy ; mais lors que tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer , & j'enrage qu'un autre ait eu le plaisir , qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux ; après avoir fait le cruel. Une autrefois sois moins dédaigneux , & ne laisse pas perdre les moyens qui sont si précieux en amour.



## DIALOGUE

D'UN TRITON ET DES NEREIDES.

TRITON. **C**E monstre marin que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède, est mort, sans luy avoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Cephée s'est-il servy de sa fille, comme d'un apert pour le surprendre ?

TRITON. Non ; mais Persée l'a tué.

IPHIANASSE. C'est mal reconnoistre le service que nous luy avons rendu en le sauvant des flots avec sa mere ; mais encore, comment cela s'est-il fait ?

TRITON. Acrise l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

DES DIEUX MARINS. 107

IPHIANASSE. Quoy ? tout seul & sans compagnie, à une aventure si périlleuse, & par un chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des ailles que Minerve luy avoit prestées.

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pu garantir de leur veuë qui estoit mortelle ?

TRITON. A la faveur du bouclier de cette Déesse, où voyant comme dans un miroir l'image de Méduse qui dormoit avec ses sœurs, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la teste; puis s'est sauvé. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromède sur le point d'estre dévorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette belle Infortunée, il a pétrifié le monstre d'un des regards de Méduse, après l'avoir étourdy d'un coup de sabre. En suite, délivrant la pucelle, qui estoit attachée sur un roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces précipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour récompense la luy a donnée en mariage.

IPHIANASSE. J'en ay une extrême joye; car après tout, qu'avoit fait cette pauvre fille, pour souffrir un suplice si cruel ? Estoit-elle coupable de la vanité de sa mere ?

TRITON. Non; mais la mere eût esté punie par le suplice de sa fille.

THETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punie, par l'aprehension qu'elle a eue de perdre ce qu'elle aimoit.

*Cassiope  
mere  
d'Andro-  
mède,  
s'estoit  
estimée  
plus belle  
que les  
Nereï-  
des.*

## DIALOGUE

DE NOTUS ET DE ZEPHIRE.

NOTUS. JE n'ay jamais veu sur mer un si beau spectacle, que celuy que je viens de voir, l'as-tu veu, Zephire?

ZEPHIRE. Non, je souffois du costé des Indes, où je n'ay veu que des Elephans, des Griffons, & des Negres.

NOTUS. Tu ne recouvreras jamais une si belle occasion; Connois-tu le Roy Agenor?

ZEPHIRE. Qui? le pere d'Europe.

NOTUS. C'est d'elle que je veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Jupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descenduë avec ses compagnes, pour s'ébatre sur le rivage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris envie de monter dessus, car il paroissoit fort doux, & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plûtoſt une si douce charge, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre arrestant son voile qui flotoit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes éplorées, qui luy tenoient les bras du rivage.

ZEPHIRE. Est-ce là tout ce beau spectacle? Jupiter changé en taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise.

DES DIEUX MARINS. 109

**Norus.** C'est que tu n'entens pas le reste. Aussi-tost la mer est devenuë calme ; les vents ont retenu leur haleine ; mille petits amours sont venu voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau , sans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hymenée, suivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, assises sur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folastroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchotent devant, qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus portée sur deux Tritons dans une conque marine, répandoit des fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phénicie jusqu'en Crete ; où Jupiter n'a pas plütoft mis le pied, qu'il a repris sa premiere forme, & tenant par la main sa maïstresse, l'a menée dans l'autre Dictéen, toute honteuse ; Tu devines assez le reste. Cependant la troupe des Dieux Marins s'est dissipée, & les vents ont recommencé à souffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

**ZEPHIRE.** Que je t'envie un si beau spectacle, dont le recit me ravit en admiration.



\*\*\*: \*\*\*: \*\*\*: \*\*\*: \*\*\*: \*\*\*: \*\*\*: \*\*\*: \*\*\*: \*\*\*

## DIALOGUES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque chose au sujet des Dialogues précédens, & que l'Auteur se veuille maquer de l'opinion des Payens, touchant l'estat des morts après cette vie, il prend de là occasion, de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoistre la faiblesse.

## DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

**DIOGENE.** JE te prie, Pollux, puis que c'est demain ton tour de voir la lumière, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy tire tout son soul, s'il n'a assez ry là-haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on devient après cette vie; mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera comme moy, de voir les Rois & les Princes si petits, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy qu'il apotte toutes ses bribes; parce qu'il en aura bien afaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

**POLLUX.** Mais comment le connoistray-je?

**DIOGENE.** C'est un vieux pelé qui porte un méchant manteau tout rompu, & repétassé. Tu le trouveras à Athènes ou à Corinthe, qui se mocque de tout, & particulièrement de l'orgueil des Philosophes; qui pensent tout sçavoir & ne sçavent rien.

**POLLUX.** S'il est fait comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoistre. Mais veux-tu que

Je tie aussi quelque chose de ta part aux Philosophes?

DIOGENE. Dy-leur qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquérir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que je suis un ignorant, & que je n'entens pas la Philosophie.

DIOGENE. Dy-leur que je leur annonce, qu'ils aient à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

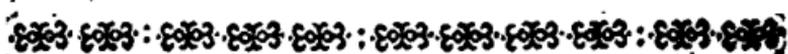
DIOGENE. Pour les grands, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoi, sous que vous estes, vous tourmentez-vous après de vaines grandeurs & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deviez jamais mourir, puis quand il les faudra quitter, vous serez inconsolables. Ne manque pas aussi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'athlete Damoxene; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adresse, ni cheveux blons, ni yeux doux, ni incarnat aux joues & aux lèvres; En un mot, rien que cendre & que poussiere.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile de faire aussi ce message.

DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu veras un grand nombre s'affliger & se tourmenter, Qu'ils cessent de formais leurs plaintes, parce qu'icy-bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus considerez que les autres. Pour les Lacedémoniens, fay leur reproche de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien dégénéré de la gloire de leurs Ancêtres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene ; car je ne le souffrirois pas ; mais je m'aquiteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là , puis-que tu le veux ; mais qu'il te souvienne du reste.



## DIALOGUE

DE CRÉ'SUS , DE MENIPE ET DE PLUTON.

Où d'autres parlent aussi.

CRÉ'SUS. **N**OUS ne pouvons plus souffrir ce Philosophe Cynique , que tu nous as donné pour voisin , & si tu ne le veux mettre ailleurs , nous serons contraints de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire estant mort.

CRÉ'SUS. Lors qu'il nous entend regretter nostre felicité , à l'un ses tresors , ou ses grandeurs , & à l'autre ses délices , il se moque de nous , & nous vient dire des injures. Quelquefois , il se met à chanter pour nous interrompre ; enfin il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent-ils là de toy , Menipe ?

MENIPE. La verité , Pluton ; Car j'ay en horreur leur infamie ; comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vescu là-haut , sans transporter encore leurs vices dans les enfers , & étaler icy leur mollesse & leur lâcheté.

PLUTON. Leur felicité estoit assez considerable , pour la regretter.

MENIPE. Tu rêves , Pluton , de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein ; mais je ne puis souffrir de division dans mon Empire.

MENIPE.

**MENIPE.** Quand je me tairois , le souvenir de leur felicité passée les tourmenteroit assez , aussi bien que l'image de leurs crimes.

**CRÉsus.** N'as-tu point de honte de nous venir ofenser , jusqu'en la presence de Pluton ?

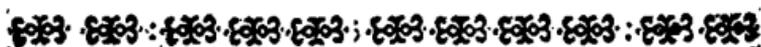
**MENIPE.** C'est vous qui en devriez avoir , de vous estre fait adorer comme des Dieux , sans considerer que vous estiez hommes & mortels comme les autres , & que toute vostre felicité devoit passer comme un songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez jamais perdre.

**MIDAS.** Ah mes tresors !

**CRÉsus.** Ah mes grandeurs !

**SARDANAPALE.** Ah mes délices !

**MENIPE.** Courage , voilà une agreable musique pour un Philosophe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie , je vous répondray de temps en temps ce beau mot d'Apollon , *Connois-toy toy-mesme* ; Car si vous eussiez bien connu vostre foiblesse , & la vanité des choses du monde , vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.



## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TROPHONIUS,  
en presence d'Amphiloque.

**MENIPE.** **P**OURQUOY est-ce qu'après vostre mort on vous a basti des Temples , & mis au nombre des Dieux ?

**TROPHONIUS.** Sommes-nous responsables des sortises que fait le peuple ?

**MENIPE.** Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy aviez imposé pendant vostre vie, & fait croire que vous estiez Prophètes.

**TROPHONIUS.** C'est à Amphiloque à te répondre ; car pour moy je suis un Heros, qui ay droit de prédire l'avenir ; On diton que tu n'as jamais esté à Lébadie, autrement tu ne douterois pas d'une verité si authentique.

*Couvert  
d'un lin-  
ge & te-  
nant un  
gost: au à  
la main.*

**MENIPE.** Il n'est pas nécessaire d'y avoir esté, ni d'avoir fait toutes les singeries que l'on fait en entrant dans ta caverne, pour sçavoir que tu-és mort, & que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture ; Mais je te conjure par ta prophétie, de me dire ce que e'est qu'un Heros, car je n'en sçay rien.

**TROPHONIUS.** C'est comme un milieu entre Dieu & l'homme, où plutôt un composé de tous les deux.

**MENIPE.** Si cela est, où est ta partie divine ?

**TROPHONIUS.** En Béocie, où elle rend des Oracles.

**MENIPE.** Je n'entens pas ces mystères ; car il me semble que je te vois icy tout entier.

\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*

## DIALOGUE

DE MERCURE ET DE CARON.

**MERCURE.** **C**ONTONS ensemble, Maistre Bâtelier, que nous n'ayons quelque différent, lors que nous aurons oublié vous deux ce que j'ay fourny pour toy.

**CARON.** Contons, je le veux.

**MERCURE.** Premièrement, une petite ancre de vingt-cinq sols pour ta barque.

**CARON.** Vingt-cinq sols! c'est beaucoup.

**MERCURE.** Elle en couste autant, sur ma foy, & la courroye où est attachée la rame, deux carolus.

**CARON.** Jette; Vingt-cinq sols, & deux carolus.

**MERCURE.** Plus, une éguille à racommoder les voiles, quatre sols & un double.

**CARON.** Ajouste-les.

**MERCURE.** Pour de la poix & du goudron, pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & une corde pour gouverner les voiles, le tout ensemble dix sols.

**CARON.** C'est bon marché.

**MERCURE.** Voilà tout, si je ne me trompe; mais quand est-ce que tu me payeras.

**CARON.** Je n'ay point d'argent pour l'heure; mais s'il arrivoit quelque bon temps, comme peste, guerre ou famine, on gagneroit davantage, & pour peu qu'on voulut frauder la gabelle, il seroit aisé de te payer.

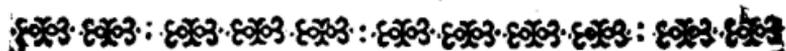
**MERCURE.** Et cependant je demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arrive des maux au monde, afin de r'avoir mon argent.

**CARON.** Je ne puis m'aquiter autrement, car on ne gagne rien aujourd'huy.

**MERCURE.** J'ayme mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriver ces malheurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à-present, aux anciens? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux, la plupart du temps blesez, & ce ne sont maintenant que de petits foireux passes & défaits, dont les uns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la plupart ont esté envoyez icy par leurs heritiers, pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en étonne pas; car on a assez de peine d'en avoir.

MERCURE. Ne t'étonne donc pas aussi que je redemande ce que je t'ay presté.



## DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. **C**Onnois-tu ce vieux bon-homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent après sa succession?

MERCURE. Qui? ce Sicyonien?

PLUTON. Luy-mesme. Je te prie de le laisser encore en vie, jusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui luy font la cour pour avoir son bien.

MERCURE. Cela seroit injuste de le voir vivre si long-temps, & les autres mourir si jeunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juste; car pourquoy veulent-ils estre ses heritiers sans estre ses parens ni ses amis? n'est-ce pas une honte de leur voir faire des vœux en public, pour sa santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fut déjà mort? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce seroit les châtier comme ils méritent; mais il est vray qu'il les jouë admirablement bien de son costé, faisant à toute heure semblant de mourir, quoy qu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs presens & leurs caresses; de sorte qu'à la fin, je crains qu'ils ne deviennent pauvres par trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Jolas, & pour eux qu'ils cessent



comme moy. C'est mettre, comme on dit, le charruë devant les bœufs, ou, si tu veux que je m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuves vers leur source. Si l'on sçavoit, au moins, combien chacun d'eux doit vivre, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON Pourquoi estes-vous si ardens aussi à désirer le bien des autres; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillards, pour nous faire rire après quand ils viennent à vous mettre en terre? Car c'est un plaisir de voir de jeune gens comme vous devenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites, & leur faire mille careffes; sur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'est pourquoy lors qu'ils en ont, ils font semblant de les haïr, pour se faire rechercher, & puis à la mort les rapelle à leur succession, selon l'ordre de la Raison & de la Nature; sans vous laisser pour fruit de toutes vos veilles, & de toutes vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'est ce qui me fait encore enrager après ma mort; Car combien ay-je employé de temps & de bien à courriser Theocrite, qui faisoit semblant à toute heure de mourir, avec son raslement & sa courté haleine? ce qui m'obligeoit à redoubler mes presens, pour débutsquer mes rivaux, & je croy en verité que cela est cause de ma mort; car je ne dormois ni nuit ni jour, & je m'aperçeus bien que ce souvenir le faisoit rire l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. Courage, Theocrite, Vy joyeux jusqu'à ce que tu les ayes tous entertez.

TERPSION. Plût-à-Dieu que Cariclès mourût aussi devant luy.

DES MORTS. 119

PLUTON. Et Philon mesme & Mélante; Ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de desespoir.

TERPSION. Cela me console, Vy long-temps, Theocrite.

DIALOGUE

DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDÉMIDÉS.

ZENOPHANTE. COMMENT és-tu mort, Callidémidés? car pour moy tu sçais que je me crevay en un festin chez Dianas, qui est une belle fin pour un Parasite.

CALLIDÉMIDÉS. Je le sçay, mais mon aventure est bien plus tragique: tu connois le vieux Pteodore.

ZENOPHANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faisois la cour?

CALLIDÉMIDÉS. Luy-mesme. Il m'avoit promis de me faire son heritier; mais ennuyé de l'atente, je voulus l'empoisonner, & gagnay son Echanson, qui par mal-heur fit un *qui pro quo*, & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme lors qu'il eust découvert la fourbe, & qu'il me vit tomber tout-à-coup à la renverse.

ZENOPHANTE. Il en avoit bien du sujet, car je ne me puis tenir d'en rire jusqu'en l'autre monde, quoy que je n'y aye point d'interest. Tu t'és égaré mon amy, en voulant prendre le plus court, au lieu que tu fusses arrivé plus sèurement par le droit chemin, quoy que peut-estre un peu plus tard.



## DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. VOILA le proverbe arrivé de la chèvre qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si misérablement pris au piege que j'avois tendu moy-mesme, & laissant pour successeur un homme que je n'aimois point, au préjudice de mes heritiers legitimes?

DAMNIPE. Comment cela?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour avoir sa succession; & pour l'engager, je luy montray mon testament, où je le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais par malheur, je suis mort le premier, quoy qu'il eust déjà un pied dans la fosse, & il jouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui dévorent la proye avec l'ameçon.

DAMNIPE. Non seulement la proye & l'ameçon, mais le pescheur mesme, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, mesme après ma mort.



## DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. ENFIN, tu nous es venu trouver Polystrate, à l'âge de cent ans.

POLYSTRATE. Du moins a quatre-vingt dix-huit, Simyle.

MENIPE.

**SIMYLE.** Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que je suis mort ?

**POLYSTRATE.** Assez gayement contre ton opinion.

**SIMYLE.** Il est vray que je ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

**POLYSTRATE.** J'avois toutes choses à souhait.

**SIMYLE.** Mais tu t'épargnois tout de mon temps.

**POLYSTRATE.** Les presens abordoient chez moy de toutes parts, & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les païs étrangers. J'avois plus de credit tout seul que le reste de la Ville, les plus grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posséder,

**SIMYLE.** Es-tu devenu quelque Prince après *Phaon* ma mort, ou si Vénus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacelle ? car lors que je mourus tu n'estois qu'un vieux chafsioux, qui n'avois que quatre dents à la bouche.

**POLYSTRATE.** On m'aymoit tel que j'estois, & l'on m'eust encore plus aimé, si j'eusse esté plus décrépit.

**SIMYLE.** Tu nous contes des Enigmes.

**POLYSTRATE.** On voit pourtant arriver cela tous les jours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

**SIMYLE.** Ah ! je t'entends ; on te cajoloit pour avoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton coffre.

**POLYSTRATE.** Il est vray ; mais je ne laissois pas de regner, & pour témoigner mon pouvoir, tantost je fermois la porte à l'un, tantost je faisois bon visage à l'autre ; ce qui redoubloit leurs services.

SIMYLE. Enfin , que leur as-tu laissé ?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets ; car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge ?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu penses ; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant , on le caresse à son tour , & les plus Grands se trouvent à son lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne si l'on veut , le commandement des Armées ; il ne m'importe , pourveu que ceux qui briguoient sa succession ne l'ayent pas eue.

\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*:\*\*\*

## DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE ;

Où plusieurs autres parlent.

CARON. VOYEZ , Messieurs , où nous en sommes ; Nous n'avons que cette méchante nacelle , qui fait eau de tous costez ; cependant vous venez en foule , avec grand équipage ; je crains bien que vous ne vous en repentiez , & particulièrement ceux qui ne sçavent pas nager ; car si le bateau vient une fois à pancher de costé ou d'autre , nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc , pour passer heureusement & sans danger ?

CARON. Je vous le diray ; il faut laisser tout ce bagage à l'autre bord , encore est-ce tout ce que vous pourrez faire , que de passer en cet état. Assis-toy , Mercure , à l'entrée de la nacelle , &

ne laisse entrer personne qui n'ait tout quitte.

MERCURE. C'est bien dit, qui est celuy-cy qui marche le premier ?

MENIPE. C'est moy. Tien, voila ma besace & mon bâton ; qui est tout mon vaillant ; car pour mon manteau , je ne l'ay pas seulement apporté. *Philosophe Cyriacus*

MERCURE. Entre, Menipe, tu es galant-homme, & t'assis au haut bout auprès du Pilote, pour observer la contenance de chacun, Mais qui est ce beau fils ?

UN MORT. Charmolée de Mégare, de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quitte-là tous ces baisers, mon amy, & ces joües vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant ; Entre maintenant que tu-és libre. Mais qui est ce fanfaron avec sa pourpre & son diadème, qui nous regarde de travers ? *100042 livres.*

UN MORT. Lampique Roy des Gelons. *Tien de Sicile.*

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cét apareil, mon amy ?

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchast tout nud & sans équipage ?

MERCURE. Un Roy ; non, mais bien un mort ; Quite tout cela.

UN MORT. Laisse-moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement ; il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautéz, & tes violences ; Monte à cette heure, que rien ne t'empesche. Mais qui est ce grand paillard que voicy ?

UN MORT. Le luteur Damafias.

MERCURE. Tu-as raison ; car il me souvient de l'avoit veu souvent dans les lieux des exercices,

mais tu as trop d'embonpoint pour un mort; tu enfoncerois la nacelle. Quite toute cette chair inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien, voilà tout; je ne difere plus en rien du reste des morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu es léger. Et toy aussi, Craton, quite ces richesses, ce luxe, ces vanitez; & laisse sur le bord tes ancestres, & ta noblesse, & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statuës, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton epitaphe: Car le souvenir seul de ces choses est si pésant, qu'il seroit capable de nous submerger.

UN MORT. C'est bien malgré moy; mais qu'y seroit-on? il faut obeir.

MERCURE. Qui est celuy-cy avec ses armes? hé! mon amy, que veux-tu faire icy-bas de ce trophée?

UN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon païs, pour luy avoir gagné une bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut; car il y a icy une profonde paix, & l'honneur en est banny, aussi bien que les querelles. Mais qui est cét autre, avec sa mine grave? on diroit qu'il resve profondément, & son sourcil me fait peur.

MENIPE. C'est quelque Philosophe, Mercure, ou plutôt un imposteur & un charlatan; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux! combien de doutes, d'impertinences, de resveries, de pensées vaines & frivoles, de questions obscures & embrouillées,

## DES MORTS: 127

Ne curiofitez inutiles, d'exactitude en des chofes de neant ! Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy ? fon ambition, fon avarice, fes débauches ? Quite tout cela, & ton arrogance, & ton éfronterie, & ta colere ; car il faudroit une Galere à trente rames pour le porter.

MENIPE. Coupe-luy auffi cette grande barbe de bouc, qui pefe plus de foixante onces, tant elle eft large & toufuë.

MERCURE. Tu-as raifon ; mais qui la coupe-ra ? car je n'ay point de cifeaux ?

MENIPE. Moy fur le bord du bateau, avec cette coignée, ou plutôt avec une fcie, pour rendre la chofe plus ridicule.

MERCURE. Courage ; tu-és plus humain, de la forte !

MENIPE. Veux-tu que je luy ofte auffi un peu de la hauteur des sourcils ?

MERCURE. Je le veux ; car il les relève par deffus fon front.

MENIPE. Il a encore quelque chofe de bien puant fous l'aiffelle.

MERCURE. Et quoy ?

MENIPE. La flaterie qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quite donc auffi, Menipe, ta liberté, ton indiférence, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne pefe pas trop, & fert de divertiffement pendant le paffage. Mais qui eft cét Orateur ? Qu'il quite auffi ces longs difcours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces forties ennuieufes, ces digreffions hors de propos, ces figures pueriles, ces periodes rondes & carrées, ces fréquentes antithéfes, ces hyperboles exceffives, ces termes poëtiques & empoulez. Voilà qui va bien ; délie le

bâteau, tire l'eschelle, leve l'anchre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons, Qu'avez-vous à pleurer, sot que vous estes, & particulièrement ce Philosophe.

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame fust immortelle.

MENIPE. Tu-en as menty, ce n'est pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler côme tu faisois, à la table des Grands, ni courre le Bordel toute la nuit, la teste entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain prescher la vertu à tes Ecoliers, afin d'attraper leur argent. Voilà ce qui te tuë.

MERCURE. Et toy, Menipe, n'es-tu point fâché d'estre mort?

MENIPE. Comment le serois-je, que je suis venu icy sans mander? Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'est que les uns se réjouissent de la mort du Tyran, les autres aplaudissent à Diophante, qui fait l'oraison funebre de Craton dans Sicyone. Voilà les femmes qui traissent par les cheveux la femme du Tyran, & les enfans qui jettent des pierres à ses enfans. D'autre costé la mere de Damafias le pleure en la compagnie des autres femmes; mais personne ne te regrette, Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-tost les chiens & les corbeaux s'entrebattre, à qui me servira de tombeau, & faire un beau charivary à mes funerailles.

MERCURE. Courage, je te louë d'estre ainsi ferme & resolu. Mais puisque vous voilà passez, allez vous presenter devant vostre Juge, tan-



plus précieux, quoy qu'il ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet; au lieu que chacun court après les grandeurs & les richesses.

**DIogene.** Je ne m'en étonne pas; car ils ont l'ame corrompue par les délices, & estant vuides d'honneur, ils ne peuvent contenir la vertu; Semblables au tonneau percé des Danaïdes; Mais ils ne manquent pas de grifes ni de crochets pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

**CRATE'S.** Nous avons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors; au lieu qu'ils laissent les leur là-haut, & qu'on leur oste icy jusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage.

•••••

## DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL.

Où Scipion & Minos parlent.

**ALEXANDRE.** **A**RESTE, Carthaginois, c'est à moy à passer devant.

**ANNIBAL.** Je ne te le cederay point.

**ALEXANDRE.** Veux-tu que Minos soit nostre Juge?

**ANNIBAL.** Je le veux.

**MINOS.** Qui estes-vous?

**ALEXANDRE.** Alexandre & Annibal.

**MINOS.** Tous deux Grands hommes; mais quel est vostre différent?

**ALEXANDRE.** A qui passera le premier; Cét Afriquain est si insolent, que de me disputer la préseance, à moy qui ay esté Monarque de

toute l'Asie, & le plus grand Capitaine de l'Univers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons, que dit-  
tu à cela, Annibal ?

ANNIBAL. Que je suis heureux d'avoir à  
parler devant un Juge qui ne donnera rien à  
la faveur, & qui n'aura pas tant d'égard à l'a-  
pparence, qu'à la vérité. Je dis donc, que celui  
qui s'est élevé comme moy par ses propres for-  
ces, & qui ne doit qu'à luy-mesme sa fortune,  
doit estre préféré à celui qui tire sa gloire de  
ses Ancestres. Car estant passé d'Afrique en  
Espagne avec une poignée de gens, je me ren-  
dis d'abord illustre par ma valeur ; & après la  
mort de mon beau-frere, ayant eu le com-  
mandement des Armées, je domtay les Cel-  
tiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occi-  
dent ; puis, traversant les Alpes, je conquis  
toute l'Italie jusqu'à Rome, après avoir gagné  
trois grandes batailles, & tué pour un jour tant  
d'ennemis, que je mesuray au boisseau les an-  
neaux d'or que portent les Chevaliers, & mar-  
chay sur un pont de corps morts. J'ay fait tou-  
tes ces choses sans me dire fils de Jupiter, ni  
vouloir passer pour un Dieu. Mais ce qui est de  
plus considerable, c'est que je n'ay pas eu affaire  
à des Armeniens, ni à des Medes, qui fuient  
avant le combat, & qui abandonnent la victoi-  
re à qui a la hardiesse de l'attendre, mais aux na-  
tions les plus belliqueuses, & aux Capitaines  
les plus experimentez de l'Univers. D'ail-  
leurs, je n'ay pas fait toutes ces conquestes  
avec des troupes aguerries de longue-main ;  
ni avec des soldats de mon pais, mais avec une  
armée de vagabonds & de mercenaires ; non pas  
heritier d'un sceptre, mais simple bourgeois de

Carthage. Alexandre au contraire, ayant reçu de son pere avec un Empire une armée qui estoit invincible, a eu besoin encore de fortune pour domter un Prince voluptueux & des nations éfeminées; & depuis corrompu par sa victoire, a dégénééré de ses Ancestres, & s'est fait adorer comme un Dieu, après avoir tué de sa main ses meilleurs amis, & envoyé les autres au supplice. Pour moy triomphant & victorieux, ayant esté rapellé en Afrique, pour m'opposer à Scipion, j'ay obeï comme le moindre des Citoyens; & depuis condamné injustement, j'ay porté patiemment mon exil. Mais j'oublois une partie de ma gloire, que j'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres ni des Sciences, & sans avoir eu pour précepteur Aristote. Que si Alexandre prétend quelque avantage par son Diadème, cela est bon à l'égard des Perses & des Macedoniens; mais non pas de moy, qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la gloire de sage & de vaillant Capitaine; mais de qui la fortune n'a pas secondé toujourns la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement, & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'avantage, si je ne voulois l'emporter par la force de la raison, aussi bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par sa cheute, j'ay sceu l'afermir par le supplice de ses meurtriers, & faire trembler la Grece par la ruine de Thèbes. En suite, élu General contre les Barbares, j'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun

autre devant moy ; & traversant l'Hellepont j'ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Provinces jusqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perse luy-mesme, & moissonné pour un jour tant de lauriers, que la barque de Caron ne fut suffisante pour passer les morts, tant le nombre en estoit grand. En suite, pour ne point parler de Tyr ni d'Arbelles, j'ay assujetty toute l'Asie, jusqu'aux Indes, & les Indes mesmes, & pris l'Océan pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, j'ay traversé le Tanaïs, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Grece, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. *Qu'* si après avoir fait tant de choses au dessus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour un Dieu, cela leur est pardonnable; & à moy aussi de l'avoir souffert à l'établissement d'un nouvel Empire. Enfin, tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers, à qui un banny dispute la préséance, après estre mort esclave d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que j'ay fait toutes ces conquestes en lion & à force ouverte; au lieu qu'Annibal n'a jamais agy que par fraude, & a esté domté à la fin par ses propres armes; aussi cruel envers les vaincus, que je leur ay esté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches; après les délices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Jamais mes plaisirs n'ont souillé la gloire de mes armes, & j'ay attendu à triompher que je n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma défense; mais je rougirois d'employer plus de paroles, pour une cause si juste. Il ne

732                    D I A L O G U E S

reste plus qu'à prononcer sur ce différent.

SCIPION. Areste; Minos, j'ay quelque chose à représenter.

MINOS. Qui és-tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal ; & domté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre , & que je le dispute à Annibal.

MINOS. Tu-as raison ; tu passeras devant luy, & Alexandre devant tous; Qu'on ne m'en parle plus.

~~~~~

D I A L O G U E

DE D I O G E N E E T D' A L E X A N D R E.

DIOGENE. **H**E quoy! Alexandre, tu-és mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'est pas étrange, estant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter estoit donc un imposteur de dire, que tu estois son fils, & ta mere nous en faisoit accroire, en disant qu'elle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes, ni aux oracles ; mais je le souffrois, parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeïssance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire ?

ALEXANDRE. Je ne sçay ; car je n'ay pas eu le loisir d'en disposer; Mais en mourant, je donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire ?

DIogene. C'est qu'il me souvient du temps que la Grece te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut mesme de si insolens que de te sacrifier & de te bastir des Temples comme au fils de Jupiter ; mais où es-tu ensevely ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois jours que je suis mort ; mais Ptolomée me doit emporter en Egypte , pour m'y faire adorer avec les Dieux du país.

DIogene. Qui ne riroit , Alexandre , de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort, & que tu te flates de l'esperance de te voir adoré avec des monstres ! Quite ces sottises vanitez , il n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est une fois party. Mais je voudrois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penses quand il te souvient des Bactres & de Babylone , de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures , pauvre sot , Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'estoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là Diogene du plus lâche de tous mes flateurs ? ha ! ne m'oblige point, je te prie, à publier ses defauts, & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel, & de la passion extrême que j'avois pour les Lettres ; tantost me cajolant sur ma beauté , & tantost sur mes richesses , qu'il mettoit hardiment au nombre des biens . afin qu'il n'eust point de honte de les demander, ni de les recevoir. Voilà ce que j'ay profité de sa science , de prendre pour bien des choses , qui ne le sont pas , & dont la perte maintenant m'afflige.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te guerir, puisse-qu'aussi bien il n'y a point d'élebre en l'autre monde; Va boire cinq ou six grands traits du fleuve Léthé, jusqu'à ce que tu ayes perdu le souvenir de tous tes biens imaginaires. Aussi bien voilà Clite & Calisthene, avec une foule de malcontens, qui s'aprestent à te tourmenter; Fuy, pour le moins après ta mort, & bois tout ton soul; car c'est le seul moyen de guerir.



DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. **I**L faut que tu confesses maintenant que tu-és mon fils; car tu ne serois pas mort estant fils de Jupiter?

ALEXANDRE. Je le sçavois bien dés là-haut; mais je croyois cette opinion favorable à mes desseins.

PHILIPPE. Quoy! de te laisser ainsi piper aux flateries de tes courtisans?

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par tout la gloire de mon nom & de mes armes; afin de ne point trouver de resistance.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais eu affaire qui fussent si redoutables? Il falloit ataquier comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, estoient-ils à mépriser? Je ne les ay pas vaincus pourtant en semant

des divisions parmy eux , ni en corrompant leurs Chefs , & manquant de parole à tous , mais en bataille rangée. Pour les Grecs , je les ay gagnez par la douceur , après les avoir domtez par la force.

PHILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite , & que tu avois pris les coûtumes des vaincus , & t'estois fait adorer comme un Dieu , sans souffrir qu'on me loüast en ta presence , ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit que tu-as exposé Lyfimachus aux Lions , & fait mourir tes autres amis par des crimes suposez ; pour ne point parler des amours de Roxane & des caresses d'Ephestion : Je n'ay trouvé qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie , c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius , & d'avoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur , lors que je sautay tout seul en bas du rempart dans la Ville des Oxydraques ?

PHILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de loüange. Ce n'est pas que je n'estime le courage en un Prince , & que je ne sois bien aise de le voir l'épée à la main à la teste de ses troupes ; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fanfassin ; outre que cela nuisoit à la reputation de tes armes , de voir un Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu és mort , combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures ? D'ailleurs , l'avantage que tu voulois tirer de cette réputation , diminué beaucoup de ta gloire , comme ayant voulu étonner par des prestiges , ceux que tu ne pouvois vaincre par la force ; outre que tout cela , quelque grand qu'il soit

est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des forteresses, qu'ils avoient trouvées imprenables.

PHILIPPE. C'est une chose étrange que tu ne sois pas encore défait de ces sottises, & que tu veuilles faire le fils de Jupiter jusques dans les Enfers. Apprend pour le moins à estre sage après ta mort.



DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILIQUE.

ANTILIQUE. **Q**UE disois-tu naguere à Ulyssé, Que tu aimerois mieux estre valet de quelque pauvre laboureur, qui n'auroit pas son soul de pain, que de regner icy parmy les Ombres? Que cela est indigne du disciple de Phœnix & de Chiron, & que cela sent bien plus son lâche Phrygien, que son Achille, qui préféra une mort glorieuse à une vie pleine de delices!

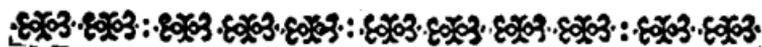
ACHILLE. Ha! fils de Nestor, C'est que je ne sçavois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoy qu'en dise Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ni force, ni beauté, ni industrie; Je ne voy point que les Troyens m'y redoutent, ni que les Grecs m'y révérent. Tout y est égal & envelopé de mesmes tenébres; Ce qui me fait souhaiter de revivre, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILIQUE. Il faut obeïr aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature.

Nature. Tous les Grands hommes sont morts, aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me consoler, Antiloque; Je ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu-és plus sage que moy pour le dissimuler, si ce n'est plutôt lâcheté de ne s'oser plaindre, quand on souffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'est par courage; Car à quoy servent toutes ces plaintes? ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience, que de se faire moquer de soy par des regrets inutiles?



DIALOGUE

D'HERCULE, ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **N**'EST-CE pas là Hercule? C'est luy, sans doute. Je le connois à sa peau de lion & à sa massue, sans parler de son arc ni de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort estant fils de Jupiter? D'où vient, mon amy, qu'ayant toujours esté triomphant & victorieux, tu-as esté à la fin domté par la mort? Je te sacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raison; Car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux, & je ne suis que son ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là? peut-on estre en mesme temps au Ciel & dans les Enfers?

HERCULE. Je t'ay déjà dit, que ce n'est pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Est-ce que tu as pris sa place, pour jouer icy bas son personnage?

HERCULE. C'est quelque chose de semblable.

DIogene. Mais comment Eaque, qui est si exact, t'a-t-il pû prendre pour un autre?

HERCULE. Il a esté déçeu par la ressemblance.

DIogene. Je le croy : car ce n'est en éfet que la mesme chose ; & j'ay peur, au contraire, que ce ne soit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu-és bien insolent de me contredire. Ne crains-tu point que je te fasse sentir quel personnage je represente ?

DIogene. Et que pourois-tu faire à un mort, & particulièrement n'estant qu'une ombre? Mais dy-moy, lors que tu estois là-haut, estois-tu déjà l'ombre d'Hercule, ou si vous n'estiez tous deux qu'une mesme chose, qui s'est partagée après la mort ?

HERCULE. Quoy qu'on ne se pût empescher de répondre à un si impudent Sophiste, je te diray que ce qui estoit né d'Alemene est mort, & c'est cela que je suis ; mais ce qui estoit né de Jupiter est dans le Ciel.

DIogene. Je t'entens, c'est qu'Alemene eut deux jumeaux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement ; ces deux n'estoient qu'un.

DIogene. Cela est difficile à comprendre, deux Hercules en un seul, l'un mortel & l'autre immortel, si ce n'est comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne sommes-nous pas tous composez de l'ame & du corps? Qui empesche donc que l'une ne monte au Ciel, qui est le lieu de

son origine, & que l'autre ne descende icy ?

DIogene. Cela seroit bon, si tu estois le corps d'Hercule; mais tu n'es que son ombre, & tu ferois sans y penser, trois Hercules au lieu de deux; l'un au Ciel, l'autre dans les Enfers, & le troisieme sur le mont Oëta, où tu as esté brûlé.

HERCULE. Je vois bien que tu-és un grand Sophiste; mais qui és-tu ?

DIogene. Diogene, & non pas son ombre; qui ne suis pas dans le Ciel, mais parmy les morts, & qui me moque d'Homere & de ses Fables.

~~~~~

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TANTALE.

**MENIPE.** **Q**U'AS-tu à pleurer, Tantale: & quel tourment souffres-tu dans ce lac où tu habite.

**TANTALE.** Je meurs de soif, Menipe.

**MENIPE.** Es-tu si paresseux, que de ne te pouvoir baïsser pour boire, ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main ?

**TANTALE.** L'eau s'enfuit quand je m'en approche, & si j'en pense prendre avec la main, elle est aussi-tost écoulée.

**MENIPE.** Cela est étrange ! Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps? Car ce qui avoit faim & soif, est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ni de manger.

**TANTALE.** C'est mon suplice, Menipe, que mon ame ait la mesme altération que mon corps.

**MENIPE.** Je le veux croire, puisque tu le

dis : mais encore quelle est ton apprehension ? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort apres celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon suplice, d'avoir soif sans qu'il en soit besoin.

MENIPE. Tu refuses, Tantale, & si tu as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guerir un mal contraire à la rage, d'aprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des morts, qui ne boit point ; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps, ne peuvent boire, mais tous n'ont pas comme toy une soif extrême, sans se pouvoir desalterer.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE MENIPE ET DE MERCURE.

MENIPE. **O**U sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre-moy tout, Mercure ; car je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menipe ; mais regarde de ce costé-là, tu y verras Nirée, Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Léda, Helene ; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPE. Pour le moins, montre-moy He-

lene ; car je ne la sçauois reconnoître.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois c'est Helene.

MENIPE. Quoy ? c'est pour cela que toute la Grece s'embarqua sur mille Navires , & que tant de braves gens périrent , & tant de Villes furent ruinées ?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas veüe en sa beauté ; car je suis seur que tu n'aurois pas craint d'endurer mille travaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles sont en leur lustre, tout le monde les admire ?

MENIPE. C'est ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honnestes gens ne se soient pas aperçeus qu'ils entreprenoient de si grands travaux pour vne chose de si peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir de philosopher, Menipe, choisi un lieu commode pour ta demeure ; tandis que j'iray faire passer le reste des Ombres.

~~~~~

DIALOGUE

D'EAQUE , DE PROTESILAS , DE MENELAVS,
ET DE PARIS.

EAQUE. **P**OURQUOY est-ce, Protesilas, que tu te jettes sur Helene , & que tu l'étrangles ?

PROTESILAS. Par ce qu'elle est cause de ma mort, & de ce que ma femme est demeurée veuve, & ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Ménelaüs,

quit'a mené à la guerre de Troye, où tu es mort.

PROTESILAS. Tu as raison; c'est à toy que j'en veux, miserable.

MENELAUS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hospitalité m'est venu enlever ma femme, & mériteroit d'estre maltraité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au siege de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que je t'étrangle, puis que tu es cause de la mort de tant de gens; Tu ne m'échaperas point.

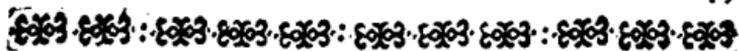
PARIS. Tu as tort, Protésilas, de traiter si mal un amoureux comme toy, & l'esclave d'un mesme Dieu. Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aimer, & qui fait de nous ce qui luy plaist?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

EAQUE. Mais on le pouroit excuser aussi en disant, qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort; puis qu'oubliant ta maistresse, que tu ne faisois que d'épouser, tu t'allas jeter devant tous les autres pour acquerir de la gloire, & fus le premier tué à la descente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux, & d'acuser le destin qui l'avoit ainsi ordonné.

EAQUE. Pren-t'en donc à eux, & laisse ceux-cy en repos après leur mort.



DIALOGUE

DE MENIPPE ET D'EAQUE;
Où plusieurs autres parlent.

MENIPPE. Je te conjure par le Dieu des Enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

EAQUE. Il seroit difficile de te montrer tout; mais voicy le principal, Cerbère, Caron, Phlégéton, & le marais que tu as passé.

MENIPPE. Je sçay tout cela, & que tu es le portier des Enfers, J'ay vû mesme Pluton & les Furies; mais montre-moy ces illustres morts dont on parle tant.

EAQUE. Voilà Agamemnon, Achille, Diomede, Ulysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPPE. Grands Dieux, Homere! en quel état sont les Heros de tes Rapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconnoître. En un mot, rien que cendre & que poussiere. Mais qui est celuy-cy, Eaque?

EAQUE. C'est Cyrus & Crésus ensuite; puis Sardanapale; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPPE. C'est donc toy, détestable, qui as percé le mont Athos, & enchainé l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece! Est-ce là Crésus? Dieux! comme il est fait! & Sardanapale! je te prie que je lui donne un coup de poin.

EAQUE. Tout beau; Tu luy romprois la teste qu'il a extrêmement délicate, à cause que ce n'estoit qu'un éfeminé. Mais veux-tu que je te montre aussi les Philosophes,

MENIPE. Je le veux.

EAQUE. Tien, voilà Pytagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or ?

PYTAGORE. Non ; mais que je voyes'il n'y a rien à manger dans ta besace.

MENIPE. Il n'y a que des fèves, mon amy, qui n'est pas un manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & je ne m'aperçois point icy de ce que j'y remarquois là-haut.

EAQUE. Voilà Solon, Thalés, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conservent quelque gayeté icy bas ; Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme un gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleveures ?

EAQUE. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Etna, tout échaudé.

*On luy
donne des
pantou-
fles d'Ai-
rain.*

MENIPE. Dieu te gard Maistre Pantouffier, qui t'a meü de te jeter tout vif dans cette fournaise ?

EMPEDOCLE. La mélancolie.

MENIPE. Dy plutôt que c'estoit orgueil, vanité, présomption, pour faire croire que tu estois immortel lors qu'on ne te trouveroit plus ; Voilà ce qui t'a consumé toy & tes pantouffes. Mais ta fourbe n'a servy de rien ; car on ta vü après ta mort. Ce n'est pas tout ? Où est Socrate ?

EAQUE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPE.

MENIPE. Je serois bien-aise de le voir, si c'est près d'icy.

EAQUE. Voy-tu cette teste chauve ?

MENIPE. C'est un signe commun à tous les morts.

EAQUE. Je te dis ce camus.

MENIPE. Ils le sont tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes ; Menipe ?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athenes ?

MENIPE. Force gens font les Philosophes ; qui n'en ont que l'habit & la démarche ; Tu fais comme Platon & Aristipe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran ; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

MENIPE. Tu-és trop heureux pour ce regard ; car on croit que tu-as esté un homme admirable & qui as tout seu, quoy que pour te dire la verité, je croy que tu ne sçavois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois ; mais ils n'en vouloient rien croire,

MENIPE. Qui sont ceux-là qui sont près de toy ?

SOCRATE. Charmide, Phedre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coustumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que je fisse icy de plus agréable ? mais assis-toy là près de nous.

MENIPE. J'aime mieux aler près de Crésus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire leurs regrets ; car cela me fait crever de rire.

EAQUE. Et moy, je m'en vais aussi, de peur que

quelque mort ne s'évade pendant mon absence, Adieu ; une autre fois tu verras le reste.



DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CERBERE.

*C'est que
Menipe
estoit un
Philoso-
phe Cy-
sique.*

MENIPE. **D**Y-MOY, Cerbere, puisque nous sommes camarades, En quel estat estoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car comme tu-és Dieu, tu sçais pour le moins aussi bien parler qu'aboyer.

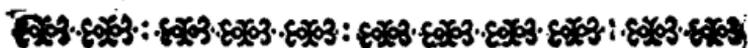
CERBERE. Il sembloit d'abord fort résolu, & vouloit passer pour homme qui n'avoit pas craint la mort ; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces tristes lieux, il fut éfrayé de l'épaisseur de leurs ténèbres, & comme je commençay à l'aboyer & à le mordre, il se mit à pleurer comme un enfant, & à se tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'étoit donc un imposteur, qui n'estoit pas intrepide, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il témoigna de la résolution pour ne point paroistre souffrir à regret une nécessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans jusqu'à ce passage ; mais ils perdent cœur alors comme les autres.

MENIPE. Mais moy ; comment t'ay-je paru en ce moment ?

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogene avant toy, car vous n'estés point venus icy par force, ni en rechignant ; mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y eust eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.



DIALOGUE

DE CARON , DE MENIPE ET DE MERCURE.

CARON. **P**AYE le Batelier , maraut.MENIPE. **C**rie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. Cà un double pour le passage.

MENIPE. Comment veux-tu que je t'en donne si je n'en ay point ?

CARON. Y a-t'il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double ?

MENIPE. Moy.

CARON. Je t'étrangleray malheureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy , je te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Je t'auray donc passé pour rien.

MENIPE. Que Mercure te paye s'il veut ; puis-qu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon , que je payasse pour les morts ; après avoir eu la peine de les conduire.

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord ; mais comment feras-tu pour me faire payer , si je n'ay point d'argent ?

CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en faloit apporter ?

MENIPE. Et quand je l'aurois sçeu , me pouvois-je empescher de mourir ?

CARON. Quoy ! tu feras le seul qui te venteras d'avoir passé la barque de Caron pour rien ?

MENIPE. Non pas pour rien ; car j'ay tiré à la

rame & à la pompe , sans te rompre la teste de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaquel.

MENIPE. Laisse-moy donc en repos.

*Pois plat
& amer.*

CARON. Montre ce que tu-as dans ta besace.

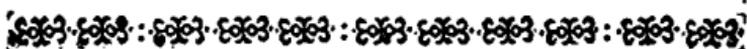
MENIPE. Il n'y a que des lupins , & quelque œuf couvé.

CARON. D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se moquer de ceux qui pleurent ?

MERCURE. Tu ne sçais qui tu as passé , Caron, c'est un homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si je te r'atrape jamais !

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.



DIALOGUE

DE PLUTON, DE PROTESILAS
ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. **H**A! Pluton , & toy fille de Cérés , ne rejettez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui és-tu, qui parles ainsi ?

PROTESILAS. Le premier des Grecs , qui mourut au siege de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu ?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLUTON. C'est une priere que font tous les morts, & que personne n'obtient.

PROTÉSILAS. Ce n'est pas l'amour de la vie qui me fait parler; mais le desir de voir ma maîtresse, que je laissay dans sa chambre nuptiale, pour me haster de partir avec les Grecs; & je fus si mal-heureux que d'estre tué par Hector à la descente du Navire; L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & je voudrois la pouvoir encore entretenir un moment.

PLUTON. N'as-tu pas beu de l'eau du fleuve Léthé comme les autres ?

PROTÉSILAS. J'en ay beu, mais le mal estoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aller trouver.

PROTÉSILAS. Mais je ne puis souffrir l'attente; Tu connois l'impatience des Amans, Pluton, car tu-as autrefois aimé.

PLUTON. Que te servira-t'il de la revoir un moment, pour la reperdre pour toujourns ?

PROTÉSILAS. Peut-estre que je la persuaderay de venir avec moy, & par ce moyen j'accroistray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'est pas juste Protésilas, & ne s'est jamais fait.

PROTÉSILAS. C'est qu'il ne t'en souvient plus; car tu rendis à Orphée son Eurydice, & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroistre devant elle en cet estat, où tu la ferois mourir de peur ? Et penses-tu qu'elle te voulust regarder, ni qu'elle te pust reconnoistre ?

PROSERPINE. Faisons-luy grace, Pluton; & commandons à Mercure de le remettre la-haut & de le fraper de sa verge lors qu'il sera arrivé au monde, pour luy faire reprendre sa pre-

miere forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puis-que Proserpine le veut, j'y consens. Remene celuy-cy, Mercure; mais qu'il se souviene qu'on ne luy a accordé qu'un jour.



DIALOGUE

DE MAUSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **P**ourquoy fais-tu tant le dédaigneux & le méprisant, comme si l'on estoit pas digne de te regarder?

MAUSOLE. Parce que j'ay esté Roy, Diogene, & que j'ay commandé un grand pais, sans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs j'ay un superbe tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures de marbre, de sorte qu'il y a peu de temples qui égalent mon sepulcre; Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain?

DIOGENE. Quoy? pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume & ton sepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icybas de tout cela; & si tu veux prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux Etrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture; mais je ne voy pas à quoy il te peut servir, si ce n'est à t'acabler sous sa pesanteur.

MAUSOLE. Comment? tout cela me seroit inutile; & Mausole ne seroit en rien différent de Diogene?

DIOGENE. Si fait bien; car Mausole pleurera sa félicité passée, & Diogene s'en rira. Il parlera de son sepulcre, construit par sa belle Artemise, & Diogene ignorera s'il a un sepulcre; car cela luy est indifférent, mais il se souviendra qu'il a laissé une mémoire immortelle, pour avoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puisse mener, plus haute mille fois que son sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basté sur un roc.



DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRE'E, ET DE MENIPE.

NIRE'E. **V**Oicy Menipe qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPE. Il faut sçavoir premierement qui vous estes.

NIRE'E. Nirée & Therсите.

MENIPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Therсите? car je ne le sçaurois discerner.

THERSITE. J'ay desia cét avantage, qu'avec ma teste pelée & pointuë, nous sommes si semblables, que nostre Juge ne nous a pû reconnoistre; Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te semble devoir remporter le prix de la beauté.

NIRE'E. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siege de Troye.

MENIPE. Mais mon ami, tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde; & s'il y a quelque différence en ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne est plus fragile, parce que tu n'étois qu'un éfeminé.

NIRÉE. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut.

MENIPE. C'est un songe que la vie, Nirée, il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois, mais ce que tu-és maintenant.

NIRÉE. Quoy ! je ne suis pas encore plus beau que luy ?

MENIPE. Voulez-vous que je vous die, vous n'estes beaux ni l'un ni l'autre, ni pas un d'entre les morts; car il n'y a point de distinction.



DIALOGUE

DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. J'AY ouï dire Chiron, que pouvant estre immortel, tu avois souhaité la mort; Comment as-tu pû avoir de l'amour pour une chose si peu aymable ?

CHIRON. C'est que j'estois las de vivre.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien-aïse de voir la lumiere ?

CHIRON. Non; car je ne faisois tous les jours que la mesme chose, boire, manger & dormir; & le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPE. Mais comment suportes-tu la mort, après avoir quité la vie pour elle ?

CHIRON. Sans déplaisir. Car il y a une certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaist pas, comme dans un Estat populaire, où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon; & il ne m'importe qu'il soit jour ou nuit; outre qu'on a cét avantage icy bas, qu'on n'est pas tourmenté de faim ni de soif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Pren garde, Chiron, que tu ne retombes insensiblement dans le défaut que tu as voulu éviter ; Car si tu t'es lassé de la vie, parce que tu faisois tous les jours la mesme chose, tu te lasseras, à plus forte raison, de la mort, où tout est semblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe ?

MENIPE. Ce que font les Sages, Se contenter de sa condition, & croire qu'il n'y a rien d'insupportable ni dans la vie ni dans la mort.



DIALOGUE

DE **DIOGENE**, D'**ANTISTHENE**,
ET DE **CRATÉS**.

DIOGENE. **P**UISQUE nous sommes de loisir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrêt, & ce qu'ils disent.

ANTISTHENE. Je le veux ; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer, & les autres supplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre celui qui les méne.

CRATÉS. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la descente. Nous estions grand nombre ; mais les plus aparens estoient Arsacés Satrape des Médes, Oronte l'Arménien, & le riche Ismenodore. Le dernier avoit esté tué par des voleurs près la montagne de Cithéron, comme il aloit à Eleusine, & avoit encore les mains toutes sanglantes des coups qu'il avoit reçus ; Aussi se lamentoit-il étrangement, & regrettoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes, s'acusant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la

guerre avoit désolé, il n'avoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eust quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arfacés estoit un venerable vieillard, qui se fáchoit fort d'aler à pied contre la coûtume des Parthes, & qui eût bien voulu qu'on luy eût amené son cheval, qui avoit esté tué avec luy. Car comme il couroit à toute bride devant les autres, en une bataille contre le Roy de Capadoce, un soldat Thracien s'avancant, mit un genou en terre afin de se tenir plus ferme, & détournant de son bouclier le coup que luy portoit Arfacés, donna de sa pique dans le poitrail de son cheval, de telle roideur, qu'il perça homme & cheval tout ensemble, l'impetuosité de sa course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il avoit les jambes si foibles, qu'il ne se pouvoit tenir debout, ce qui arrive ordinairement à ces peuples, accoutumés à aller à cheval; de sorte qu'en metant pied à terre, on diroit qu'ils marchent sur des épines; Il bronchoit donc à chaque pas sans qu'on le pût faire avancer; si bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules, & de le porter jusqu'au bateau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy quand je descendis icy, je ne voulus point me mesler parmy la foule, mais laissant les autres crier & se plaindre, je courus prendre place dans la nacelle, afin de passer plus commodement. Cependant voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, je ne me pouvois tenir de rire non plus que toy.

DIOGENE. Voilà les aventures de vostre passage; mais les miennes sont bien plus plaisantes; car il m'arriva de passer avec le Banquier

Blephas, qui estoit du port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes étrangères, & un riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils avoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit, & paroissoit fort passé & fort maigre, & le second s'estoit tué pour une Courtisane; Quoy que la cause de leur mort ne me fust pas inconnüe, je ne laissay pas de la vouloir apprendre d'eux; & comme Damis accusoit son fils, je luy dis, qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-mesme, puis-qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les délices. Je dis à l'Acarnanien qu'il avoit grand tort de s'estre laissé vaincre par une femme, luy qui avoit tousiours paru invincible à ses ennemis; & je gronday fort Blephas d'avoir épargné son bien, comme s'il eust dû vivre éternellement, pour ne laisser à des étrangers qui ne le touchoient de rien; Mais nous voicy tantost arrivez à la décente. Remarquons de loin ceux qui viennent: Dieux! combien en voilà qui se tourmentent, jusqu'à ces vieillards tout décrépites, tant ils sont amoureux de la vie! Je ne voy queles enfans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy: Quas-tu à pleurer, mon amy? est-ce que tu croyois estre immortel, ou que tu regrette quelque grande felicité?

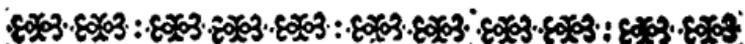
UN MORT. Non, j'estois un pauvre pescheur, qui avois bien de la peine à vivre, tout boiteux & presque aveugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENÉ. Et avec cela tu regrettes la vie?

UN MORT. C'est qu'elle est agreable;

& la mort hideuse & terribles.

DIogene. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance ; Que dirons-nous de ces jeunes gens qui aiment la vie, si celuy-cy la regrette lors qu'il devoit souhaiter la mort, comme un azyle à sa vieillesse ? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant si près de la porte, que nous voulons nous sauver.



DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TIRESIAS.

MENIPE. **I**L n'est pas aisé maintenant de savoir si tu-as esté aveugle, car tout le monde l'est icy ; mais si tu-as esté mâle & femelle, comme on nous le veut faire croire, dy-moy, je te prie, qu'elle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme ?

TIRESIAS. Celle de la femme ; car elles sont les maistresses & ne vont point à la guerre, n'ont ni procès ni querelles à démesler, ni aucune autre fâcheuse affaire.

MENIPE. Mais ne te souvient-il point de la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles souffrent en acouchant ? A propos, n'as-tu jamais acouché ?

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette questiō ?

MENIPE. Par curiosité, sans aucun dessein de t'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans, mais je n'estois pas stérile.

MENIPE. Estois-tu homme & femme tout ensemble, ou si un sexe a succédé à l'autre ; &

Cela s'est-il fait peu à peu , ou tout d'un coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes ? Est-ce que tu doutes de la verité ?

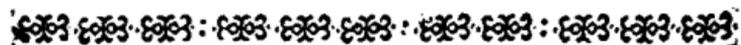
MENIPE. Est-il défendu d'en douter ? & faut-il recevoir pour Oracles , tout ce que disent les Poëtes , sans oser s'en enquerir ?

TIRESIAS. Tu n'auras garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ni en arbres , puis-que tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPE. Nous examinerons cela une autre fois ; Mais dy-moy maintenant , quand tu estois femme , si tu sçavois l'avenir , ou si tu-és devenu homme , & prophete en mesme-temps ?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de mes nouvelles ! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur différent ; & que Junon m'aveugla ; Jupiter me donna le don de prophétie pour recompense.

MENIPE. N'és-tu point encore défait de ces fables ? Mais tu-as cela de commun avec tous les autres Devins , de ne rien dire qui vaille.



DIALOGUE

D'AIAX , ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. **S**I ta fureur t'a cousté la vie , lors que tu faisois le moulinet sur un troupeau de moutons , comme si c'eussent esté des hommes , pourquoy t'en prens-tu à Ulysse , & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il descendit aux Enfers , pour consulter Tirésias ?

AIAX. C'est qu'il est cause de ma mort , pour

m'avoit disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu devoir estre le maistre par tout , sans qu'on t'osast rien contester.

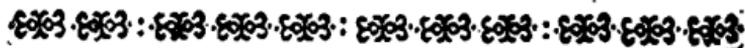
AIAX. Non; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance ; Toy-mesme me les cedois , qui estois plus grand Seigneur qu'Ulyse , & tous les autres , horsmis ce facquin , à qui j'ay sauvé mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis qui les vint exposer en public , comme si chacun eust eu droit d'y prétendre ; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

AIAX. Je ne devois m'attaquer qu'à celuy qui me les contestoit.

AGAMEMNON. Mais Ulyse est excusable, s'il a eu de la passion pour la Gloire , dont tous les honnestes gens sont amoureux ; & tu sçais qu'il remporta la victoire , au jugement mesme de nos ennemis.

AIAX. Je sçay bien qui en fut la cause, mais il ne se faut pas attaquer aux Dieux ; Toutefois , je n'aymerois pas Ulyse , quand mesme ils me le commanderoient.



DIALOGUE

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. **Q**U'ON plonge ce Voleur dans le Phlégéon, & qu'on fasse déchirer ce Sacrilege , à la Chimere. Pour ce Tyran, qu'on l'étende tout de son long près de Tycie, pour estre rongé comme luy par des vautours; Mais vous autres Belles ames ; allez aux

champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaist à Minos de m'écouter.

MINOS. Que je t'écoute, méchant ! comme si tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur les grands chemins !

SOSTRATE. Il est vray ; mais il faut voir si j'ay mérité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment ? ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres ?

SOSTRATE. Les destins ne l'avoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde ?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujers aux loix des Parques, qui prescrivent à chacun ce qu'il doit faire, dès le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre ?

MINOS. Celuy qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée ; sur tout, s'il a esté contraint d'obeïr.

SOSTRATE. Courage tu fortifies encore mon raisonnement ; & lors qu'un valet apporte un present de la part du Maistre, à qui a-t-on l'obligation, ou au maistre, ou au valet ?

MINOS. Au maistre, car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu as tort de me punir & de recompenser ceux-cy, puis-que nous n'avons fait les uns & les autres qu'exécuter l'ordre du Destin ?

MINOS. On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher, mais tu méri-

terois d'estre puni non seulement comme un Voleur, mais comme un Sophiste qui controle les actions des Dieux. Toutesfois délie ce pauvre diable, Mercure ; à condition qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teste de semblables questions.



LA NECROMANCIE.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE PHILONIDE.

Il se rit de l'incertitude des Philosophes, & conclut que la vie la plus commune est la meilleure; mais il se moque, en passant, de la magie & de ses cérémonies ridicules & extravagantes.

MENIPE. *J'Ete saluë, Portique, superbe entrée de mon Palais, que je te contemple avec plaisir, depuis que je suis de retour à la lumière!*

PHILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menipe? C'est luy sans doute; Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette massüe, cette lyre, & cette peau de lion? Il faut que je l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir?

MENIPE. *Je sors des portes des Enfers, & de la sombre demeure des morts; où l'on habite loin des Cieux.*

PHILONIDE. Grands Dieux! nous n'avions pas sceu que Menique estoit mort, & le voilà ressuscité.

MENIPE. Tu te trompes, l'Enfer m'a recu tout vif dans ses entrailles.

PHILONIDE. Hé! mon amy, qui ta meû d'entreprendre un si étrange voyage?

MENIPE.

MENIPE. *Le feu boüillant de la jeunesse.*

PHILONIDE. Quite un peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, dy-nous d'oü vient cét habit extravagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agreable.

MENIPE. *Vn important secret m'a conduit en ces lieux,*

Pour consulter là bas l'ombre de Tirésie.

PHILONIDE. Tu resves de parler ainsi poëtiquement à tes amis, & par Rapsodies.

MENIPE. Ne t'en étonne point, Philonide; Car comme je ne fais que de quitter Euripide & Homere, j'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lors que tu en és party, on vole, on se parjure, on preste à usure.

MENIPE. Miserables, qui ne sçavent pas ce qui est ordonné contre les riches dans les Enfers, dont les decrets sont irrevocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy?

MENIPE. Ouy certes, & tres-important; mais il n'est pas permis de reveler ces mysteres, de peur qu'on ne nous acuse d'impieté devant le tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé! Menipe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher & qui est initié luy-mesme dans les mysteres.

MENIPE. Tu m'impose une charge bien rude; Philonide; mais pour l'amour de toy il faut tâcher de s'en acquiter; Il est ordonné que les

riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme un autre Danaé.

PHILONIDE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & qui t'a ser-vy de guide; après tu conteras tout d'un temps ce que tu-as veu & ouï dans les enfers; car comme tu-és curieux, tu n'auras sans doute rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obeïr; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'un amy. Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'ocasion qui me le fit entreprendre. Comme j'estois encore jeune, & que j'entendois les Poëtes parler des guerres & des divisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mesmes; & conter leurs larcins, leurs incestes, leurs adulteres, & leurs violences; je m'imaginois que tout cela estoit non-seulement veritable, mais juste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouvoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lors que je fus devenu grand, & que je vis les loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les séditieux, & les adulteres; je fus en grand'peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'un costé je ne pouvois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices; & de l'autre, je sçavois que les Legislaturs n'eussent pas défendu ces choses s'ils les eussent trouvées raisonnables. Dans cette incertitude, je crûs qu'il estoit à propos de consulter les Philosophes, comme les Sages du monde, & les Précepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais je m'aperçeus bien-tost que j'estois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car après avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, je trouvoy

qu'il y avoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nostre vie estoit sans comparaison plus tranquille & plus réglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps, & de me réjouir, & disoit que le souverain bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il falloit suer, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tâcher de luy déplaire, & avoit toujourns dans la bouche ce mot d'Hésiode, Que la vertu ne se peut obtenir sans travail, & qu'il faut grimper sur le costau. Celuy-cy estoit d'avis de mépriser les richesses, & en tenoit la possession non-seulement indifferente, mais dangereuse; Cet autre les mettoit hardiment entre les biens. Apres, combien de contrariété parmy eux pour les choses de la Nature? L'un pose un vuide; l'autre des atomes; celuy-cy des idées; celui-là des substances incorporelles, avec une foule de termes barbares & inconnus, dont ils vous assomment. Mais ce qui est de plus étrange, c'est qu'avançant des maximes toutes contraires, ils semblent pourtant avoir tous raison; si bien que vous ne sçavez que répondre à celui qui dit qu'il est froid, ni à celui qui dit qu'il est chaud; quoy que vous sçachiez bien qu'il ne peut estre froid & chaud en mesme temps. J'estois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teste tantost d'un costé, & tantost d'un autre, sans sçavoir ce qu'ils font. Ce qui est de plus insupportable, c'est que considerant leur vie, vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il faut mépriser les richesses, sont les plus avarés, n'enseignent que pour de l'argent, & ont tous les jours des procès pour leurs usures.

Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais sur tout, ils crient presque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'attachent qu'à elle, & sont plus voluptueux que les autres. Déchû donc de l'esperance de trouver la verité par leur moyen, j'estois plus en peine que jamais, & si quelque chose me consoloit, c'estoit de voir, que ceux qu'on estimoit les plus sages, n'estoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant comme je resvois là dessus jour & nuit, il me prit envie d'aler en Babylo-
 ne, consulter quelque Mage des disciples de Zoroastre, parce qu'on disoit que par des charmes & des sortileges, ils ouvroient la porte des Enfers, & faisoient entrer & sortir qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de consulter Tiré-
 sias, qui estant sage & prophete tout-ensemble, me pourroit enseigner mieux que nul autre, quelle estoit la meilleure vie, & celle qu'un hon-
 neste homme devoit choisir. Je fis donc mar-
 ché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzanés, qui avoit de longs cheveux & une grande bar-
 be blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de
 peine, qu'il voulust estre mon guide dans une
 entreprise si hazardeuse. Il me prit, & me lava
 dans l'Euphrate un mois entier, selon le cours
 de la Lune, commençant au lever du Soleil le
 visage tourné vers l'Orient, & barbotant une
 longue oraison, comme ces Sergens enrouëz
 qui parlent si viste & si mal qu'on ne les entend
 point. Je pense toutefois qu'il invoquoit les
 démons. Apres avoir fait toutes ses conjura-
 tions, il me cracha au nez par trois fois, & me
 ramena, sans regarder personne par le chemin.
 Cependant il ne me donnoit à manger que du
 gland, & à boire que du lait & de l'hydromel.

ou de l'eau du fleuve Coaspés : Nous avions la terre pour lit , & le ciel pour couverture. Lors que je fus bien préparé de la sorte , il me mena sur le minuit aux bords du Tygre , & m'ayant bien lavé & netoyé, fit quelques ceremonies de purification avec une torche , de l'oignon marin , & plusieurs autres choses , barbotant toujours cette longue oraison. Comme je fus bien enchanté & tournoyé , pour n'estre point endommagé par les fantômes , il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc une longue soutane de Magicien , & m'arma côme tu vois de cette masliüe, de cette lyre , & de cette peau de lion , avec ordre, si l'on me demandoit mon nom , de ne pas dire Ménipe, mais Ulysse, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoi cela ? je n'en voy pas la raison.

MENIPE. C'est qu'il croyoit que nous passerions mieux sous le nom de ces Heros , qui est connu dás les enfers, que sous le nostre. Le jour venu nous descendimes à la riviere pour nous embarquer ; Car il avoit préparé un bateau & des victimes, avec les autres choses necessaires pour le sacrifice. Après que nous eûmes chargé nostre petit fait , nous entrâmes tristes & dolens, comme dit le Poëte, quitant à regret le rivage. Nous n'eûmes pas vogué long-temps, que nous descendimes dans le lac où l'Euphrate se perd , & de-là dans une terre déserte & si couverte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre sous la conduite du Mage, & après avoir creusé une fosse , nous y égorgeâmes nos victimes & espanchâmes le sang tout autour. Pendant tous ces mysteres, il tenoit une torche

alumée , & invoquoit ensemble tous les demons ; les peines , les furies , la nocturne Hecate , & la haute Proserpine , entremeslant parmy ces discours de grands mots barbares & inconnus , & criant à pleine teste , & non plus entre ses dents , comme auparavant. Tout à coup la forest tremble , par la force de l'enchantement , la terre se fend , & l'on entend de loin les cris de Cerbère. L'enfer peu à peu se découvre , avec le lac brûlant , le fleuve de feu , & le manoir de Pluton , qui trembloit jusques sur son trône. Nous entrons par cette ouverture , & trouvons Rhadamante à demy-mort de frayeur , Cerbère aboyant , & tout prest à nous dévorer , mais je l'endormis aisément au son de ma lyre. Comme nous fûmes à la barque de Caron , nous faillîmes à ne point passer , tant elle estoit pleine ; Ce n'estoit que gens blesez , l'un à la jambe , l'autre à la teste , comme au retour d'un combat. Mais aussi-tost qu'il nous vit , & qu'il apperceut la peau de lion & la massue , s'imaginant que j'estois Hercule , il nous fit faire place , & nous passa à l'autre bord. En suite , il nous monstra le chemin. Mitrobarzanes marchoit devant , parce qu'on ne voyoit goutte , & je le suivois pas à pas , le tenant par sa robe , tant que nous arrivâmes dans un pré qui estoit tout couvert d'asphodeles , où nous fûmes incontinent environnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre , jusqu'au tribunal de Minos , qui avoit à ses costez les demons , les peines , & les furies , avec une longue chaîne de coupables. Ce n'estoit , qu'adulteres , maquereaux , maltotiers , flateurs de Cour , hypocrites , & autre semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à

part les usuriers, pâles, goutteux, hydropiques, avec chacun une chaisne au col & un maillet de fer du poids de six-vingts livres. Nous demeurâmes-là quelques temps à entendre leurs défenses, mais ils estoient acufez par de plaifans Orateurs.

PHILONIDE. Qui font-ils? ne m'envie point ce plaisir.

MENIPE. Te souvient-il de ces ombres que font les corps, lors qu'ils sont exposez au Soleil? Ce sont là nos acufateurs après nostre mort & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cour de nostre vie. Minos, après les avoir ouïs & examinez, renvoye les coupables aux lieux destinez aux suplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, détestant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souvenu qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux & dépoüillez, qui osent à peine lever les yeux, & qui regardent leur felicité comme un songe. J'avois une joye incroyable de les voir en cét estat, & m'aprochant doucement de ceux que j'avois connus en ce monde, je les faisois souvenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoiët, à voir le matin une foule de gens à leur porte, qui les atendoient à la sortie, & qui estoient repoussez par leurs valets, jusqu'à ce qu'il plust à Monsieur de sortir, tout couvert d'or & de pourpre, qui caressoit les uns d'un clin d'œil, & les autres d'un souïs, & pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser. Ils enrageoient de se voir reprocher

leurs veritez. Il se plaida là une cause, où Minos sembla donner quelque chose à la faveur. Car comme Denis le Tyran estoit acusé de crimes atroces, par Dion, & convaincu par le témoignage irrefragable des Philosophes Stoïques; Aristipe le Cyrenien vint à la traverse, & comme il est respecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le délivra, sur le point d'estre dévoré par la Chymère, en disant, qu'il avoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quitant le tribunal de Minos, nous vinmes aux lieux destinez aux suplices, où c'estoit une chose éfroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le son des foüets & le bruit des chaisnes. Ils estoient tous pesse-messe, Rois, vassaux, pauvres, riches, libres, esclaves, & tous de diferentes peines; les uns dans le feu ou sur la roüe, les autres déchirez par Cerbere, ou par la Chimère, & tous détestoient leur crime. Nous en remarquâmes quelques-uns de nôtre connoissance qui se cachoient, & tournoient la teste de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des soumissions, qui nous faisoient rire, sur tout, lors que nous nous souvenions de leur orgueil & de leur présomption. On faisoit graces aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous vîmes aussi ces celebres criminels des Fables, Sisyphé, Ixion, Tantale, & cét enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de son corps. De-là, nous passâmes aux champs Elysées, qui est le séjour des bien-heureux, où nous vîmes une autre foule de morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les uns secs & usés, qui s'en vont presque en fumée, comme dit Homere; D'autres, jeunes & plus entiers, particulièrement les

Egyptiens,

Egyptiens, à cause qu'on les embaume. Mais ils sont tous tres-difficiles à connoître ; car on diroit que tous les morts se ressemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien près, on y remarquoit quelque différence. Ils estoient couchés tous ensemble grâds & petits, sans qu'on pût distinguer Agamemnon d'avec son cuisinier Pyrrhias, ni Therfite d'avec Nirée ; car ils n'avoient plus les marques qui les faisoient reconnoître. Ce n'estoient que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux, & monstroient de grandes dents décharnées. Considérant donc ces choses, la vie de l'homme me sembloit une Comédie, dont la fortune est le Poète, qui donne à chacun le personnage qu'elle veut ; à l'un, celui d'un Monarque, ou d'un faquin ; à l'autre, celui d'une jeune beauté ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comédie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquefois une mesme personne change de condition, comme Crésus de Roy devient esclave, & Meandre successeur de Polycrate, passe du rang des valets en celui des Princes. La fortune les laisse quelque temps sous cet habit ; mais à la fin de la Comédie, chacun reprend le sien, & redevient ce qu'il estoit auparavant. Quelques sots & opiniâtres, après veulent conserver leur habillement, veulent conserver leur dignité, & se faschent quand on les dépouille, comme si la Comédie devoit toujours durer, & que les habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi qu'un Comedien fait tantost Priam & tantost Agamemnon, & devient esclave, après avoir esté Cecrops ou Erecthée. En un mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'est plus Agamemnon fils d'Atrée, ni

Créon fils de Ménacès ; mais Pol' fils de Clari-
clès, de quelque méchant village, ou Satyre fils
de Theogiton, qui n'est pas de meilleur lieu.
Voilà comme vont les choses du monde.

PHILONIDE. Mais dy-moy, ceux qui ont ces
magnifiques tombeaux enrichis de colonnes &
de statuës, avec ces superbes inscriptions ; ne
sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres ?

MENIPE. Non, mon ami ; car si tu avois veu
Mausole, avec son Mausolée, tu te creverois de
rire, Il est jetté là en un trou comme les autres,
& ne gagne rien à son tombeau si somptueux,
que d'estre acablé sous sa pesanteur. Car lors
qu'Eaque distribue les places, il ne donne pas
plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ses
jambes, & s'y accommoder côme on peut. Mais
tu rirois bien davantage si tu voyois les Satra-
pes mendiant là-bas, & estant contrains pour
vivre, de faire le métier de Harangères ou d'a-
prendre la Grammaire à des grimaux, basoüez
& souffetez comme des coquins. Pour moy, je
ne me pouvois tenir de rire en voyant Philippe
de Macedoine refaire des vieilles savates en un
coin ; & d'autres demander l'aumône aux car-
refours, comme Darius, Xerxés, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'estranges
choses, & presque incroyables ; mais les Sages
comme Diogene & Socrate, que font-ils ?

MENIPE. Céluy-cy se promene comme il fai-
soit à Athenes & contrôle tout le monde,
estant d'ordinaire avec Palamede, Nestor,
Ulysse, & les autres grands causeurs du temps
passé, qui se plaisent à son entretien. Il sem-
ble avoir encore les jambes enflées du poison
qu'on luy a donné. Pour Diogene, il s'amuse
à persecuter Midas & Sardanapale, auprès des

quels il a choisi sa demeure, & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur félicité, demeurant tout le jour couché sur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; si bien que ces pauvres misérables, pour n'avoir pas toujours la teste rompuë, ont fait résolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. Dy-moy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les riches.

MENIPE. Tu-as bien-fait de m'en faire souvenir; car j'ay pensay l'oublier, quoy que ce fust le sujet principal de mon discours. Comme j'estois donc là bas, le Magistrat fit publier l'Assemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, je me mélay parmy la foule. On y traita diverses matieres, dont la dernière fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur présomption. Alors un des principaux de l'Assemblée se levant, leut ce Decret: *Sur ce qui nous a esté représenté, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pauvres, & les basoient & mal-traitent; il a semblé bon au Senat & au Peuple, qu'après leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'asne en asne, pour estre batuë & chassée par les pauvres, comme ils los ont batus & chassés pendant leur vie, jusqu'à ce que le terme soit accompli de deux cens cinquante mille ans, après lequel il leur sera permis de se retirer. Vn tel, fils d'un tel, d'un tel pais, & d'une telle tribu a fait ce Decret. Cette Ordonnance leuë, le Magistrat l'aprouva, le Peuple la ratifia; Cerbère en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voilà ce qui se passa*

ce jour-là dans l'Assemblée, apres quoy, je continüay mon chemin, & fus consulter Tiréfius, qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'avoit amené, & le priay de me dire son sentiment. Alors se soulevant d'une façon ridicule, comme c'est un petit vieillard aveugle, tout contrefait, il me dit d'une voix gresle, Mon fils, je vois bien que tu as fréquenté les Philosophes, & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçavoir; mais il n'est pas permis de le reveler, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté devant le tribunal de Rhadamanthe. Ha! mon petit bonhomme, luy dis-je, ne me laisse pas languir davantage dans un aveuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il eust eu pitié de moy, il me tira à part, & s'aprochant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'est la plus commune. C'est pourquoy, quittant-là toutes ces chimeres des Philosophes, & ces vaines spéculations sur la fin & le principe des choses, & tenant pour certain que tous ces beaux raisonnemens ne sont rien que de subtiles impostures; songe à vivre & à te réjouir. Cela dit, il se déroba, & rentra dans son pré d'Asphodelle; & moy parce qu'il se faisoit tard, je dis au Mage, qu'il estoit temps de se retirer, & de reprendre nostre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, j'en sçay un plus court, & me prenant par la main, il me mena en une contrée plus obscure, où me montrant du doigt un foible rayon de lumiere, qui passoit à travers une fente; C'est là, dit-il, l'Oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on descend de la Beocie dans les Enfers; Remonte par-là, & tu seras incontinent en ton

CARON, OU LE CONTEMPLAT. 173

païs. Moy, tout réjoui, je pris congé du Mage,
& grim pant du mieux que je pûs par ce trou, je
me suis trouvé, je ne fais comment, à Lébadie.



CARON, OU LE CONTEMPLATEUR.

D I A L O G U E

DE CARON ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

*Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une
façon tres-agréable.*

MERCURE. **D**E QUOY ris-tu, Caron, & pour-
quoy quitant ta nacelle es-tu
venu icy haut chercher la lumière ? Tu n'a-
vois pas acoustumé de te mesler des choses du
monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, &
ce que les hommes regrettent tant quand ils
meurent; car personne n'est entré dans ma na-
celle sans larmes. A l'exemple de ce jeune The-
saliën, j'ay demandé de pouvoir estre un jour
absent du navire; & en ayant obtenu la per-
mission, je suis monté jusqu'icy, tres-heureux
de t'avoir rencontré; car je suis seur que tu me
montreras tout.

*Protes-
tas.*

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Caron; car
j'ay quelque cômmission de la part de Jupiter, &
tu sçais qu'il est colére, & que si je tardois trop,
il me pourroit laisser pour jamais avec vous
dans les Enfers; ou me prenant par un pied,
comme il fit Vulcain, me précipiter en bas du

Ciel, pour faire rire en suite les Dieux, lors que je leur verferois à boire tout clopinant.

CARON. Quoy ! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde sans guide ? Souvien-toy que je ne t'ay jamais fait prendre la rame, ni tirer à la pompe, en passant la Barque, quoy que tu sois fort & robuste ; Mais en arivant icy bas, tu te couches tout de ton long sur le tillac, & dors tout ton soul, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant tout vieux que je suis, il faut que j'empoigne la rame, & que je vous passe à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, je te prie, mon petit Mercure, car comme les autres chancellent dans les ténèbres, je suis tout ébloui à la lumiere.

MERCURE. Tu-as envie de me faire battre, mais on ne sauroit éviter son mal-heur, ni rien refuser à son amy. N'asens pas, pourtant, que je t'aille montrer tout ; il faudroit pour cela un siècle, & Jupiter me feroit crier par les carrefours comme un fugitif. D'ailleurs, les revenus de Pluton en pâtiroient, car personne ne passeroit cependant ; & Eaque, qui est le maltôtier des Enfers, demanderoit diminution ; mais il faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire ; car je suis tout neuf en ce pais-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque montagne d'où l'on puisse tout voir ; Si tu pouvois monter au ciel, ce seroit un grand abregé, car tu contemplerois aisément tout de là-haut ; mais comme tu converses incessamment parmy les Ombres, tu n'es pas digne d'entrer au palais de la lumiere.

CARON. Tu fais ce que je dis là-bas à ceux qui passent la Barque, lors qu'ils se veulent mesler de me donner leur avis; car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempeste, ils veulent aussi-tost qu'on baïsse les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais je leur commande de se tenir coy, & de me laisser faire. De mesme à présent, fay tout ce que tu jugeras à propos, sans m'en demander mon avis, comme si tu estois le pilote, & que je fusse le passager; car je t'obeïray en tout & par tout.

MERCURE. Tu-as raison; Je feray ce qu'il faudra; Il ne reste plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucase sera-t-il assez haut, ou si nous prendrons le Parnasse, ou le mont Olympe? Mais cela me fait souvenir d'un dessein que je te veux communiquer; car j'auray besoin de ton assistance.

CARON. Commande, c'est à moy d'obeïr.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Aloée qui n'estoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le mont Ossa, & de le mettre sur l'Olympe, & celui de Pelion par dessus, afin de s'en servir comme d'échelle pour monter aux cieus; Mais ces jeunes étourdis furent punis de cette témérité. Pour nous qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par escalade, je suis d'avis seulement que nous roulions ces montagnes l'une sur l'autre, pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penses-tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela?

MERCURE. Pourquoi non? crois-tu que nous ne vallions pas bien des enfans?

CARON. Je ne dis pas cela; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu-és grossier, mon amy. & que tu n'as pas leu Homere. Car en trois mots, ce galant-homme fait une eschelle de montagnes, par où l'on peut grimper au ciel aisément; & je m'étonne que tu trouves cela étrange, veu que tu fais qu'Atlas seul nous porte tous & le ciel mesme, & qu'Hercule prit un jour sa place pour le délasser.

CARON. J'ay ouï dire cela aussi bien que toy; mais s'il est vray ou non, je m'en raporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il est tres-veritable, Caron; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir? Travaillons donc premierement à déraciner le mont Ossa, puis nous mettrons dessus Pelion au sommet feüillu. Regarde comme nous avons tost fait, & poëtiquement. Je veux monter le premier pour voir s'ils seront assez hauts. Grands Dieux! nous ne sommes encore qu'au bas du ciel; Je découvre à peine à l'Orient, l'Ionie & la Lydie; & à l'Occident l'Italie & la Sicile; l'Isle de Créte au Midy, & le Danube au Septentrion. Il faut aler querir le mont Eta, & mettre encore le Parnasse par dessus.

CARON. Je le veux; mais pren garde en chargeant trop que tout ne vienne à ébouler, & que nous ne nous repentions un peu tard d'avoir ajoûté foy à l'architecture d'Homere.

MERCURE. Ne crain point, mon ami, tout ira bien; Transporte l'Eta, & roule dessus le Parnasse. Voilà qui va le mieux du monde. Je voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main; car la montée est un peu haute pour un vieillard comme moy.

MERCURE. C'est ta curiosité, & non pas moy

Qui te donne toute cette peine ; car on ne peut tout voir , & demeurer dans sa chambre ; çà la main , & pren garde où tu mets le pied , pour n'aler pas faire la culebute. Courage ! te voilà en haut , aussi bien que moy , le mont Parnasse est fourchu , tu te mettras sur une des pointes , & moy sur l'autre , pour estre plus à nostre aise , & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu ?

CARON. Je vois une grande plaine , & un grand lac qui l'environne , avec des rivieres plus grosses que le Phlégéon & le Cocyte ; Je vois aussi de petits animaux qui sortent hors de leurs trous :

MERCURE. Ces trous là ce sont des villes , & ces animaux , des hommes , qui te paroissent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait , d'entasser montagne sur montagne ; car on n'aperçoit pas distinctement de si loin , & mon dessein n'estoit pas de voir des villes & des forests comme dans la carte ; mais de connoistre ce qui se passe dans le monde , & comme l'on s'y gouverne ; car ce matin , lors que tu m'as rencontré , je riois d'une aventure assez plaisante. Quelqu'un prié à souper chez son voisin , a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver ; mais là-dessus , il est tombé une tuile qui luy a cassé la teste ; N'y avoit-il pas de quoy rire , de luy voir promettre si hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir ? Il nous faut donc descendre , pour considerer les choses de plus prés.

MERCURE. Demeure , je say une recette pour éclaircir la veuë , que j'ay aprise aussi d'Homere ; nous verrons s'il est aussi bon Empyrique qu'Architecte. Mais pren garde , quand je l'auray faite , de bien voir , afin qu'il n'y faille plus retourner.

278 CARON, OU LE

I'osteray le bandeau qui se couvre les yeux.

Tu verras aisément les hommes & les Dieux.

Qu'est-ce ? ne vois-tu pas bien à présent ?

CARON. A merveilles ; Un lynx est aveugle au prix de moy ; Tu n'as plus qu'à te préparer à répondre. Mais veux-tu que je t'interroge aussi en Vers , pour montrer que je ne suis pas si ignorant que tu penses ?

MERCURE. Et où les aurois-tu appris , pauvre Batelier ?

CARON. Tu ne saurois t'empescher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là bas rompre la teste de ses Rapsodies ? Car comme je le passois, il s'émût une tempeste, excitée sans doute par quelques Vers qui estoient contraires à la navigation ; de sorte que Neptune, en colere, jetta son trident comme s'il eust voulu pescher à la ligne , & fit une si grande tourmente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant , il prit un mal de cœur à Homere qui luy fit vuidier tout ce qu'il avoit dans le corps avec Scylle, Caribde, & Polyphème.

MERCURE. Je ne m'étonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'une si grande évacuation ; mais si tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy-moy donc sans tant de façon, qui est celuy-cy, qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Crtoniate , à qui la Grece applaudit dans les spectacles , pour luy avoir veu porter un beuf d'un bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon ami , qu'ils auront bien plus de raison de m'applaudir , lors que je le porteray moy-mesme , apres que la Mort , cet

Achete invincible, l'aura terrassé. Il se lamentera alors au souvenir de ces acclamations. Maintenant, tout glorieux, il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en un état si vigoureux ?

CARON. Laissons-le là, il nous donnera assez de plaisir, lors que bien loin de porter un beuf, il ne pourra pas porter un moucheron. Mais qui est cet autre plein de majesté ? il semble étranger à son habit ?

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambyfés, qui a transporté l'Empire des Medes aux Perses. Il vient de domter les Assyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Crésus Roy de Lydie, afin de se rendre maître de l'Univers.

CARON. Et où est Crésus ?

MERCURE. Regarde cette forteresse à triple mur ; C'est Sardes capitale de son Empire. Le voilà assis sur un trône d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent ?

CARON. Je le veux.

CRÉsus. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant toy tous mes trésors, & que tu as veu toute ma gloire, dy-moy, je te prie, quel est a-t'on avis le plus heureux de tous les hommes ?

CARON. Escoutons un peu ce qu'il répondra.

MERCURE. Ne crain rien, il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu, Crésus, qui meritent ce nom, mais de tous ceux que j'ay connus, Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

MERCURE. Il veut dire les enfans de cette Prestresse d'Argos, qui moururent tous deux

en mesme temps , après avoir traîné leur mère sur un char dans le temple.

CRÉ'SUS. Et bien que ceux-là soient les plus heureux ; qui sont les autres ?

SOLON. Tellus , cét illustre Anthenien , qui mourut pour son païs , après avoir bien vécu.

CRÉ'SUS. Et moy , maraut ne te semblé-je point heureux ?

SOLON. On ne peut juger de la félicité de l'homme , qu'après cette vie , lors qu'il a fourni heureusement sa carrière.

CARON. Courage , Solon , tu-és un brave homme de faire ma barque juge de ce différent. Mais qui sont ceux-là , que Crésus envoie si charger , & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs épaules ?

MERCURE. Des lingots d'or , qu'il donne en ofrande à Apollon , pour récompense de ses oracles trompeurs qui le feront bien-tost périr ; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy ! ce jaune rougissant c'est de l'or ? Voilà la première fois que j'en avois veu , apres en avoir tant ouï parler.

MERCURE. Voilà , mon amy , le sujet de tant de querelles , de combats , de trahisons , de larcins , de meurtres , d'empoisonnemens , de parjures , de dangers sur mer & sur terre.

CARON. Quoy ! pour cela ? il ne ressemble pas mal à du cuivre ; car j'en vois , comme tu sçais , dans la monnoye qu'on me donne pour le passage. Mais je ne voy point l'avantage qu'a ce métal sur les autres , sinon , qu'il est plus pesant , & qu'il fait courber ces crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas estat du cuivre , parce qu'il est trop commun ; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'étranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se moque de la vanité de ce Roy barbare; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose. Escoutons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, croy-tu qu'Apollon ait besoin de ces trefors ?

CRÉSUS. Pourquoy non? il n'a point de pareilles offrandes dans son temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRÉSUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire.

SOLON. Dy-moy, y croist-il aussi du fer ?

CRÉSUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les métaux te manque ?

CRÉSUS. Pourquoi ?

SOLON. Si tu veux répondre sans te mettre en colere, tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserve; ou de ce qui est conservé ?

CRÉSUS. Ce qui conserve.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer ?

CRÉSUS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes trefors en Babylone.

CRÉSUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRÉSUS. Voudrois-tu que je fisse revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer ?

SOLON. Non; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy seront la proye de quelque Pirate, ou

de quelque Conquerant , qui s'en serviront mieux que luy.

CRÉSUS. Tu portes envie à mes richesses , & leur fais toujours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe , & s'étonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité ; mais il regrettera bien-tost de ne l'avoir pas crû , lors qu'il se verra prest d'estre conduit au suplice ; car j'entendis n'aguere Cloton , qui repassoit les destins des hommes , & qui disoit que Crésus seroit pris par Cyrus , & Cyrus par la Reine des Massages ; La vois-tu montée sur un cheval blanc , toute preste à triompher ; & d'autre costé , Cambysés le successeur de Cyrus , qui après avoir erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie , mourra enragé pour avoir tué le beuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors de quoy rire ; Mais on n'oseroit les regarder maintenant , au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un seroit condamné dans peu à estre brulé , & l'autre plongé dans un tonneau plein de sang , avec ces reproches , *Soule-toy du sang dont tu-as toujours esté si alteré.*

CARON. Mais qui est celuy-là avec un manteau de pourpre & un diadème , à qui son cuisinier donne un anneau d'or , qu'il a trouvé dans le ventre d'un poisson ?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos , qui se croit parfaitement heurenx , & qui ne sçait pas , qu'il sera trahy par son esclave , & livré au Strape Orétés , qui l'attachera à un gibet ; car j'ay oüi dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille , pend les uns , & décapite les autres , pour leur apprendre qu'ils

font hommes , & ne les éleve que pour les précipiter du plus haut ; afin que la cheute en soit plus grande. Je riray alors tout mon sôul , quand je les verray dans ma nacelle , sans tout cét équipage de grandeur.

MERCURE. Voilà ce qui arrivera ; Mais vois-tu cette foule de gés , dont les uns labourét , les autres navigent ; les uns font la guerre , les autres plaidét ; les uns triomphent , les autres mendiét ?

CARON. Je voy une grande multitude bien ocupée , & une vie bien pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs Villes , que ce sont des ruches d'abeilles ; car chacun à son éguillon dont il pique son voisin ; mais j'en voy comme les guespes & les frélons qui mangent le bien d'autruy sans rien faire. Mais qu'est-ce que cette nuë obscure qui les environne ?

MERCURE. Ce sont les diverses passions qui les agitent , & particulièrement la crainte & l'esperance , dont l'une les menace & les attrere , & l'autre les flate & les reléve , les laissant à la fin comme des Tantales , qui bâillent après un bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'en-haut leurs destins , où ils tiennét atachez par de petits filets semblables à des toiles d'araignée , & demeurent suspendus pour quelque temps ? Mais lors que le filet vient à rompre , ils tombent avec grand bruit , sur tout quand ils sont montez fort haut. Car cét autre qui n'est gueres eslevé , quand ils viendra à tomber , il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est ataché à celuy de leur compagnon ? c'est signe que leur vie dépend de la sienne , & celuy qui a le plus long fil sera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela est tout à fait plaifant ,

MERCURE. Encore plus que tu ne penses , & particulieremēt quand on con sidere leurs ocu-
pations, & leurs exercices , & comme la Mort
vient trancher leur vie & leurs espérances. Vois-
tu les b ourreaux & les ministres , la peste , la
guerre , la famine , sans conter une infinité
d'autres maladies, à quoy ils ne songent point
durant la prospérité ; mais l'adverlité les ré-
veille tous avec des gemissemens & des plain-
tes. Que s'ils confideroient de bonne-heure
qu'ils sont mortels, & qu'après avoir demeuré
quelque temps en vie , il la faudra quitter com-
me un songe, ils seroient beaucoup plus sages,
& n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais
maintenant qu'il leur semble que le present du-
rera toujourns, lors que l'un de ces ministres de
la Mort leur vient signifier l'arrest du Destin ,
ils ne sont pas consolables. Que penses-tu que
feroit celuy qui bastit un Palais , & qui presse
les ouvriers, s'il croyoit mourir avant qu'il fust
achevé? Et celuy qui se réjoïit de ce que sa fem-
me luy a fait un fils , & qui veut qu'il porte son
nom; s'il estoit averty qu'il ne passera pas l'âge
de sept ans , comme se desespereroit-il, au lieu
d'en faire des feux de joye? Mais le mal est, qu'il
regarde celuy de son voisin , qui a remporté le
prix aux jeux Olympiques , & non pas cēt au-
tre qu'on porte au bûcher , ou qui a fait mou-
rir son pere de desesperoïr, par ses débauches.
Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs &
d'usuriers, qui ne songent qu'à amasser , & qui
sont apellez par ces tristes oficiers de la mort,
avant que d'avoir jouï de leurs biens.

CARON. Je vois tout cela , & songe en moy-
mesme , quel est ce grand plaisir qu'ils regret-
tent tant quand ils meurent.

MERCURE.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on estime les plus heureux, & qui semblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car sans parler des maladies, qui leur sont communes avec les autres, toute leur vie n'est que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là donc sont malheureux, je laisse à juger ce que sont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy je compare les pauvres mortels : à ces bouillons d'écume que font les torrens, dont les uns plus petits, les autres plus gros, se grossissent encore de la ruine des autres ; jusqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-mêmes, par leur excessive grosseur.

MERCURE. Je trouve cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feuilles ; mais je m'étonne qu'estant si fragiles, ils fassent de si grands desseins, & qu'ils se tourmentent si fort pour de vains honneurs & des dignitez passagères.

CARON. Veux-tu que je leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils songent désormais à vivre, comme des gens qui doivent mourir. O fous que vous estes ! pourquoy courez-vous sans cesse après les vanitez ? vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cét usurier quitte ses tresors, cét amoureux sa maistresse, cét ambitieux sa dignité. Si je leur criois cela, & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en devinssent pas plus sages ?

MERCURE. O mon ami ! tu ne sçais en quel

état l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient les oreilles sourdes à tes remontrances, plus que les compagnons d'Ulyffe ne les avoient au chant des Syrènes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la teste à force de crier Il est vray qu'il y en a qui entendent un peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là?

MERCURE. Il seroit superflu ; car ils sçavent tout ce que tu leur peux dire ; Les vois-tu qui se retirent en un coin pour en rire tout-seuls à leur aise ? car ils sont haïs des fots ; autant pour le moins qu'ils les haïssent , & médite de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Messieurs ; Mais le nombre en est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres ; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Apren-moy une chose auparavant, & je ne te rompray plus la teste ; où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux relevez qui sont près des Villes , enrichis de petites colonnes & de pyramides ? ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoi s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres ? J'en voy , ce me semble , qui dressent leur bûcher, auprès, & qui creusent une fosse où ils brûlent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut servir ; mais ils se persuadent que les ames reviennent des enfers , humer la graisse & la fumée , & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les

amenes, tu vois si on les laisse revenir. J'aurois bien des affaires, s'il me les faloit repasser à toute heure pour aler boire. O insensez ! vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là bas ; celuy qui a un superbe tombeau , est comme celuy qui n'en a point ! On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ni à Achille, qu'à Therfite.

Cela est pris d'Homere.

MERCURE. Puis-que tu m'en fais souvenir, je te veux montrer le tombeau d'Achille, Le vois-tu sur le bord de la mer, au Cap de Sigée , vis à vis de celuy d'Ajax dans le Rhetéen ?

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques ; Mais montre-moy un peu ces Villes dont on parle tant , Ninive , Babylone , Micéne , Cleone , & Troye mesme ; car il me souviét d'en avoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-temps que Ninive n'est plus, sans qu'on puisse deviner seulement où elle a esté ; mais voila la grande Babylone avec ses Tours , que bien-tost on cherchera aussi dans ses ruines. Pour Mycéne , Cleone & Troye , j'ay honte de te les montrer ; car je sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles ont esté autrefois plus considerables , mais maintenant elles sont toutes ruinées , car les Villes ont leur destin aussi bien que les hommes ; & ce qui est de plus étrange , les fleuves mesmes , comme celuy d'Inacus , dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux , Homere ! quel le hyperbole d'avoir apelé Troye , la Grande , & Cleone , la bien bastie ! Mais tandis que nous parlons ; qui sont ceux-là qui se batent ?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemois

niens qui s'entretuent pour le lieu mesme qui leur sert de champ de batailles. Vois-tu le General Othryadés à demi mort, qui dresse luy-mesme son trofée ?

CARON. O la grande folie, de ne pas sçavoir, que quand chacun d'eux possederait le Péloponèse tout entier, il n'obtiendrait pas d'Ea-que plus d'un pied de terre après sa mort ; & pour ce champ-là, il sera tantost aux uns & tantost aux autres, qui renverseront souvent ce trofée avec la charuë.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arrivera ; Mais il est temps de descendre, & de remettre ces montagnes en leur place, pour n'embarasser pas les Geographes. Retournons chacun à nos affaires, toy à ta nacelle, & moy à ma commission. Adieu, je t'iray bien-tost revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, & je te mettray toute ma vie au rang de mes bien-faiteurs. Dieux qu'est-ce des pauvres mortels ! Rois, lingots, sacrifices, combats, & de Caron pas un mot !

::***:***:***:***:***:***:***:***

DES SACRIFICES.

Il se moque de la Religion des Payens & de leurs mysteres, & particulierement de l'abus des sacrifices.

IL n'y a personne si mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les jours les hommes dans leurs festes, leurs ceremonies, & leurs sacrifices, & qu'elle opinion ils ont des Dieux, sans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut considerer premierement, s'ils meritent le nom de Devots, plutôt que d'Impies,

d'avoir de si lâches sentimens de la Divinité, que de croire qu'elle veuille estre cajollée, & qu'elle se fâche quãd on ne luy rend pas de vains honneurs, & des services inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriverēt autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, avec leur meurtre & la mort de Méléagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'avoit oublié en un sacrifice; Et il me semble que je la voy toute seule dans le Ciel, qui se plaint & se desespere, tandis que les autres font bonne chere chez Ænée. Si cela est, les Ethiopiens doivent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Jupiter est bien ingrat, vû qu'ils le traittent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faveurs & qu'il ne donne rien pour rien, il y a aparence qu'il recompense bien ceux qui le servent. L'un achette de luy la santé par le sacrifice d'un beuf; l'autre la Royauté par une hecatombe. Celuy-cy immole quatre viâctimes pour devenir riche; Cét autre neuf pour pouvoir retourner en son païs, où sa fille mesme, côme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut un alors, qui racheta pour quelque temps le sac de Troye par un sacrifice de douze beufs, sans conter un voile qu'il donna en ofrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus qu'un chapeau de fleurs, ou bien quelques grains d'encens. Sur ce fondement, Chryses Prestre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'on le méprise, après avoir mis en credit son Temple, &

brûlé le premier sur ses Autels, les cuisses des taureaux & des chèvres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses flèches, & se perchant sur les navires, frapéd'un trait pestilenciel non seulement les hommes, mais les bestes mesmes. Puis-que nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un temps, ce que la Religion luy attribué ; Je laisse à part ses amours infortunées, comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut banni du Ciel pour avoir tué les Cyclopes, & cōtraint pour vivre de se louer à Admette en Thessalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miserable vie à faire des briques, ils bastirent les murs de Troye ; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas là une belle histoire, & bien honorable pour un Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Prométhée, de Saturne & de Cybelle, & de presque toute la race de Jupiter. Car les Poëtes, après avoir invoqué les Muses, pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne châtra le Ciel dont il estoit fils, afin de regner en sa place, & dévora ses enfans comme Thyeste, pour empescher qu'ils ne luy en fissent autant qu'il en avoit fait à son pere. Que Jupiter fut dérobé par sa mere, qui suposa pour luy une pierre, & qui l'exposa en Crée, où il fut nourry par une chèvre, comme Téléphe par une biche, Cyrus par une chienne, & Romulus par une louve. Ils ajoûtēt, qu'il déposa aussi son pere, & le mit en prison perpetuelle ; qu'après avoir épousé plusieurs, il épousa aussi sa sœur, à la façon des Assyriens & des Perses. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans,

tant bâtards que legitimes, se changeant tantost en taureau, tantost en cygne, tantost en aigle, & quelquefois en or, pour jouir de ses amours: enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de son cerveau, comme Bacchus de sa cuisse, où il le mit pour achever son terme, après l'avoir tiré du ventre de sa mere, qu'il n'étoit qu'à demyformé, c'est pourquoy il luy salut faire une incision pour accoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils disent presque la mesme chose de Junon, Qu'elle engendra Vulcain toute seule, sans la compagnie de son mary, & que ce malotru forgeron qui ne bouge de sa forge & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut jetté en bas du Ciel par Jupiter, & tomba dans l'Isle de Lemnos, où il se fust rompu le col sans les habitans du pais qui le receurēt entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garentirent du destin d'Astyanax; Cela n'empescha pas pourtāt qu'il ne se rompist une jambe dont il sera boiteux toute sa vie. Encore cela n'est-il rien à l'égard du malheureux Promethée, qui pour avoir esté trop charitable envers les hōmes, fut ataché par Jupiter sur le mont Caucaſe, où une aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle, car il est deormais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bōne grace à son âge, & mere des Dieux comme elle est, de se promener par la Phrygie, avec son Atis, qu'elle a contraint par sa jalousie à se faire Eunuque? Après cela qui peut condāner les débauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune? Mais quitrons-là tous ces beaux mysteres pour mōter au Ciel, & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il est d'airain; mais qu'en y entrant on le voit briller d'une clarté beaucoup

plus pure & plus vive que la nostre; Que le plaisir y est d'or, & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui tiennent lieu de portiers, & Iris avec Mercure qui servent de valets de pied; Après vient la forge de Vulcain, qui est pleine de toute sorte de feux d'artifices, & en suite le palais des Dieux qu'il a fait de ses propres mains, & celui de Jupiter qui est son chef-d'œuvre. Or les Déitez assemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëti- quement des fictions poëtiques, se courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'un sacrifice, afin d'en venir humer la graisse, & boire le sang autour des Autels, comme des mouches. Car autrement, ils sont réduits à leur ordinaire, de nectar & d'ambrosie, qui ne doivent pas estre si excellens que chantent les Poëtes, puis-qu'ils les quittent pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chassé pour son caquet, & l'autre pour sa lascivité, & depuis ce temps-là le Ciel a esté comme inaccessible au genre humain. Voilà l'histoire des Dieux, qui est assez cõforme au culte qu'on leur rend. On leur a consacré d'abord des forests & des montagnes, & en suite des plantes & des oyseaux, assignant à chacun le sien. Après cela les hommes se les ont partages, & ont pris chacun le leur; Ceux de Delphes & de Delos, ont pour leur part Apollon, les Atheniens Minerve, comme le mot Grec le témoigne; les Mygdoniens Cybelle; les Ephesiens Diane. Junon est allée demeurer à Argos, & Venus à Paphos & à Cytere. Ceux de Crète reconnoissent Jupiter pour leur citoyen, & de plus montrent son sepulcre; cependant

nous

nous sommes si fots de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroye, vû qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basti des Temples pour leur demeure, & dressé des statues, faites de la main des plus grands Sculpteurs, sans les avoir jamais vûs; que je sçache, ont fait Jupiter barbu, Apollon sans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune avec des cheveux noirs, Minerve avec des yeux bleus, & ainsi du reste. Cependant le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes, ni l'or de la Thrace, mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a transporté du Ciel en terre, pour garder la solitude de Pise, où il est assez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout, car après leur avoir construit des Temples & des Autels, avec un lieu pour les Aspersions & les Oracles, ce Laboureur y meine son beuf, le Berger sa brebis ou sa chèvre, un autre y porte un gâteau ou de l'encens; mais le pauvre qui n'a rien, en est quite pour faire la reverence. Lors que la victime est couronnée, on considère bien attentivement si elle n'a point quelque défaut, de peur de perdre son temps & sa peine, & ce qui est de plus fâcheux son argent; puis on l'approche de l'Autel & on l'égorge en la présence de Dieu. Elle jette des cris mourrans qui sont comme l'augure du Sacrifice. Cependant il est écrit sur la porte; Que personne n'entre dâs le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. En suite, le Sacrificateur tout sanglât, ouvre l'estomach de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme un autre Polyphème, en tire le cœur, puis arosé de sang le tour de l'Au-

*On, pour
leur bai-
ser la
main.*

rel, & fait le reste de la ceremonie. Car alumant du feu, il y porte la chèvre avec sa peau, & la brebis avec sa laine; La graisse monte au Ciel en un globe de fumée, où elle se perd dans les nuës. Les Scythes méprisant ce culte comme indigne de la Divinité immolent des hommes à Diane, qui se plaît à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon avis, au prix de ce que font les Egyptiens, Car c'est là véritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes divines; Jupiter avec la teste d'un Belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de Chèvre, un autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que si vous voulez sçavoir ce que cela signifie, vous trouverez des Prestres ras ou tonsurez, avec des Prophetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit *hors d'icy Prophetes*, Que les Dieux pour se sauver des mains des Géans, se vinrent cacher en Egypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est écrit il y a plus de dix mille ans, dans le livre des ceremonies. Les victimes y sont de même qu'aïlleurs, hormis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en se frappant l'estomac. Quelques-uns se contentent pour tout sacrifice de les enterrer après qu'elles sont égorgées. Pour le beuf Apis, qui est leur grand Dieu, personne ne fait tant d'état de sa chevelure, eust-ila perruque de Nisus, qu'il ne la rase en signe de deuil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant on le prend comme les autres du milieu du troupeau; mais on destine toujours le plus beau à cet office. Ces choses-là,

& autres semblables, se font tous les jours, & sont cruës du peuple ignorant; mais elles sont si sottes qu'elles n'ont point besoin d'estre réfutées. Il ne faut qu'un Héraclite & un Démocrite, l'un pour en pleurer, l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES,

A L'ENCAN.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Auteurs.

JUPITER. **Q**U'ON range ces Sieges, & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure, fay l'office de Sergeant, & apelle les marchands à la bonne heure, petit ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera credit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voilà bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre, Par où commencerons-nous?

JUPITER. Par la Secte Italique? Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho! Pytagore, descendez, & faite le tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy une vie celeste & divine ; qui l'achetera ? Qui veut estre plus grand que l'homme ? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Univers , & revivre après sa mort ?

UN MARCHAND. Voilà de grandes promesses , & le personnage à bonne mine ; mais que sçait-il principalement ?

MERCURE. L'Arithmetique , l'Astronomie , la Geometrie, la Musique, la Magie, la Science des Prodiges ; tu vois un Prophete acomply,

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger ?

MERCURE. Pourquoi non ?

LE MARCHAND. D'où es-tu ?

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié ?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages du país.

LE MARCHAND. Si je t'achette que m'apprendras-tu ?

PYTAGORE. Je ne t'apprendray rien ; mais je te feray souvenir de ce que tu-as sçeu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela ?

PYTAGORE. En purifiant ton ame, & la nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle soit déjà nette ; comment l'instruiras-tu ?

PYTAGORE. Par le silence ; Tu feras cinq ans sans parler,

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils de Crésus ; Je veux estre homme & non pas statue : Mais encore , que feras-tu après ce long silence ?

PYTAGORE. Je t'enseigneray la Geometrie, & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant qu'il faille estre Violon, avant que d'estre Philosophe ! Et après cela , que m'apprendras-tu ?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay déjà.

PYTAGORE. Comment conte-tu?

LE MARCHAND. Un, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'est dix, le triangle parfait; & nostre sentiment. *C'est que
1. 2. 3. 4.
font dix.*

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, je n'ay jamais rien oûi de plus merveilleux, ni de plus divin!

PYTAGORE. Après cela, tu sçauras qu'il y a quatre Elements, la Terre, l'Eau, l'Air, & le feu, leur forme, leurs qualitez, & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment! l'air & le feu ont une forme.

PYTAGORE. Ouy, & tres-visible; car s'ils n'avoient point de forme, ils ne se pourroient mouvoir. Après tu sçauras que Dieu est un nombre, & une harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choses!

PYTAGORE. Bien plus; tu-és autre que tu ne parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu? je ne suis pas celuy qui te parle?

PYTAGORE. Tu és le mesme à cette heure; mais tu-as esté un autre jadis, & passeras à l'avenir en d'autres personnes, par une révolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Je seray donc par ce moyen immortel. Mais c'est assez de ces choses; de quoy vis-tu?

PYTAGORE. Je ne mange rien qui ait vie; mais de tout le reste, horsmis des fèves.

LE MARCHAND. Pourquoi ne manges-tu point de fèves?

PYTAGORE. Parce qu'elles ont quelque chose de divin, Premièrement, elles ressemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aisément, si tu en prens une verte. & que tu luy ostes la cosse; D'ailleurs estant cuites & exposées à la Lune un certain nombre de nuits, elles se changent en sang; Mais ce qui est de plus considerable, c'est qu'on s'en fert à Athenes pour eslire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes tes discours sont plus qu'humains; mais deshaille-toy; car je te veux voir tout nud. Grands Dieux! il a une cuisse d'or; ce n'est pas un homme, mais un Dieu: Il faut que je l'achette à quelque prix que ce soit: combien en veut-on?

MERCURE. Trois cens livres.

LE MARCHAND. Je les donne.

JUPITER Ecry son nom, & de quel país il est.

MERCURE. C'est un Italien, des environs de Crotone & de Tarente; mais il n'est pas seul, ils sont plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emmenent. Publies-en un autre.

MERCURE. Icy, Diogene: Voicy une vie masle & courageuse, une vie libre, qui l'achetera?

LE MARCHAND. Tout beau, Sergent, on ne vend point un homme libre: Ne crains-tu point qu'on te fasse un procès criminel dans l'Areopage?

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le vende; car en quelque état qu'il soit, il est toujours libre.

C'est qu'il portoit un marchand LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un si malôtru animal, si l'on n'en fait un foyeur, ou un porteur d'eau?

MERCURE. Non, mais un portier, car il *manteau*
 aboie comme un chien, & en porte le nom. *tout rapé*

LE MARCHAND. Mais d'où est-il ? & que *tassé, avec*
 fait-il faire ? *un bâton*

MERCURE. Tu luy peux demander. *et une*
besace,

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde : car il grince les dents, & me regarde de travers : Vois-tu comme il fronce le sourcil & comme il leve le baston.

MERCURE. Ne crains point, il est apprivoisé.

LE MARCHAND. De quel país es-tu, mon ami ?

DIOGENE. De tout país.

LE MARCHAND. Comment cela ?

DIOGENE. Je suis citoyen de l'Univers.

LE MARCHAND. Quel est ton but ?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme luy la peau de lion, car ton bâton te peut servir de massüe ?

DIOGENE. Cemechant manteau me sert de peau de lion, & je fais la guerre comme luy à des monstres qu'on nomme les passions, afin d'en purger l'Univers.

LE MARCHAND. C'est un beau dessein, mais qu'elle est ta profession ?

DIOGENE. Je suis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maistre Heraut, si je t'achete, que m'apprendras-tu ?

DIOGENE. Je t'aracheray à tes délices, & t'enfermeray avec la pauvreté ; En suite, je te feray suër, travailler, coucher sur la dure, & manger de tout, Que si tu-as de l'argent, tu le jetteras, si tu m'en crois, dans la riviere. Du reste, tu ne te soucieras ni de parens ni de

patrie, & tout ce qu'on en dit te passera pour une fable. Après, quittant la maison de ton pere, tu habiteras quelque vieille masure, ou quelque sepulcre, ou si tu veux, comme moy un tonneau. Ta besace sera tout ton revenu; Elle sera toujours pleine de bribes & de vieux bouquins, & avec cela, tu feras la nique aux richesses, & disputeras de la felicité avec Jupiter. Que si l'on te foüette, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela avoir la peau d'une huître à l'écaïlle, ou d'une tortuë.

DIOGENE. Tu feras ce que dit Euripide, Tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, éfronté, gronder tout le monde, & trouver à redire à tout; car c'est le moyen de se faire admirer. Avoir la parole rude, le ton de mesme, le visage renfrogné, la mine barbare; enfin, toute la façon farouche & sauvage; Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité, vivre dans les lieux les plus frequentez, comme s'il n'y avoit personne; & estre tout seul parmy la foule. Choisir toujours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuye de vivre avec un grain d'arsenic tu t'envoyeras en l'autre monde. Voila la beatitude que je te presche.

LE MARCHAND. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

DIOGENE. Mais elle est facile, & l'on n'a besoin pour cela ni de livres ni de préceptes; D'ailleurs c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire; car tu deviendras en moins de

rien tres-celebre, fuffes-tu moins qu'un Saveretier ou qu'un Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de precepteur pour cela, & je ne ſçay quel métier tu ferois bien, ſi ce n'eſt celuy de Batelier ou de Harangere, où l'on eſt accouſtumé à dire & à recevoir des injures. Toutefois ſi l'on en veut deux carolus, les voila.

MERCURE. Donne; auſſi-bien nous tardeoit-il d'en eſtre défait; car il ne faiſoit que nous rompre la teſte, & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veux-tu?

JUPITER. Ariſtipe, cét illuſtre débauché.

MERCURE. Voicy un morceau friand & delicat, qui l'achetere? Qui veut mener une vie douce & oiſive, parmy les plaiſirs & la bonne chere, qu'il achette ce beau mignon.

UN MARCHAND. Qu'il s'avance, & qu'il nous die ce qu'il ſçait faire; ſ'il m'acommode je l'acheterey.

MERCURE. Ne le tourmente pas: car il eſt yvre, & il auroit peine à te répondre: Voy comme il chancelle & comme il begaye?

LE MARCHAND. Où eſt l'homme de bon ſens qui ſe voudroit charger d'untel maraut? Dieux! quelle caſſolette! Mais dy-moy, ce qu'il ſçait faire, & à quoy il ſera propre?

MERCURE. A faire raiſon à table, & à danſer après boire, c'eſt le fait de quelque riche débauché; car il entend la fauſſe & le ragouſt; en un mot, c'eſt un grand artiſan de la volupté. Il a toujours eſté nourry à Athenes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faiſoient grand état.

LE MARCHAND. Mais quel eſt le ſommaire de ſa doctrine,

LES SACTES DES

MERCURE. Ne se soucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté par tous où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy, ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plutôt ces deux contraires, car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Héraclite & Démocrite, descendez; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

UN MARCHAND. Dieux quelle antipathie! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire; Qu'as-tu à rire, mon ami?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy! Tu te moques ainsi des hommes & des choses humaines?

DEMOCRITE. Oüy; car il n'est rien de solide, tout est vanité; l'homme n'est qu'un concours d'atômes, & le jouet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-mesme qui es fou & extravagant: Mais quelle impudence? Ne cessera-il jamais de rire? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dy-moy, mon ami, qu'as-tu à pleurer?

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout à fait déplorable, rien n'est permanent icy bas, tout est sujet à une vicissitude perpetuelle, le plaisir de l'homme n'est que douleur, son sçavoir qu'ignorance; sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité. Je regrette le passé, le present m'ennuye, l'a-

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 107

venit m'épouvante, je veux dire la fin du monde, & l'embrasement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde ?

HERACLITE. Un enfant qui jouë aux osselets, & qui se tourmente pour néant.

LE MARCHAND. Et les hommes ?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux ?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des énigmes, & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'est que je ne me soucie pas d'estre entendu.

LE MARCHAND. Personne aussi ne voudra t'avoir, & ne se souciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, soit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'un est fou gaillard, & l'autre mélancolique ; je ne veux ni l'un ni l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

JUPITER. Apelle cét éloquent Athenien.

MERCURE. Icy, Socrate, descendez ; Voicy une vie sage & réglée ; qui l'achetera ?

LE MARCHAND. Que sçais-tu faire ?

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND. Tu n'es pas mon fait ; car j'ay besoin d'un precepteur pour mon fils ; & il est trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant ? car je ne suis pas amoureux du corps, mais de l'esprit, & quand nous

coucherions ensemble, il ne se passeroit rien de deshonneste.

LE MARCHAND. Cela est un peu sujet à caution.

SOCRATE. Je te le jure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaisans Dieux !

SOCRATE. Quoy ! le Chien ne te semble pas un Dieu ? & ne sçais-tu pas ce qu'est Cerbère dans les Enfers, & Anubis en Egypte ; sans parler du Chien celeste ?

LE MARCHAND. Tu as raison, je n'y pensois pas : mais encore qu'elle est ta doctrine.

SOCRATE. J'ay formé une Republique en idée, & me gouverne selon les loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'une ?

SOCRATE. Premièrement, les femmes y sont communes, & il est permis à chacun de caresser celle de son voisin.

LE MARCHAND. Et que deviendront les loix contre l'adultere ?

SOCRATE. Ce ne sont que des chansons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, quel est ton sentiment ?

SOCRATE. Que leur baiser soit la recompense de la vertu.

LE MARCHAND. Voila une belle récompense ! mais encore quels sont tes principaux dogmes.

SOCRATE. Les Idées, qui sont les exemplaires eternels de tout ce qui est au monde ; Car de tout ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où sont-ils ?

SOCRATE. Nulle part ; car s'ils estoient quelque part ils ne seroient point,

*c'est que
de natu-*

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'est que tu-és aveugle des yeux de l'esprit, mais moy je voy des idées de toutes choses, & toy & moy invisibles: En un mot, je voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puisque tu-és si clairvoyant: Il faut que je t'achette, Combien me coustera-t-il?

MERCURE. Mille escus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier jour.

MERCURE. Ton nom?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emmene-le à la bonne heure.

JUPITER. Un autre.

MERCURE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut: Voicy le disciple de ce grãd rieux, & de ce grand débauché, sinon qu'il est un peu plus impie que tous deux ensemble; Du reste, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

UN MARCHAND. Combien en veut-on?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voilà; mais que je sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voila qui va bien; je luy acheteray des figes.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

JUPITER. Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts.

MERCURE. Tu-as raison, car toute la place s'atend. Icy Chrysispe. Voicy une vertu consommée, ou plûtoft la Vertu mesme; Le censeur & le grand critique des actions humaines, qui est luy seul toutes choses.

UN MARCHAND. Comment l'entens-tu?

*res uni-
verselles
comme
l'homme,
le chien,
&c.
ne subsi-
stent point
séparé-
ment, &
en se sin-
gulari-
sant se dé-
truisent,
c'est à dire
perdent
leur uni-
versalité*

*Démocri-
te.
Aristipe.*

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, éloquent, beau, julte, & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous métiers?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon ami, ne seras-tu point fâché de servir?

CHRYSIPE. Non; car cela n'est pas en nostre pouvoir, & ce qui n'est pas en nostre pouvoir, est indifférent.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales, & moins principales?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'est que tu n'as pas la faculté compréhensive, & que tu n'es pas accoutumé à nos termes; Mais quand tu auras appris la Philosophie, tu ne sçauras pas seulement cela, mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Apren-moy ce que cela signifie; car ces mots m'étonnent.

CHRYSIPE. Rien n'empêche que tu ne le fâches; si quelqu'un venoit à estre blessé à une jambe, dont il fust déjà estropié, la première blessure seroit un accident, & la seconde un accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité; mais ne sçais-tu rien d'avantage?

CHRYSIPE. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils?

CHRYSIPE. Des syllogismes.

LE MARCHAND. Il faut que ce soit un ouvrage fort subtil.

CHRYSIPE. Voicy quel il est; As-tu un fils?

LE MARCHAND. Pourquoi?

CHRYSIPE. Si un crocodile l'avoit pris , & qu'il eust promis de le rendre , pourvû qu'on luy pût dire ce qu'il a résolu d'en faire , Que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Répon pour moy , je te prie , de peur qu'il ne le dévore.

CHRYSIPE. Ne crain rien ; je t'apprendray d'autres choses bien plus subtiles , & de plus fins argumens , comme le *Moissonneur* , le *Dominant* , l'*Electra* , & le *Masqué*.

LE MARCHAND. Quelle est cette *Electra* ?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon si célèbre , qui fait en mesme temps une chose , & ne la sçait pas : Car elle sçait qu'Oreste est son frere , mais elle ne sçait pas , que celui qui est present , est Oreste. Pour le *Masqué* il est tout à fait incomprehensible. Répon-moy : Tu connois ton pere.

LE MARCHAND. Qui en doute ?

CHRYSIPE. Qui te le presenteroit masqué , que répondrois-tu ?

LE MARCHAND. Que je ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere , & si tu ne le connois pas ?

LE MARCHAND. Nulement ; car qu'on le démasque je le connoistray : Mais encore quel est le bur d'une Science si admirable ? Et lors que tu y seras arrivé comment vivras-tu.

CHRYSIPE. Selon Nature ; Mais il faut bien travailler auparavant , & s'user les yeux sur de vieux manuscrits tout grifonnez ; lire de gros commentaires , & apprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela , on ne sçauoit estre sage sans s'estre purgé le cerveau trois fois avec de l'élébore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux.

mais d'estre un passe usurier comme tu-és, cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'éle-bore , & qui a une vertu consommée ?

CHRYSIPE. Oüy; car il n'appartient qu'au sage de faire profiter son argent.

LE MARCHAND. Pourquoi ?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des consequences , & que l'interest est une consequence du principal. Par mesme raison , il peut tirer l'interest de l'interest, comme d'une consequence on en tire une autre; Et cela se prouve par ce Syllogisme hypothetique. Si le premier luy appartient, aussi fait le second. Or le premier luy appartient, Ergo le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la mesme chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeune-lle; Que le sage peut faire profiter de tout, & mesme de la vertu ?

CHRYSIPE. Tu l'entens ; mais ce n'est pas à cause de moy que je le prens , c'est à cause de mon disciple ; Car comme il est plus honneste de donner que de recevoir , je ne refuse pas d'estre le preneur , afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire; Que le disciple est le preneur , & le maistre le donneur en l'instruisant ?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur, mais pren garde que je ne te perce à jour d'une demonstration.

LE MARCHAND. Et qu'en arrivera-t-il ?

CHRYSIPE. Honte , silence , confusion; car si je veux presentement , je te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela ; és-tu un Perséc.

CHRYSIPE. Voicy comment la pierre est un corps.

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPE. Un animal est un corps ?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu-és animal ?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo tu-és pierre ?

LE MARCHAND. Nulement; mais je te prie;
ten-moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il est aisé, Nulle pierre n'est
animal, Tu és animal, Ergo tu n'és pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, je commen-
çois déjà à sentir du froid aux jambes, & aurois
peur d'estre petrifié comme Nicbe; Cela sera
cause que je t'acheteray. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cent quatre livres.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCURE. Es-tu seul ?

LE MARCHAND. Non; tous les Banquiers y
ont part.

MERCURE. Ils sont en grand nombre, & bien
capables du *Moissonneur*; car ils sont forts & ro-
bustes.

*Argu-
ment dont
il a parlé*

JUPITER. Ne t'amuse point, Publies-en un
autre.

MERCURE. Là ho : Peripateticien, décendez;
Voicy le beau, le riche, le sçavant, le doux, le sa-
ge, le modéré; en un mot, convenable à la vie
humaine, & qui plus est, double.

UN MARCHAND. Comment cela ?

MERCURE. Il semble autre dedans que de-
hors, c'est pourquoy si tu l'achettes souviens-
toy de distinguer entre l'homme exterieur &
l'interieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses principaux
dogmes ?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens.

ceux du corps, de l'esprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain. Combien me coutera-t-il ?

MERCURE. Cinq cens livres.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop; car il semble avoir de l'argent caché, & tu ne te saurois trop hasster de l'emmenner, parce qu'il y aura bien des encherisseurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit un moucheron; jusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil pénètrent la mer; quelle est l'ame des huïstres; & mille autres curiositez.

LE MARCHAND. Dieux ! qu'il est subtil.

MERCURE. Il sçait bien encores d'autres choses plus curieuses, Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere; Que l'homme est un animal risible, & non pas l'asne, qui ne sçait ni rire, ni bastir, ni naviger.

LE MARCHAND. Voila un sçavoir admirable, & sur tout bien necessaire. Tien, voila ton argent.

JUPITER. Que reste-t-il ?

MERCURE. Le Sceptique. Aprochez, Pyrrhon; il se faut hasster; car les Marchands se retirent. Qui veut celuy-cy ?

UN MARCHAND. Moy: Mais dy auparavant, que sçais-tu Pyrrhon ?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRHON. Parce que je ne sçay pas seulement s'il y a quelque chose au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRHON. Encore moins.

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 67

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRHON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre ; & après avoir bien pesé & considéré tout , je trouve que je ne sçay rien.

UN MARCHAND. Es-tu aussi extravagant dans les mœurs , que dans la doctrine , & ne fais-tu rien avec ordre ?

PYRRHON. Tout ; hormis que je ne poursuis point un fugitif.

La Vérité qui s'enfuit.

LE MARCHAND. Pourquoi ?

PYRRHON. Parce que je ne sçaurois apprehender.

Il joue sur le mot d'ap-prehender , qui signifie

LE MARCHAND. Je le croy , car tu-és assez pesant ; mais encore quel est le but de ton sçavoir.

PYRRHON. Ne voir , ni n'ouïr , ni n'entendre.

concevoit & prendre en termes de chicaner.

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd & aveugle ?

PYRRHON. Et avec cela , perdre le sens & la raison , & n'estre en rien différent d'un vermisseau.

LE MARCHAND. Tu mérites que l'on r'achette pour ta rareté , comme une piece de cabinet ; Combien en veut-on ?

MERCURE. Trente livres.

LE MARCHAND. Les voila. Hé bien ! que dis-tu maintenant ? n'és-tu pas à moy ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray , l'argent est compté , & la marchandise livrée.

PYRRHON. Je ne me détermine point , & rien toujourns la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant , il me faut suivre ; car j'et'ay acheté.

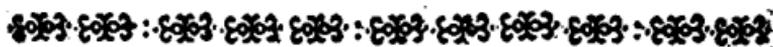
PYRRHON. Qui le sçait.

LE MARCHAND. Le Sergent & les assistans.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy ?

LE MARCHAND. Je te le feray tantost bien sçavoir en te faisant travailler à coups de bâton.

MERCURE. Suy-le , sans tant contester; A demain , Messieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artisans , & autres de moindre étoffe.



LE PECHEUR OU LA VENGEANCE.

DIALOGUE

DE LUCIEN ET DES PHILOSOPHES.

Où plusieurs autres parlent.

Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes, comme n'ayant eu dessein que de parler de ceux qui abusent de ce nom.

SOCRATE. **D**ONNE, donne, à bons coups de mottes & de pierres, sur cét imposteur : Prenons garde qu'il ne nous échappe ; Boute Platon , Boute Chrysipe ; Fraçons nous ensemble ; Que le bâton & la besace se joignent contre leur commun ennemy ; car il n'a épargné personne. Quoy Aristipe , tu languis. Que le souvenir de l'injure qu'il t'a faite, serve à t'animer à la vengeance. C'est à ce coup, Diogene, qu'il faut mettre le bâton en œuvre, & montrer ce que tu sçais faire. Courage, Aristote, doublons le pas. Bon, le voila pris, Nous te tenons, méchant, tu ne nous échapperas pas, On te fera voir tout à cette heure qu'et

les gens tu as ofensez ? De quelle mort le ferons-nous mourir ? mais ce n'est pas assez d'une mort , il faut qu'il en souffre plusieurs , pour réparation de son crime ; autrement la Justice qui proportionne la peine au delit , ne seroit pas satisfaite.

PLATON. Je suis d'avis qu'on luy arache les yeux , & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mette en croix , après l'avoir bien fouëté ; Que t'en semble , Empedocle ?

EMPEDOCLE. Qu'il le faut jeter tout vif dans la fournaise du mont Ethna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plutôt en pieces, comme Penthée ou Orphée , afin que chacun en ait sa part.

LUCIEN. Hé ! pardon, Messieurs ! je vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon ami, Il n'y a point de société entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suivez plutôt le conseil d'Homere: Prenez la rançon du captif, & le laissez aller.

PLATON. Tu-as beau dire ; tu ne nous échappera pas.

LUCIEN. Si Homere me manque , j'auray recours à Euripide ; Ne rejettez point les prieres du miserable , qui implore vostre assistance.

PLATON. Mais il dit en un autre endroit : Que celui qui a fait le mal , se doit résoudre à le souffrir, & que la fin de la calomnie est l'infelicité.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a point moyen d'échapper, dites-moy pour le moins ce que j'ay fait ?

PLATON. Tu le demande, méchant, après nous avoir vendus comme esclaves ; nous qui ne som-

mes pas seulement libres , mais qui affranchissent les autres ; Tu nous vois donc assembler pour tirer vengeance de cette injure , après avoir obtenu de Pluton un jour de répit pour te venir persecuter. Il n'est pas jusqu'à Pythagore qui n'en ait voulu estre , le vois-tu en ce coin qui ne dit mot ?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine , car je suis assuré que vous ne me ferez point de mal pourvu que vous me vouliez écouter. Jetez ces pierres que vous avez amassées , ou les gardez plutôt pour en lapider ceux qui le méritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauver. Il faut que tu vestes un pourpoint de pierre , comme dit Homere , pour réparation des crimes que tu-as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs, Ha ! ne traitez pas si mal vostre bien-facteur , qu'on ne vous accuse d'ingratitude comme les Philosophes d'aujourd'huy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais ouï parler d'une si grande insolence ? A la fin il nous fera croire que nous luy sommes fort obligez , pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle aparence y a-t-il que je vous aye voulu ofenser , moy qui vous dois tout ce que je sçais & ce que je vauz , puis-que c'est dans vos livres que j'ay puisé ma doctrine , & dans ce divin parlerre que j'ay cueilly toutes ces fleurs ? Il faudroit que je fusse plus brutal que ces barbares qui s'ataquerent à Apollon & aux Muses , après avoir appris d'eux l'art de chanter & celuy de tirer de l'arc.

PLATON. C'est là un trait de sa Rhetorique , car on dit que tu es grand Orateur. Mais tu es d'autant plus coupable , que tu te fers de nos

Thamyris & Euryte. Ou, de lancer le javelot.

armes contre nous-mêmes , & que tu jettes des pierres dans un jardin où tu-as cueilly des fleurs.

LUCIEN. Je n'eusse jamais crû que de si Grands hommes se fussent laissez transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'ouïr, & faites qu'on juge nostre procez par les formes de la Justice. Convenons du Juge, du temps, & du lieu ; & puis vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous ensemble , & je répondray à tous les chefs de vostre acufation & aquiesceray au jugement quel qu'il puisse estre. Que si je gagne ma cause , je ne veux point d'autre recompense, sinon , que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce soit donner moyen d'échaper à un imposteur , nous voulons bien te permettre de te défendre , pourveu que ce soit devant un Juge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous.

LUCIEN. La Philosophie.

PLATON. Mais elle ne peut estre Juge & partie tout ensemble ; car c'est elle que tu as ofensée en nostre personne.

LUCIEN. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cause, que je ne craindrois pas de prendre pour Juges mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous , Messieurs ? nous ne pouvons refuser des ofres si raisonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot , & luy donner audience ; Car si nous le condamnons sans l'ouïr , nous ouvrons vne large porte à la calomnie , & je ne scaurois que répondre à mes acufateurs , s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu-as raison ; Alons trouver la Philosophie , & luy demander justice.

LUCIEN. Courage , Messieurs , voila qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantost faire. Mais où est-elle ? car je ne vous cele point qu'il y a long-temps que je la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui se vantoient de sçavoir le lieu de sa demeure , & qui s'ofroient de m'y mener ; mais j'ay reconnu à la fin qu'ils ne le sçavoient pas mieux que moy. Quelquefois j'ay esté en des lieux, où l'on disoit qu'elle estoit , & j'en voyois sortir des Personnages fort venerables ; Mais en entrant je n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une courtisane plâtrée & fardée, qui cachoit son aféterie sous une feinte negligence; mais ses actions la faisoient assez connoistre & démentoient ses paroles; car elle aimoit les cajoleries & les présens, & faisoit plus d'état des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs quoy qu'elle parust fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure , de peur d'estre pris en ses filets, & j'eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantôme.

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas connue de tout le monde, mais elle doit passer icy au retour de l'Academie, pour s'aler promener au Pécile. La vois-tu qui en vient avec une façon douce & modeste ? on diroit qu'elle medite par le chemin , tant elle marche gravement.

LUCIEN. J'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance ; mais nous la reconnoissons bien à ses discours , & encore mieux à ses actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'est-ce-cy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront la bas que vous estes venus icy? Qui est cét homme que vous traînez? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin?

PLATON. Non, mais vn monstre, qui n'est pas digne de vivre, pour s'estre attaqué à toy que tout l'Univers respecte, & pour nous avoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions? Ne voyez-vous pas que je soufre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Theatre; car comme les vents allument vn flambeau au lieu de l'éteindre; les faux rapports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage sa lumiere. Comment estes-vous devenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criiez tant contre les passions en celuy-cy?

PLATON. La Renommée nous a aporté jus-qu'aux enfers, l'affront que celuy-cy nous a fait, & nous en a tirez pour venir vèger cette injure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner sans l'oïr; Que répons-tu à cela, mon ami?

LUCIEN. Que j'ay eu bien de la peine, divine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Juge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de découvrir la verité, & de convaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant, detestable, après l'avoir vendue au plus ofrant pour deux carolus?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en vetille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LUCIEN. Tu le sauras tantost, après nous

avoir ouïs ; Alons seulement, à l'Aréopage , où plûtoſt à la fortereffe , pour découvrir de plus haut ce qui ſe paſſe dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Pécile, mes Compagnes , je reviendray bien-toſt vous trouver.

LUCIEN. Qui ſont-elles ?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois ſi robuste , c'eſt la Vertu , la Science marche devant , & la Verité la ſuit.

LUCIEN. Où eſt la Verité ? je ne la voy point.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt qu'elle ne veut pas qu'on la voye , parce qu'elle eſt nuë & ſans ornement ; mais regarde de ce coſté-là tu la verras à demy.

LUCIEN. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les meines-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete ? outre qu'il eſt difficile ſans elles de nous bien juger , & que je veux prendre la Verité pour mon Avocate.

LA PHILOSOPHIE. Suivez-moy , mes cheres ſœurs ; car vous avez quelque intereſt à la cauſe.

LA VERITÉ. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que je ſais ce qui en eſt , & que je ne me meſle plus des choſes du monde.

LUCIEN. Mais tu-és neceſſaire à la juſtification d'un innocent.

LA VERITÉ. Que la Liberté donc vienne avec moy , pour m'aſſiſter au jugement d'une perſonne qui eſt en peine pour l'amour d'elle , & que la Raiſon demeure.

LUCIEN. Nous en avons beſoin auſſi ; car nous avons affaire à des gens qu'il eſt difficile de

convaincre , parce qu'il trouve toujours quelque échapatoire.

LA VERITÉ. Qu'elle vienne donc , & qu'elle amene avec soy la Demonstration. Sui-vez-moy toutes , puisque vous estes necessaires au jugement.

ARISTOTE. Quoy ! nostre adversaire se veut servir contre nous de la Verité ?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non ; mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne sauroit rien faire en presence de la Vertu qui tient la balance ; mais comment est-ce qu'il s'apelle ?

LUCIEN. Parrhésiade , fils d'Aléthion , & d'Elenxiclée.

LA PHILOSOPHIE. Quel est son país ?

LUCIEN. La Syrie près de l'Euphrate ; Quoy ! tu t'en étonnes. Il y a plusieurs de ceux qui m'en veulent dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure , pourveu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray ; mais quelle est ta profession ; car il est besoin de le savoir.

LUCIEN. C'est de dire la verité librement , & de convaincre l'orgueil & l'imposture.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais un métier bien dangereux , & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroist bien ; car je suis en danger pour ce sujet , & comme j'aime la simplicité & la verité , autant que je hay le mensonge & l'arrogance , je trouve bien plus d'objets de ma haine , que de mon amour.

C'est à peu près ce que son nom signifie.

LA PHILOSOPHIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une , quoy qu'elles paroissent

doubles ; c'est pourquoy elles ne doivent point estre separées.

LUCIEN. Tu le fais mieux que personne, divine Fille ; mais il est vray que j'abhorre les méchans autant que j'aime les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puisque nous voicy devant le Temple de Minerve , Que la Prestresse range les sièges , tandis que nous entrerons pour faire nostre priere.

LUCIEN. Je te prie, grande Deesse, comme tu découvres tout du haut de ton Temple , de m'aider à découvrir la fourbe & l'imposture. Tu fais combien tu en vois tous les jours qui se parjurent, il est temps que tu les châties. Que si tu vois que le mensonge l'emporte sur la verité , donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voila assis , commençons ; Que les Philosophes choisissent quelqu'un pour porter la parole , car ils ne sauroient parler tous ensemble ? Et quand il aura achevé , l'accusé parlera à son tour.

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous ? C'est à toy Platon à nous défendre , car tu as l'esprit sublime ; & les raisons fortes & pressantes , accompagnées de délicatesse & des autres graces de ton país. Rassemble donc tout ce que tu as jamais dit contre tes ennemis , & tes envieux , car celuy-cy est pire que tous les autres.

*Gorgias ,
Polus ,
Prodicus ,
Hippias.* Déploye toutes les forces de ton éloquence , & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhetorique , & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere , avec ces interrogations fréquentes & agreables. Dy, si tu veux, que Jupiter monte sur son Char ailé pour prendre vengeance des coupables.

OU LA VENGEANCE. 211

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour une si grande accusation 2. prenez plutôt Diogène, ou quelqu'autre Philosophe accoutumé à dire des injures ; car il n'est pas tant question icy d'élegance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est moy qui seray l'accusateur, puisque c'est moy, aussi bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des diferens qui sont entre nous, mais d'un affront qui nous est fait en commun ; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause, pour plaider la tienne. Il n'est question que de savoir si nous sommes tels que celuy-cy nous a dépeins. Parle fortement, comme le merite la grandeur del'injure, & l'estime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Messieurs, je n'oublieray rien qui serve à nostre défense, & ne trahiray point vostre cause. Si la Philosophie mesme, comme elle est d'une nature douce & paisible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, je ferois voir à ce galand, que je ne porte pas en vain un baston.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, Voila l'eau versée, & toute la compagnie attentive à oïr ce que tu diras.

*Costume
ancienne
d'horloge
d'eau.*

LUCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogène qui parle, que les autres prennent place parmy les Juges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties ?

LUCIEN. Non ; Cela ne servira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Je te trouve bien genereux; Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogene parle.

DIOGENE. Je ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Philosophie, ni à représenter les services que tous ces Grands personnages que voicy ont rendu au genre humain. Il n'y a point d'apparence de perdre en louanges superflus, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puisqu'il n'y en a pas trop pour vne si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitte le baccin pour nous venir ataqver, a transporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures & de nous exposer aux mépris & à la haine publique; Car il veut faire passer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par l'approbation du Peuple, qui n'aime rien tant que la médifance, & qui est bien-aïse de voir déchirer la reputation des plus Grands hommes, comme si leur abaisement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaisoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas un si grand crime de railler un particulier, en un jour de réjouissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute une compagnie d'honnestes gens, comme fait celly-cy, pour reciter un volume d'invectives contre les Philosophes les plus celebres, sans qu'on luy en ait jamais donné aucun sujet; ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraitter ses disciples, &

*Feste de
Bacchus.*

qu'il se sert du Dialogue de nôtre favori contre nous-mesmes, ayant corrompu jusqu'à Menipe l'un de mes sectateurs, pour se moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faite un chastiment exemplaire, si nous ne voulons devenir la fable du peuple, & d'ôner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lâcheté, après avoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulièrement qu'il a livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, je ne say ce qu'il pourra dire, d'avoir ainsi prophané ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez; & nous nous adressons à toy, pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empescher qu'à l'advenir on ne nous méprise, & qu'aucun ne soit si osé que de rien entreprendre de semblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogène; Voila parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA PHILOLOPHIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'acusé pour se défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il?

LUCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & qu'il en a oublié ce qu'il y avoit de plus atroce, dont j'ay pourtât si peu de honte, que je le veux dire moy-mesme, parce que cela servira à l'éclaircissement de la vérité, & fera voir qui sont ceux que j'ay voulu piquer dans cette satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne

pas à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dès que j'eus remarqué le mensonge, l'imprudence, & les criaileries du barreau, avec les autres vices de la chicane, Je la quitay promptement, pour me jeter entre les bras de la Philosophie comme en un port salutaire; Car elle meine une vie tranquille éloignée du trouble & de la discorde, & ses preceptes sont tres-saints, pourveu qu'on les veuille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que j'eus donc reconnu que plusieurs n'aimoient pas tant la Philosophie pour elle-mesme, que pour la gloire & pour le profit, & qu'ils se contentoient d'avoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en avoir l'effet; j'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom, & ne pûs souffrir que des singes contrefissent les hommes, ni qu'un asne couvert de la peau d'un lion voulût passer pour ce qu'il n'estoit pas. Mais ce qui me fâchoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs defauts, & acuser de leurs vices ces Grands hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne savoit plus de quelle façon ils avoient vescu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du Peuple, pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames; mais vous ne le pouvez souffrir, & vous me traînez en Justice pour ce sujet. Dites-moy, Messieurs, si je voyois quelqu'un qui revelast les mysteres, serois-je impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font fouïetter souvent en leur presence les Ac-

teurs qui representent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune; sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on châtie ceux qui ne jouent pas bien leurs personnages : Car de faire mal celuy d'un messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand danger; mais il n'est pas pardonnable de des-honorer vn Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenances deshonestes : Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que pour vivre tout au contraire; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, vivre sans passion, n'estimer Bien que ce qui est honneste; & cependant, ils courent après les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus mutins que de petits chiens, plus coleres que des coqs, plus timides que des lièvres, plus flateurs que des singes, plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des chouïettes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule, à la suite des Grands, & se presser à leur porte ou à leur table, où ils sont insupportables mesmes aux Courtisans, par leurs lâches flateries; & contraints par la violence du vin, ils font & disent cent extravagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le sage n'a besoin de rien, & qu'il possède tout en soy-mesme, ils ne cessent de demander, & se fâche quand on les refuse, qui est vne chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadème. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font un grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indiferentes; Mais si quel-

qu'un de leurs amis a besoin de quelque chose; ou qu'il les prie de lui faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En un mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se jouent ensemble, mais si quelqu'un vient à jeter un os au milieu d'eux, aussi-tost ils s'entremordent. On dit à ce propos, qu'autrefois un Roy d'Egypte aprit des des singes à danser, à quoy ils réussirent admirablement, parce que cét animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-temps, jusques à ce qu'un Bourgeois qui vouloit rire, s'avisa de jeter des noix dans la sale où ils dansoient, car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruèrent dessus pêle-mêle, sans avoir égard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublierent le personnage qu'ils représentoient, pour jouer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Philosophes dont je parle; car je n'ay garde de toucher aux autres. Mais, dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'aparence? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contre-faisoient bien; mais ils en sont plus éloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voila ce que j'avois à dire pour ma défense; & je prens à témoin la Verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle fait elle-mesme.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous; qu'on aille aux opinions. Que vous en semble, mes Compagnes?

LA VERITÉ. Pour moy, tandis qu'il a parlé

Je baïffois la veuë de honte, & eusse voulu estre bien loïn, parce que j'en reconnoïffois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeins, & pensois voir ce qu'il raportoït.

LA VERTU. Il m'est arrivé la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous, mes Disciples ?

LES PHILOSOPHES. Que bien loïn d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-fauteurs, puisqu'il a soin de nostre reputation, & qu'il veut conserver l'estime que nous avons aquisée durât nostre vie. Nous avons fait justement comme ceux de Troye, qui pressèrent tant des Comédiens qui passoient par leur païs, de leur jouër quelque Tragedie, qu'ils leurs représenterent leurs propres malheurs. Qu'il raille désormais tant qu'il luy plaira des défauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'auoüerons plûtoft que de contredire.

DIOGENE. Pour moy, je luy en say bon gré; & non seulement je me repens de ce que j'ay dit contre lui; mais je veux estre son ami à l'avenir.

LA PHILOSOPHIE. Je le declare absous tout d'une voix, & le repute pour mien.

LUCIEN. Il reste encore quelque chose à faire après ma justification, c'est de châtier les coupables; car je veux estre leur accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogisme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix, Ecoutez; Que tous les Philosophes viennent au Palais pour se défendre, en presence de la Philosophie, accompagné de la Verité & de la Vertu.

LUCIEN. Il y en a peu qui se présentent; car ils redoutent la Vertu, & apprehendent que la Verité ne découvre leurs défauts; outre qu'ils

font répandus à cette-heure par la ville pour chercher quelque lipée franche ; mais je sáy bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun une piece d'argent & un pain ; Et ceux qui auront la plus grande barbe , auront de surcroist un cabat de figues. Il n'est point besoin de science ni de vertu , pourveu qu'on sache faire des argumens en toutes les formes ; mais celuy qui remportera le prix de la dispute , aura pour récompense un talent. Grands Dieux ! comme ils acourent en foule , & comme ils se pressent de tous costez pour entrer. On diroit d'un essain d'abeilles ; le Printemps n'a pas tant de fleurs , l'Esté de moissons , ni l'Automne de raisins , pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein , & l'on ne voit par tout que barbes , bastons & besaces , pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiere publication est disparu , ou confondu dans la foule : mais certes il y devoit avoir quelque signe pour les reconnoistre ; car ceux qui ne valent rien ont quelquefois meilleure mine que les autres , & parlent mieux de la Vertu , quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre une autrefois ; Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à recevoir les premiers.

PYTAGORICIENS. Nullement ; C'est à nous qui sommes plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plutôt au Peripateticiens , puis qu'ils s'agist de recevoir de l'argent , qui fait partie de leur felicité.

STOÏCIENS. Si cela est , les Stoïciens sont

préférables ; parce qu'ils le savent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient ; car nous merrons le souverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute ; car il n'y en a point qui sachent mieux disputer que les Academiciens.

STOÏCIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fussent pas ; car ils ne le cedent à personne en opiniâreté.

ACADEMICIENS. Mais vous estes attachez à de certaines maximes , que vous estes obligez de défendre, au lieu que n'en ayant point, nous pouvons disputer contre les autres & contre nous-mêmes.

LA PHILOSOPHIE. Cessez de vous entrebatre ; & vous autres Cyniques , quittez ce bâton , ou ne vous en servez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit, mais de discerner les bons & les mauvais Philosophes , pour récompenser les uns & punir les autres. Qu'est-ce là ? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a jettée pour mieux fuir, & qu'on voye ce qui est dedans ; sans doute que ce sont des bribes , ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nulement ; mais de l'argent , des dez , un miroir & des parfums , avec un petit soûteau pour les sacrifices.

LA PHILOSOPHIE. Et avec cela , il a la hardiesse de crier contre le luxe ?

LUCIEN. Voila comme ils sont faits presque tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoître les méchans ? C'est à la Verité d'y travailler , pour empêcher que le mensonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE'. Puis que tu témoignes tant de passion pour moy , pren avec toy la Raison , & allez ensemble faire vne reveüe generale. Vous amènerez tous les Philosophes dans le Prytannée, où l'on couronnera les uns, & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud, qui portera l'empreinte d'un renard ou bien d'un singe.

C'est un quartier d'Athènes qu'on met dans la forteresse.

LA PHILOSOPHIE. C'est bien dit ; mais pour les reconnoître, il les faudroit éprouver non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ses petits ; mais à la gloire, aux plaisirs & aux richesses. Ceux qui pourront les regarder fixement , sans estre éblouis de leur éclat, seront déclarez legitimes, & les autres jettez en bas comme des bâtards.

LUCIEN. Mais comment les pourrons-nous attraper ? Je suis d'avis que la Prestresse du Temple nous preste cette ligne que quelque pescheur a consacré à la Déesse , & nous mettrons au bout un peu d'or ou quelque friandise pour les surprendre.

LA PRESTRESSE. La voila.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne ? Il la jette du costé de la ville , a-t-il envie de pescher des pierres dans le Pelagisque ?

LUCIEN. Taisez-vous, que vous n'épouvantiez le gibier. Je voy venir une grande dorade ; mais non , c'est un chat de mer , qui est en embuscade au tour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous estre favorables ; le voila qui bâille après l'hameçon , il sent l'or , il le suit , il l'avale , il est pris ; Tirons-le en haut ; Que le Syllogisme nous aime ; Je le tiens. Grands Dieux ! quelles dents ! pendons-le par les oüies, & retirons l'or de sa gueule ! Quoy ! il l'a déjà avalé ? faisons-luy rejeter pour en prendre d'autres ; Que dis-tu , Diogene , connois-tu

le compagnon ? Il est de ton vivier.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LUCIEN. Combien pense-tu qu'il vaille ? Il se plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout ; Rejettons-le, & essayons d'en avoir quelque autre ; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

LUCIEN. Ne crain point, ils sont legers comme du vent ; mais qui est celui-cy, large & plat ? C'est un Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le ; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

PLATON. Quoy ! maraut, tu donnes sur l'or.

LUCIEN. Que veux-tu qu'on en fasse ?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peschons encore.

LUCIEN. J'en voy approcher un tout rayé d'or qui court à la proye ; mais il a découvert l'hameçon, il tourne queuë ; Toutefois, le voila qui revient tant il est gourmand ; il mord ; il est pris.

DIOGENE. De quelle espece est-il ?

LUCIEN. Demande-le à Aristote.

ARISTOTE. Je ne le connois point.

LUCIEN. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

DIOGENE. J'en voy plusieurs qui vont en foule ; prenons vn filet ; car ils sont difficiles à attraper, & piquent de tous costez ; mais ce sera assez d'en prendre un, aussi bien ne valent-ils rien, & sont pleins d'arrestes. Jette la ligne, mais garny-là de plomb par en bas, de peur qu'ils ne la coupent, & qu'ils s'en aillent avec la proye.

*Ils raille
des épi-
nes de la
Philoso-
phie Stoï-
que.*

*C'est que
Chryson
en Grec
signifie
or.*

LUCIEN. Grands Dieux ! comme ils s'en-
trebatent pour la prendre, les uns rongent la
figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voi-
la un de pris ; Dy-nous qui tu es ? Je suis plai-
sant d'interroger un poisson qui est muet, il le
faut demander à Chrysipe ; car il y a de l'or en
son nom.

CHRYSIPE. Il est trop gourmand, je ne le
connois point.

LUCIEN. Tu as raison, il ne vaut pas mieux
que les autres, n'en mangeons point, que quel-
que arrete ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez, aussi bien
nostre amorce est trop précieuse, pour la ha-
zarder davantage, & le proverbe ne veut pas
qu'on pesche avec un hameçon d'or, de peur
de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons
la ligne à la Prestresse, & renvoyons les Philo-
sophes, puisque voila tantost le jour écoulé ;
cependant la Raison & Parrhesiade feront la
reueüe que j'ay dit.

LUCIEN. Alons ; mais où irons-nous pre-
mierement ? sera-ce à l'Academie ou au Porti-
que, ou si nous commencerons par le Lycée ?

LA RAISON. Il n'importe ; mais en quel-
que lieu que nous allions, nous aurons plus
besoin de fer chaud, que de couronnes,

•••••

LE TYRAN , OU LE PASSAGE
DE LA BARQUE.

DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTHON, ET DE MERCURE.
Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie des Tyrans & de leurs Vices.

CARON. **C**LOTHON, tout est prest, la sentine est vidée, le mast dressé, les voiles tenduës, les rames atachées, il n'y a plus qu'à lever l'anchre; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'avons rien gagné, quoy que nous dûssions avoir déjà fait trois voyages. Pluton ne māquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que je n'ay jamais haste; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nostre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a bû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à jouier des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober; car c'est aussi un de ses métiers. Après cela, il vient faire le galand, comme si nous n'estions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il est empesché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal user d'un bien qui est en commun, nous n'avons pas acoûtumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais je voy bien ce que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodelle & de la viande pour les morts, le reste n'est rien que tenebres; au lieu que tout est

beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son soul de nectar & d'ambroisie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est un prisonnier qui se sauve; & quand il faut revenir, c'est le Diable, on ne le sauroit ravoit.

CLOTHON. Ne te mets point en colere; le voila de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chasse devant lui ainsi qu'un troupeau de moutons; mais il me semble que j'en voy un qui est lié, & un autre qui se creve de rire, & qui aide à les chasser. Qu'as-tu Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux?

MERCURE. Qu'aurois-je? sinon qu'il m'a fait courir tout le jour après ce miserable qui s'enfuyoit, & qui est cause que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qui l'obligeoit à fuir.

MERCURE. Il vouloit retourner au monde; il faut que ce soit quelque Prince, car il regrette une grande felicité.

CLOTHON. Et pensoit-il pouvoit vivre, ayant achevé sa fusée?

MERCURE. S'il le pensoit? Voy-tu ce galand homme, avec son bâton & sa besace, je croy que sans luy il en fût venu à bout; car depuis que ta sœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que se debatre, & roidir des jambes pour s'empescher d'avancer. Quelquefois il tâchoit de me fléchir par ses prieres, & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses; mais je say trop bien mon métier. Cependant, il a si bien fait qu'il s'est dérobbé de nous, tellement qu'étant à la porte, comme j'ay voulu rendre mon compte, il s'est trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le sourcil, & me regardant de

travers ? Ne saurois-tu , m'a-t-il dit , t'empêcher de dérober mesme les morts ? Say-tu pas bien que ce n'est pas icy le lieu de voler , mais de punir les voleurs , & qu'on ne nous sauroit , ni corrompre , ni surprendre ? Alors , tout confus , comme tu peux penser , je me suis souvenu de ce qui estoit arrivé par le chemin , & retournant sur mes pas , j'ay rencontré ce galand , qui n'étoit qu'à deux doigts de la lumière.

CLOTHON. Cependant , nous t'acusions de paresse , sans considérer que le messager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir ? Est-ce que nous n'avons pas esté assez long-temps sans rien faire ?

CLOTHON. Tu-as raison , embarque ton monde , cependant que je prendray mon registre , & me mettant à la descente , je demanderay à chacun son nom , sa maison & son village. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans qui n'ont rien à me répondre , comme je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien , Caron , en voila trois cens , en contant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voila vne belle marchandise , & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont esté bien pris sur le Vert ? Je voudrois bien savoir pourquoy ils sont venus au monde , pour en partir aussi-tost.

MERCURE. Tay-toy ? Que veux-tu après cela , Clothon ? Prendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort ?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillars ? Charge-les , aussi-bien ne sauroient-ils marcher ? & je ne les veux point interroger , car je

n'ay que faire de savoir ce qui s'est fait, il y a cent ans La ho! bonnes gens? Ils ne répondent rien: Je pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

MERCURE. Ils sont tout flétris & ridez comme ces fruits que l'on a cueillis trop tard, & qui sont seichez sur la branche. En voila quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit de raisins secs; Améne en suite les blesséz? Qui est-ce qui vous a ainsi acoustrez, mes amis? Mais j'auray plutôt fait de le regarder sur mon livre: Il en devoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en un combat chez les Medes, & parmy-eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voila.

CLOTHON. Et ces sept amoureux qui se sont tuez par desespoir, avec le Philosophe Théagene pour une Courtisane de Megare?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTHON. Ceux qui se sont entretüez pour regner, y sont-ils? Et ce Coeu qui a esté empoisonné par sa femme, & par son galand?

MERCURE. Les voila aussi.

CLOTHON. Améne en suite les pendus & les roüez, avec ces seize, qui ont esté tuez par des voleurs sur le grand chemin.

MERCURE. Les voila tout percez de coups, Veux-tu aussi les femmes?

CLOTHON. Oüy, & ceux qui sont peris sur mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés: Mais où est ce Philosophe Cynique, qui devoit s'empoisonner pour venir en poste en l'autre monde?

UN CYNIQUE. Me voicy, Clothon, que t'avois-je fait pour me laisser si long-temps en vie? Ma fusée n'estoit-elle pas encore achevée?

Car j'ay tâché plusieurs fois de la rompre sans en pouvoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'avions laissé en vie pour instruire les autres , & pour les guerir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure

UN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaist, que celuy-cy ne soit entré , car j'ay peur qu'il ne nous échape , & qu'il ne t'émeuve à compassion par ses prieres , & par ses larmes.

CLOTHON. Tu ne me connois pas bien ; Je suis vne mau-piteuse , avec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui est-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Clothon, que je puisse retourner en vie pour quelques heures , je reviendray après sans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aler faire si haut ?

LE TYRAN. Achever mon Palais, qui est demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, un autre l'achevera.

LE TYRAN. Que j'aïlle pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon thresor ?

CLOTHON. Il est déjà trouvé, Megaclés s'en est saisi.

LE TYRAN. Quoy ! cét infame, que j'ay épargné par mépris !

CLOTHON. Luy-mesme, il vivra encore quarante ans, & joiïira de tes Concubines , & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort , Clothon , de livrer ce que j'ay de plus precieux , à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut ! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir , après

238 LE TYRAN, OU LE PASSAGE
avoir égorgé ses enfans en sa presence ?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il est vray ; mais le temps de le posseder estoit passé.

LE TYRAN. Escoute un mot à l'oreille , je te donneray mille talens d'or.

CLOTHON. Où sont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Que n'entendois-tu que j'eusse achevé de dompter les Pisidiens , & de mettre sous contribution toute la Lydie , pour graver sur mon tombeau mes grandes & immortelles actions.

CLOTHON. Ce n'estoit pas là l'ouvrage d'un jour , il t'eut falu plus de vingt-années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour : Veux-tu au lieu de moy mon favory ?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur : Mais n'estoit-ce pas luy , méchant ; que tu souhaitois tant de laisser en vie ?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors , mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il sera bien-tost icy , ne t'en mets point en peine, car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheve de redoubler mon supplice , & me dis le reste de ce qui arrivera après ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets épousera ta femme , qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui ! ce perfide , qu'elle m'a fait mettre en liberté ?

CLOTHON. Luy-mesme. Pour ta fille , on la conte déjà entre les Concubines du nouveau Prince : D'ailleurs on a brisé toutes tes statues,

& ton nom est en opprobre , & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défense , & qui témoigne quelque ressentiment de ces injures ?

CLOTHON. Et avois-tu des amis ? ou as-tu mérité jamais d'en avoir ? Toutes les caresses qu'on te faisoit , c'estoit ou par crainte ou par esperance ; & ce n'estoit pas toy qu'on aimoit , c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prospérité, lors que je étois malade : Chacun desiroit de mourir , & de me laisser en vie , ils ne juroient tous que par moy.

CLOTHON. C'est pourtant l'un deux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu bûs hier chez Hippias ?

LE TYRAN. Quoy ! ce coup qui estoit un peu amer ? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

CLOTHON. Tu perds le temps en des questions inutiles , il faut partir.

LE TYRAN. Une chose me tuë , Clothon , & me fait souhaiter de revivre pour m'en venger. Comme j'avois la mort entre les dents , un de mes valets monta sur le soir dans ma chambre , & ne voyant qu'une de mes concubines près de moy , la jetta par terre , & la des-honora à ma veüe , après avoir fermé la porte sur luy. En suite , se tournant vers mon lit : Ha ! méchant , dit-il , combien de fois m'as-tu batu injustement ? Là dessus il me cracha au nez , & se mit à me souffleter , & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on ouït monter quelqu'un , & ma concubine fit la pleureuse. Que si je les pouvois tenir ?

CLOTHON. Cesse de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner vn Roy ?

CLOTHON. Un Roy non, mais bien un mort: Tu auras tantost à faire à un Juge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTHON. Où est ce Philosophe Cynique avec son baston, & toy, Mercure, tirez-le ensemble par les pieds & par la teste.

MERCURE. Suy-moy, coquin; Tien Caron, je t'en charge, atache-le bien au mast du navire, qu'il ne puisse échaper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puisque j'ay esté Roy ?

LE CYNIQUE. Je ne m'étonne pas que ton valet t'ait mal-traité, glorieux comme tu es. Si tu n'es plus sage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy ! un Cynique aura la hardiesse de me braver ; un coquin, que j'ay failly à faire pendre, parce qu'il se mesloit de contrôler mes actions !

CLOTHON. Qu'on l'atache pour punition au mast du vaisseau.

MICYLE. Et moy ; Ne songe-t-on point à me passer, ou si l'on méprise ma pauvreté ?

CLOTHON. Qui es-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

CLOTHON. Quoy ? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laisser encore sur terre ? Est-ce que tu estois las de vivre.

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Deesses; Jamais la promesse du Cyclope

me m'a plû d'estre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut estre mangé: D'ailleurs, il y a bien de la diférence entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence; parmy les jeux, les plaisirs & la bonne chere; & il a de la peine à quitter toutes ces delices. Car ces choses sont si glüantes, qu'on ne s'en sauroit détacher. Ceux qui sont par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne se peuvent empescher de tourner la teste vers le monde, comme un amant passionné vers sa maïstresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'aresté; ni tresors, ni grandeurs, ni voluptez, j'estois toujourn prest à partir, & ta sœur ne m'a pas plûtoft fait signe, que j'ay jetté là mon tranchet & mes savates, pour acourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me décrasser ni à oster la poix de mes mains. Je marchois devant, comme tu as veu, & en arrivant, j'ay esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de soif ni de faim, ni d'estre batu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun créancier. Au contraire, je voy que les pauvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTHON. Il est vray qu'il y a long-temps que je te voy rire, Dy-m'en le sujet?

MICYLE. Je te le diray, Comme je demourois près du Tyran, & que je contemplois de plus près sa gloire, il me paroïssoit comme un Dieu, tant il estoit au dessus de la condition

humaine. Mais lors que je l'ay veu icy, sans sa pourpre & son diadème, il m'a semblé ridicule; & je me suis-ry de moy-mesme, d'avoir jugé de sa félicité par l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe. Quand je considère aussi cet usurier, qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans avoir jouy de ses richesses, & qui les a laissées en proie à un jeune débauché, qui s'en donne par les joües : Je ne puis m'empêcher de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme je l'ay veu passé & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ses écus ; Mais que ne partons-nous, réservant cet entretien pour le passage ?

CLOTHON. Monte, que l'on leve l'ancre.

CARON. Où veux-tu aler? que tout est plein, aten à passer une autre fois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & je m'en plaindray à Rhadamante. Mal-heureux que je suis, ils partent sans moy ! je les suivray à la nage; aussi-bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort, & d'ailleurs je n'ay pas dequoy payer le batelier.

CLOTHON. Areste, il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus viste que vous.

CLOTHON. Aproxions-nous plutôt pour le prendre. Ten-ly la main, Mercure, & l'aide à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette ?

MERCURE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTHON. Tu as raison : Monte & fonce aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la verité, Caron, je n'ay rien pour te donner ; car je n'ay apporté que mon baston & ma besace, mais je m'offre de ramer ou de tirer à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de sujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauuaise paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant quelque chanson pour nous desennuyer ?

CARON. Je le veux ? Si tu en fais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fay-donc taire ceux-cy, qui me rompent la teste de leurs cris.

LES MORTS. Ah ma vigne ! ah ma maison ! ah ma femme ! ah mes enfans ! ah mes grands ! ah mes richesses !

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle ; mais il n'est pas permis de passer la barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que j'y fasse : Je n'ay rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coûtume.

MICYLE. Ah, mes vieux souliers ! Je ne vous verray plus ! Je ne seray plus tout le jour à me moffondre dans une rue, exposé à toutes les injures du temps & des laquais, sans manger depuis le matin jusques au soir ! Qui est-ce qui héritera de ma poix & de mes alefnes ? Mais je suis las de crier, nous voila tantost à bord.

CARON. Cà, que chacun mette la main à la bourse. Tu ne tires rien, Micyle ?

MICYLE. Que veux-tu que je tire, si je n'ay rien ? A peine say-je de quelle couleur est l'argent, ni si la monnoye est ronde ou carrée.

CARON. O l'heureuse journée, & le grand gain que nous avons fait! Encore ay-je peur que celuy-cy n'amène la coûtume de ne rien payer: Décendez vifte, que j'aïlle passer les ânes, & le reste des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se font entre-tuez pour les bornes de leurs États.

MERCURE. Alons, mes amis, marchez devant, si vous n'aimez mieux me suivre.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obscurité! Où est maintenant le beau Pâris? On ne sauroit discerner icy la brune d'avec la blonde; car tout y est de mesme couleur, & je ne voy point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons si tu veux de compagnie.

MICYLE. J'en suis content, donne-moy la main? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine? Il me semble que cecy y a beaucoup de rapport.

*C'est
qu'on y
represen-
toit Cérés
de la sor-
te.*

LE CYNIQUE. Tu as raison, en voicy une qui s'avance la torche au poin, avec un regard furieux; Sans doute, c'est quelqu'une des Furies.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il y en a mille, & quatre pardessus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous atend.

RHADAMANTE. Fay-les aprocher; & toy, Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi-bien icy bas que là-haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Rhadamante, que ma cause soit apellée la premiere, car je veux acuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on l'aura comme j'ay veſcu.

RHADAMANTE. Qui es-tu ?

LE CYNIQUE. Un Philosophe Cynique.

RHADAMANTE. Avance-toy ; Crie , Mercure , si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Personne ne parle , deshaille-toy , pour voir si tu n'as point quelque tache de peché.

LE CYNIQUE. Regarde , me voila tout nud.

RHADAMANTE. Je n'en voy que trois ou quatre , encore à demy éfacées : mais voila quelque marque de brûlure , on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce sont les restes des pechez que j'ay faits avant que d'avoir embrassé la Philosophie : mais je les ay éfacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as usé d'excellens remedes , car il n'y paroist presque plus : Va dans les champs Elysées , jouir du repos des bienheureux : Mais qu'on appelle auparavant la cause de ce Tyran , puis qu'il en veut estre l'acufateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante , il n'y a qu'un mot à la mienne ; me voila déjà deshailé.

RHADAMANTE. Qui és-tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

RHADAMANTE. Il est vray que tu n'as pas la moindre tache , non pas mesme les marques de brûlure de ce Philosophe , va-t-en avec luy ; Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés fils de Lacydas , où es-tu ; c'est à toy qu'on en veut ? Il tourne la teste de l'autre costé , & ne fait pas semblant de nous entendre : Tisiphone , traîne-le par les cheveux. Que l'acufateur parle.

LE CYNIQUE. Il n'est pas besoin de grands

246 LE TYRAN, OU LE PASSAGE-
discours pour le convaincre, il ne faut que le
deshabiller comme les autres, on verra de bel-
les taches; Toutefois, si tu veux pour la for-
me, je diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne
parleray point des crimes qu'il a commis, pour
parvenir à l'Empire, ni avant que d'y estre
parvenu; Mais après qu'il s'en fut rendu maî-
tre, avec une bande de voleurs & d'assassins, il
fit mourir plus de dix mille Citoyens sans au-
cune forme de procès; & s'estant enrichy de
leurs dépouilles, s'abandonna à toutes sortes
de vices & de dissolution. Car il violoit les fil-
les, enlevoit les femmes à leurs maris, & les
enfans à leurs peres, & triomphoit hautement
de la pudeur, & de la liberté publique. Pour son
orgueil & son insolence, ils ont esté à un si haut
point, qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil
en plein midy, que de le contempler en sa gloi-
re. Quant à la cruauté, il a inventé de nou-
veaux suplices pour tourmenter les misérables,
& n'a pas épargné ses propres amis, les uns à
cause de leur vertu, les autres pour avoir leur
bien. Qu'on les appelle, ils témoigneront con-
tre luy; mais les voila tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela?

LE TYRAN. Que les meurtres sont verita-
bles; mais ce qu'il a dit des voluptez est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres
témoins que la lampe qui a éclairé ses débau-
ches, & le lict où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Liect de Mega-
penthés, approchez?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vostre
présence.

LE LICT. Toutes les saletez imaginables,
que j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton silence le dit assez,
Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me
sont inconnuës ; mais la nuit , j'ay voulu quel-
quefois m'éteindre pour ne les point voir ; car
il a souillé en cent façons ma lumiere.

RHADAMANTE. C'est assez ; Qu'on les des-
habille ? Dieux ! il est tout couvert de vices ;
Quel suplice trouverons-nous assez grand pour
le punir ?

LE CYNIQUE. J'en say un dont personne
ne s'est encore avisé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout
l'Enfer.

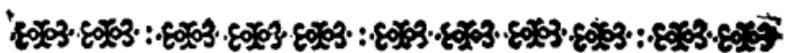
LE CYNIQUE. Qu'il ne boive point de l'eau
du fleuve d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoi ?

LE CYNIQUE. Parce que le souvenir de
ses crimes luy sera un bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu as raison, qu'on l'atache
prés de Tantale, & que la consideration de sa
felicité passée serve encore à le tourmenter.





DE CEUX QUI ENTRENT AU SERVICE DES GRANS.

*Il décrit les incommoditez qu'on y souffre,
& particulièrement celles qu'endurent
les gens de Lettres.*

JE ne say par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grans, quand mesme on y entreroit comme ami, si l'on peut appeller amitié une si dure servitude. Car je say une partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'avoir éprouvé moy-mesme; mais pour l'avoir appris de ceux qui avoient passé par cette épreuve, dont les uns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient délivrez, & contoient avec plaisir l'histoire de leurs malheurs, & celle de leur délivrance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour avoir sondé pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les écoutois donc atentivement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la teste rase dans les temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vents, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelots, lors que le gouvernail emporté, le mast rompu, les voiles déchirées, ostent toute esperance de salut; & là-dessus l'apparition favorable des étoiles de Castor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme un Dieu

de Comedie, lors que le Poëte ne peut plus demesler son intrigue. C'est ainsi que ces Courtisans me representoient les tempestes de la Cour, où tout leur rioit d'abord; mais ils disoient que le calme fut bien-tost suivy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à souffrir tout le temps de leur navigation, jusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre un écueil qui estoit caché sous les ondes, ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauverent à peine tout nuds, après avoir tout perdu. Pendant ce triste recit, il me semble que de honte, ils raisoient encore plusieurs choses, que je devinois aisément, & que je te veux raconter avec le reste, parce que je te vois brûler d'envie il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour sur ce discours, dans une compagnie où nous estions, l'un de ceux qui estoient presens ayant commencé à louer cette condition comme la plus heureuse, parce que non seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coustât rien, on estoit logé magnifiquement, traîné en carrosse, aimé des plus grands de Rome; mais qu'on étoit payé pour cela comme pour un grand service: Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empescher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice, sans t'en avertir, je te veux représenter une partie des maux qui sont atachez à cette profession, & te découvrir les filets qui sont tédus sous ces fleurs. Après, tu t'y jetteras si tu veux à corps perdu, sans que je m'en soucie beaucoup, puisque je me seray acquité de mô devoir, & que j'aurai déchargé ma

conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulièrement pour roy, il ne regarde pas seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de Lettres qui s'attachent au service des Grans pour estre à leurs gages, puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous; mais doivent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traitez que les autres. Et en cela je ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer: ce que tu ne dois point trouver mauvais, si ce n'est un crime de dire la verité trop librement; puisque ce n'est pas moy qui suis cause de leur malheur, mais eux-mesmes. Je ne prétens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans, ny les autres ames lâches qui ne feroient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles: car outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur traitement, ils ne m'écouteront pas quand je leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir un affront, quand mesme on leur verseroit, comme on dit, le pot de chambre sur la teste. C'est donc seulement pour les personnes de Lettres que j'écris, afin de les afranchir s'il se peut. Pour cela, j'examineray toutes les raisons qui les peuvent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ni pressantes, ni nécessaires, afin de leur oster toute sorte de pretexte & d'excuse. La premiere qu'ils aleguent, c'est la pauvreté, comme le pire de tous les maux, & que pour l'éviter on peut tout faire, & tout souffrir. Ils ont donc toujours à la bouche le mot de Theognis, *Qu'elle domte les plus fiers courages*, & aleguent tout ce que les Poëtes & les plus lâches esprits ont pu

inventer contre-elle , pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se pouvoient par là mettre à couvert de la nécessité pour toute leur vie , ils seroient excusables de chercher un azile pour se défendre contre un si grand ennemy : mais le remede est pire que le mal , & au lieu de le guerir , il ne fait que l'empirer. Car la pauvreté dure toujours , & la cruelle nécessité de servir , parce qu'on dépense chez les Grans tout ce qu'on gagne à leur service , encore souvent ne suffit-il pas. L'autre raison est , qu'ils n'embrasseroient pas cette profession , s'ils en avoient d'autre ; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre , ils sont contrains de subir le joug de la servitude. Voyons donc , s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister , & si ce qu'ils gagnent ne leur coûte gueres , & qu'ils ne travaillent pas plus que les artisans pour l'avoir ; Car ce seroit le comble de la félicité , de pouvoir vivre à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouvera véritable , puis qu'il leur naist tous les jours de nouveaux maux , à quoy toutes les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de résister. Nous en parlerons lors que nous représenterons le reste de ce qu'ils endurent ; il suffira présentement de montrer , que ce n'est pas-là la véritable cause du mal : mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veüe , & les éblouit. Ils croient que la félicité consiste dans le luxe , & se promettent des montagnes d'or , qu'ils ne posséderont jamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la nécessité qui les presse , que le desir des choses vaines & superflües , qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui savent que l'amour s'éteint par la jouissance ,

entretiennent d'esperance leurs galans, & promettent toujourns ce qu'elles n'accordent jamais; les Grans recompensent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les servent, pour faire durer leur servitude. Or il est ridicule de toujourns souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine; & le mal certain & indubitable: Car je ne les blâmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la felicité, n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Ulysse, charmez d'une volupté présente, firent banqueroute à l'honneur & en oublierent le retour en leur patrie; C'est à peu près ce que font ceux qui voient leur servitude du nom d'une honneste amitié. Mais pour moy je renoncerois mesme à celle de l'Empereur, si elle me coûtoit ma liberté, sans en tirer aucun avantage, & qu'il possédast tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses sans m'en faire part. Voila donc le sujet veritable de leur esclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en suite ce qu'ils sont cōtrains de souffrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la tragédie. Premieremēt, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grans, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien suër & travailler auparavant; s'habiller au dessus de sa condition, & de la façon qu'ils aiment le mieux pour ne leur pas mettre devant les yeux des objets qui leur soient desagreables; les suivre par tout, avec mille incommoditez; se trouver le matin à leur lever, souffrir la mauvaise humeur de leurs

*Il y a au
Grec, de
la cou-
leur.*

valets , & les rebufades de leurs portiers , à qui il faut meſme donner de l'argent pour retenir voſtre nom. Avec tout cela , Monſieur ſera pluſieurs jours ſans vous regarder; Que ſi vous eſtes ſi heureux qu'après un long-temps il vienne à jeter les yeux ſur vous , & à ſ'abaiffer juſqu'à vous parler , alors vous croyez que voſtre fortune eſt faite. Cependant , vous faites rire ceux qui ſont preſens , qui vous voyent tout interdit , dire quelque mot de travers , & qui vous prennent pour un lourdaut , ou pour un faquin , qui n'a pas coûtume de parler à des perſonnes de condition : car ce que vous apellez pudeur , un Courtiſan l'apelle lâcheté & foibleſſe. Vous vous retirez donc tout confus , & vous blâmez vous-meſme de trop de timidité. Enfin , après beaucoup de travaux , non pas pour Helene ni pour Troye , comme dit le Poëte , mais pour devenir eſclaves ; Si la fortune vous rit , & que quelque Dieu vous ſoit favorable , ou vous reçoit à faire preuve de vôtre eſprit. Vous ne manquez pas de prendre pour voſtre ſujet le Panegyrique de celui à qui vous parlez ; Car les Grans ſont bien aiſés d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme ſ'il ſ'agiſſoit de la vie ou de l'honneur , il vous faut donner la geſne , pour faire quelque choſe de grand & d'achevé , de peur de tromper ſon attente , outre qu'eſtant rebuté une fois, perſonne après cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour ſurpaſſer vos rivaux , & tremblez lors que ce Seigneur ſemble ne pas aprouver ce que vous avez fait , ou le loüer foiblement & l'écouter avec negligente. Mais vous eſtes tout

transporté , lors qu'il souffrit & qu'il fait mine de l'entendre avec plaisir. Considérez cependant , quel creve-cœur c'est à un honneste-homme, qui est quelquefois déjà sur l'âge , de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoûtez à cela , qu'on recherche toute vostre vie , & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vostre jeunesse ; car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient, ou par la malice , ou pour se mettre en vostre place ; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez ; Que personne ne vous traverse ; Que le maistre vous gouste ; Que la femme y consente ; Que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques : Alors vous pensez estre au dessus de la fortune , mais vous n'estes encore qu'au bas de la rouë , car tous vos biens ne sont qu'en imagination , & tous vos maux en éfet. Or il eust esté à propos, pour tant de peine que vous aviez prise , que vous n'eussiez pas remporté seulement une couronne de laurier , mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre réception , permettez-moy d'apeller ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur , vous y trouverez plus de sujet de mécontentement , que de satisfaction. Il viendra d'abord un valet assez bien fait vous convier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin , riant en soy-mesme de ce que vous estes obligé de luy faire des presens pour estre compagnon de sa servitude. Vous vous parez, cependant , & mettez vos beaux habits , pour assister à un festin où vous devez perdre vostre

liberté. Il faut bien prendre vos mesures, pour n'arriver ni trop tost ni trop tard ; car l'un est incivil & l'autre importun. Le maistre, apres vous avoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera asseoir au dessus de luy, pour vous faire plus d'honneur, & vous serez contraint de vous y mettre apres plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura apellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Jupiter, vous repaissez plus vos yeux que vostre estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord ; quelquefois par ordre du maistre, pour remarquer si vous ne jetterez point quelques regards à la dérobee sur la femme, ou sur ses enfans. Que si vous paroissez un peu surpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour un pédant qui n'avez pas accoustumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & atendez qu'on vous serve, ou avez l'œil sur vostre voisin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque incivilité. Cependant, vous estes agité de cent diverses pensées, & tantost admirez la magnificence de ce Seigneur, & avez pitié de vostre condition en la comparant à la sienne ; tantost vous benissez vostre fortune d'estre prest à jouir de cette felicité, & à faire des jours gras toute vostre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. Là dessus, on se met à boire des santez, & quelqu'un prenant un grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vostre, en vous don-

*Ou, quel-
qu'un au
lieu de
luy,*

nât quelque titre qu'il croira vous estre agreable. Mais quand c'est à vostre tour, vous ne savez que répondre, & passez pour un sot ou pour un pedant. Vous ne laissez pas de donner de la jalousie aux anciens serviteurs de la maison, qui voyent traiter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre servitude, disent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & je ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'état pour savoir parler une autre langue que la nostre. Atten, dit l'un, cela ne durera pas long-temps, c'est un balay neuf, qu'on jettera bien-tost derriere la porte; Je ne luy donne que quatre ou cinq jours, après quoy je le verray aussi bien que nous, regretter sa condition. L'autre ajoûte, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulûment, & qu'il ronge ses viandes jusqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas acoûtumé de faire bonne chere; Je croy qu'il n'avoit pas son sou de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vostre festin, car on n'y parle que de vous; & l'on se prépare déjà à vous faire piéce. D'autre costé, comme vous avez plus bû & mangé que de coûtume, le ventre vous presse & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux crever que de faire quelque action mal seante.

*Costume
ancienne.*

Cependant, comme le festin continuë, & qu'il arrive toujourns mets sur mets, & spectacles sur spectacles; car le maistre du logis est bien-aïse d'étaler devant vous toute sa magnificence: Vous maudissez mille fois & le festin & les conviez, & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là, & voudriez à un
besoin,

besoin , que le feu prist à la maison , ou qu'il survint quelque autre accident , qui obligest la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien , & ne voyez pas , s'il faut ainsi dire , ce qui se passe , ni n'entendez la douceur des voix & des instrumens , quoy que vous soyez contraint par bien-séance , de faire de temps en temps des exclamations , quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voila quel est ce premier festin tant souhaité , qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diversité des viandes que consiste la bonne chere , mais dans la franchise & la gayerie. Ajoûtez à cela , le dégoût qui suit vostre débauche , & les maux de teste & d'estomac que vous avez toute la nuit , avec des inquietudes qui vous empeschent de reposer. Cependant , il faut convenir le lendemain du prix de vostre servitude , en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont soupé le soir avec vous , & lors que vous avez pris un siège , car on ne parlera pas à vous autrement , ce Seigneur commence ainsi : Vous voyez , Monsieur , l'état de ma maison , & comme tout y est sans fard & sans artifice ; vous en devez user de mesme , & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'aparence que j'eusse quelque chose de réservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame , & à qui je donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis-qu'il faut quelque chose de certain pour vostre entretenement , quoy que je sache bien que ce n'est pas ce qui vous meine , & qu'il ne faut

*Estrennes
&c.*

pas grand' chose à un homme de Lettres ; je vous prie de le dire franchement , & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime , & qui a beaucoup d'autres dépenses à faire, comme vous voyez. Je ne parle point des présens que vous recevrez icy , qui seront pourtant assez considerables pour les mettre en ligne de compte, ni des faveurs que vous pouvez justement attendre. Ces paroles démontent toutes vos esperances, & vous précipitent du faiste de la gloire où vous pensiez estre monté, dans l'abîme du neant. Vous demeurez donc quelque temps sans repartir , tant que flaté de l'esperoir d'une recompense incertaine , & de ce qu'il a dit en entrant que tout estoit à vous, quoy que ce ne fust qu'un compliment , vous luy répondez tout confus , que vous n'avez garde de luy rien prescrire , & que vous ne voulez que ce qu'il luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainsi, & vous presse de le dire ; & sur vostre refus, il prie un de ses amis de le faire , après luy avoir fait encore quelque préambule sur la grandeur & la necessité de sa dépense. Alors ce galant-homme , nourry toute sa vie dans les flatteries de la Cour , commence par le bon-heur que ce vous est d'avoir obtenu une place si enviée, & d'estre dans la maison & dans l'amitié d'un des plus grands de Rome. Il dit que vous estes trop heureux , pourveu que vous le sachiez connoistre ; Qu'il fait plusieurs personnes de Lettres tres-celebres qui donneroient beaucoup pour cela, bien-loin de demander quelque chose, à cause de l'honneur & du profit qui leur en pouroit revenir. Là dessus il propose quelque apointment fort leger , particulièrement si l'on a égard à vostre esperance , & vous estes

obligé de vous en contenter , pour ne point
 contester honteusement sur des gages comme
 un valet ; outre qu'il n'est plus temps de recu-
 ler , & que vous estes pris. Vous passez donc
 sous le joug, qui est assez doux d'abord ; car on
 ne vous veut pas desespérer , & l'on n'est pas
 encore las de vous , joint qu'on a quelque res-
 pect pour un nouveau venu. D'ailleurs , vous
 estes felicité de ceux de vostre connoissance,
 comme si vous aviez fait une grande fortune,
 & admiré des sots qui vous voyent entrer li-
 brement dans le balustre , quoy que vous soyez
 bien-tost las de cét honneur, & que vous ne sa-
 chiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vô-
 tre condition. Vous ne laissez pas pourtant de
 vous plaire à ces petits aplaudissemens , & de
 juger de vostre bon-heur par l'opinion d'au-
 truy. Vous aydez mesme à vous tromper , &
 vous flatez d'esperance que vostre fortune au-
 gmentera tous les jours , encôre que tout le
 contraire arive , & que vous reconnoissiez à la
 fin ce que j'ay dit , que tous vos biens ne sont
 qu'en imagination , & tous vos maux en éfet.
 Vous demanderez , peut-estre , quels sont ces
 maux , & ce qu'il y peut avoir de si insupportable
 en cette condition ? Premièrement , il faut re-
 noncer à toute la gloire de vos Ancestres si
 vous en avez quelqu'une , & conter ce jour-là
 pour le dernier de vostre liberté , & le premier
 de vostre servitude. Ne vous offensez pas du
 mot , puis que vous souffrez bien la chose , & te-
 nez pour assuré que vos services ne seront pas
 encore si agreables que ceux des autres , parce
 que vous vous y prendrez de mauvaise grace,
 n'y estant pas accoûtumé. Cependant , le sou-
 venir de vostre liberté vous reviendra dans

l'esprit , & vous fera regimber quelquefois & porter plus impatiemment vostre esclavage. Si ce n'est que vous ne croyiez pas estre esclave pour n'estre pas né en Bithynie , & n'avoir pas esté vendu à son de trompe sur la place publique. Car il n'en estoit point de besoin, puis-que vous vous estes vendu vous-mesme , & que vous avez couru toute la ville pour chercher un maistre. Ajoutez à cela , qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres vassaux, pour recevoir vos gages quels qu'ils puissent estre. Mais dites-moy , miserable ; Car je dois parler ainsi à un homme qui se dit Philosophe , & qui ne l'est pas ; si vous aviez esté pris sur mer , & vendu par les Pirates , ne crieriez-vous pas contre la Fortune ? & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la servitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix ? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes , pour montrer que vous estes né libre ? Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à un âge où vous devriez songer à vous afranchir, si vous estiez né esclave. Que sont devenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à un si haut prix ? Vous la rendez esclave elle-mesme, avec la Vertu & la Sageffe, & n'avez point de honte de les mesler parmy la canaille, & de leur apprendre à begayer une langue étrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramassés, où vous estes contraint de boire plus que vostre soul, quand il leur plaist, & de louer ce qui ne vous plaist pas , pour vous lever le lendemain dès le point du jour , au son d'une cloche, & perdre la plus douce heure du repos,

pour aller courir toute la ville avec vos bas cro-
 tez du soir. Estiez-vous réduit à une si grande
 nécessité, que d'estre contraint pour vivre, de
 trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur, ou
 si vous avez esté ébloui de l'éclat de trompeur
 des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cui-
 sine? Vous portez donc maintenant tout à loi-
 sir la peine de vostre intemperance, & comme
 un singe ataché à un billot, vous servez de
 jouët aux autres, tandis que vous vous esti-
 mez heureux, pour manger tout vostre soul de
 figues? Où sont tous ces beaux discours de Sa-
 gesse & de Vertu? vous les avez mis en oubly,
 aussi bien que vostre patrie & vostre race. En-
 core seroit-ce peu, si vostre servitude n'estoit
 que honteuse, & que la peine n'y fut pas jointe
 à l'infamie. Mais considerons un peu, si vos tra-
 vaux sont supportables, & s'ils difèrent beau-
 coup de ceux des autres valets. Premièrement,
 la passion que ce Seigneur avoit témoignée
 d'abord pour les Lettres, n'estoit qu'une pas-
 sion feinte, car comme dit le Proverbe, *Qu'a de
 sommun l'asne avec la Lyre?* Pensez-vous qu'il se
 soit jamais rompu la teste pour découvrir la sa-
 gesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthe-
 ne? Qui auroit banny du cœur des Grans l'a-
 varice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe,
 l'ignorance, la mollesse & la brutalité. Pour-
 quoy donc a-t-il voulu avoir un Philosophe à
 sa suite? parce que cela faisoit à sa vanité, &
 qu'il en aquerroit la reputation d'habile-hom-
 me. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il
 t'a pris, plutôt que pour ta doctrine. Il veut
 passer pour savant, ou du moins pour hom-
 me qui aime les belles Lettres, & qui se con-
 noist aux bonnes choses; c'est pourquoy il te

Où, vos
jambes.

fait suivre par tout, sans te donner un seul moment de relâche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sauroit, mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'étude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu fais côme la ville de Rome est faite, & trotter après luy pour le suivre, jusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu-és dehors à t'entretenir tout seul, & prens un livre à la main, que tu lis debout, faute de siège. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû ni mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour souper sur le minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coûtume des Grans, qui méprisent ceux qui sont à eux, & qui caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie : Car tu ne bois plus du mesme vin, ni tu ne manges plus des mesmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant roy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te consoler, que tu-és de la maison. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'aten pas que l'on t'en serve, si tu n'és bien des amis de celuy qui tranche, où l'on te donnera quelques os couverts de graisse, comme Prométhée fit à Jupiter. N'est-ce pas encore une chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment,

de voir que ceux qui sont au dessus de vous à table, laissent par mépris des viandes où vous n'oseriez toucher, & avalent le vin délicieux tandis que vous ne beuvez que du ginguet; Encore n'en avez-vous pas tout vostre soul; car souvent les valets ne font pas semblant de vous entendre, & tournent la teste de l'autre costé, quand vous demandez à boire. Mais en récompense, ils vous servent toujours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajoutez à cela plusieurs autres déplaisirs, sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau ou d'un Violon, que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne savez pas seulement faire un bon conte, & estes mesme à charge lors qu'on se veut réjouir. En un mot, si vous voulez tenir vostre gravité, vous estes insupportable; & si vous voulez faire le plaisant, vous devenez ridicule, comme un Comédien, qui voudroit faire rire dans un personnage de Tragédie. Vous en venez donc jusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à un besoin d'estre Astrologue ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grans, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au défaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'un valet envieux ou mécontent pour vous perdre, & pour vous acuser de ne trouver pas que le page de Madame chante bien, ou jouë bien de la lyre, qui est un crime irremissible. Il faut donc,

*Ou, dans
se.*

en dépit que vous en ayez vous répandre en louanges excessives & affectées, & crier avec un gosier sec comme les grenouilles des champs, Car on attend toujours de vous quelque flatterie délicate, qui témoigne vostre esprit & vostre complaisance. Mais ce que je trouve de plus étrange, c'est de vous voir ainsi à jeun, couronné & parfumé comme ces sepulcres autour desquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre costé, quand le maître de la maison est un peu jaloux, vous n'estes pas en seureté, si vous n'estes tout à fait desagréable, & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisans du Roy de Perse, de peur d'estre percé d'un coup de fléche tout en beuvant. Car les Grans ont une infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouvez dormir, vous faites reflection là dessus, vous dites en vous-mesme, Misérable que je suis, quelle felicité ay-je quittée pour me plonger dans un goufre de mal-heurs? Que sont devenues toutes ces belles esperances dont j'entretenois ma réverie? Au lieu de la liberté, je rencontre la servitude, & pour le repos, je trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-je pour moy, apres avoir tant vesçu pour autruy? On me traîne par tout emmuselé comme un Ours, & je sers de jouët à tout le monde, & de suplice à moy-mesme. Là dessus l'heure sonne, il faut retourner à son travail ordinaire, apres s'estre graissé les jointures, afin de les avoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à

peu, & entraîne apres soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tâcher à vaincre son mal, Car si vous venez à vous relâcher tant soit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de vostre devoir; de sorte que vous devenez à la fin pâle & transi comme un mort. Voila les maux de la ville, Que s'il faut aler à la campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais temps, ou pour avoir attendu trop long-temps le chariot; si bien qu'en arrivant à l'hostellerie, vous ne savez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le coëffeur de Madame, qui vous donnent la moitié de leur liêt, encore est-ce par une grace particuliere. Je te veux conter, à ce propos, ce qui arriva à un Philosophe Stoïque qui demouroit chez une Dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle allant aux chams, le fit asscoir près de son Mignon. Premièrement, l'assemblage estoit ridicule d'un Muguet & d'un Philosophe; Et il les faisoit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec sa mine grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à un besoin eust porté une coëffe pour se garder du hassle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eust empesché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & châter, à peine qu'il ne dansast en carosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arrivast quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de Philosophe

*Thestmo-
polis.*

Stoïque il estoit devenu Philosophe Cynique; & il falut boire la raillerie de peur de l'acroistre en se défendant, & de se faire moquer de foy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir un Philosophe déjà sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras un petit chien qui passoit la teste par l'ouverture de son manteau, & s'amusoit à léscher sa barbe où il estoit resté peut-estre quelque goutte de sauce du soir précédent. On dit qu'il pissoit mesme quelquefois sur luy, & que la pauvre beste fit ses petis dás son manteau. Voila les afronts que les gens de Lettres sont contrains d'endurer chez les Grans, où l'on les accoustume peu à peu à tout souffrir. J'en ay veu un qu'on obligea de declamer en pleine table pour divertir la cõpagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin; Toutefois pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maistre de la maison se mesle d'écrite en prose ou en vers, ce vous est un nouveau supplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ouvrages, mesme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils seroient pleins de solecismes, & prendre ses fautes pour des figures de Rhetorique; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisans de Denis le Tyran, qu'il envoyoit aux Carrieres lors qu'ils ne le louoiét pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des envieux, ou pour des traîtres. D'autres veulent passer pour beaux; qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagregables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes sont les savantes, & veulent avoir des Doctes auprès d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coëffe, ou qu'elles dînent. Car s'il

Il a esgard à la coustume ancienne des horloges d'eau, dont on se servoit dans le barreau.

C'estoit comme les Galeres parmy nous,

arrive alors quelque poulet de leur Galád, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de Doctrine, tãdis que Madame fait une lettre d'amour. Que si elles vous font quelque miserable présent aux estrennes, il faudra pour action de grãces leur faire un Panegyrique, où on les cõparera a tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité. Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en vienne encore une douzaine d'autres le lendemain se faire de feste, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'ils n'y aient rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne sont-ils pas contens. Ajoûtez à cela que pour estre payé de ses apointemens, qui sont moins que rien, il faut faire la cour au Tresorier ou à l'Intendãt, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne recevez rien que vous ne le deviez long-temps auparavant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apõticaire; si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de mal-heur, vous estes exposé à l'envie & à la médifance: Car cõme le maistre commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & devenez un peu pesant, il voudroit en estre déjà défait; outre que vous luy estes à charge, parce que vous atendez de luy quelque récõpense de vos longs services. Il ne faut donc que le moindre faux-raport pour vous perdre & pour vous faire chasser mesme en plein minuit; & alors de tous vos services il ne vous reste que la goutte, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant,

non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous saviez; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune; joint que vous estes déjà sur l'âge, & ressemblez à ces vieux chevaux usés de travail, dont la peau mesme ne vaut rien. D'ailleurs, celui qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se justifier, fust-cè celui de magie, & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres; outre que la plupart ne pouvant se rendre recommandables par de bonnes qualitez, font semblant, pour se faire estimer, d'avoir quelques secrets défendus, & l'on croit facilement les mesmes defaux de ceux qui ont la mesme flaterie & la mesme lâcheté. Ajoûtez à cela, que le maistre de la maison a interest de vous perdre, de peur que vous ne révéliez les secrets de sa famille, comme chez les Grans il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos travaux que la Gourmandise, qui est un monstre insatiable, qui à la fin vous dévorera lors que vous n'aurez plus de quoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie, à l'exemple de Cebes, je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité; mais à leur defaut je tâcheray de m'en aquiter. Figure-toy la Fortune sur un thrône élevé, environné de rochers & de précipices, & à l'entour d'elle une infinité de gens qui s'éforcent d'y monter, tant ils sont éblouis de son éclat & de ses lumières. L'Espérance richement parée se présente à eux pour guide, ayant à ses costez la Tromperie & la Servitude, & derriere elle, le Travail & la Peine,

Qui les exercent rudement, & après les avoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en bas, nuds, honteux & dépouillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte, suivis du Repentir qui les livre au Desespoir, & c'est la fin du Tableau. Voilà la peinture des Ambitieux; Considere si tu veux suivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fasses, souvien-toy du Sage qui dit, *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos malheurs, dont nous sommes causes nous-mesmes:*

::***:***:***:***:***:***:***:***:***

DEFENSE DU DISCOURS

PRECEDENT.

C'est une Apologie pour soy-mesme, sur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelqu'autre semblable, il semble avoir contrevenu à ses maximes.

IL y a long-temps que je considere, illustre Sabinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au service de l'Empereur, après avoir tant crié contre ceux qui entrent au service des Grans. Car je m'imagine que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-mesme, Quoy! après avoir tant blâmé la servitude, s'y jeter volontairement! A-t-il perdu le jugement ou la memoire, de démentir ainsi ses paroles par ses actions? Il faut qu'il ait esté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cause qu'elles estoient dorées; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer

d'avis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voila à peu près ce que tu as dit; à quoy tu ajouteras peut-estre un conseil d'amy. Tu fais, me diras-tu, que ton Discours a esté publié il y a long-temps, & estimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulièrement des personnes doctes. Car outre qu'il est bien écrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des défauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes tres-salutaires pour empescher les gens de Lettres de tomber en un endroit assez glissant, & d'as un piège capable d'attraper les plus habiles. Mais puis que tu y es tombé toy-mesme, songe à supprimer de bonne heure ton Ouvrage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï, de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon, d'avoir esté toy-mesme l'instrument de ton malheur. Car, pour te dire la verité, je ne voy point de couleur pour te défendre, & je te trouve bien empesché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles cōme un Cesar, mais que tu n'agis pas de mesme, & que tu n'és libre qu'en paroles, mais que tu és esclave en éfet. Ou bien l'on dira que ce n'est pas ton ouvrage que tu as lû, & que tu t'és paré des plumes d'autruy cōme la Corneille d'Esopé; ou que tu as fait comme ce Législateur des Crotoniates, qui apres avoir fait des loix sanglantes contre l'adultère, fut trouvé couché avec sa belle-sœur, & se lança hardiment dans le feu, quoy qu'on voulust changer son suplice en un exil, & qu'il eut l'amour pour excuse, qui est une passion qui triomphe des plus sages. Ainsi, apres avoir décrié les services des Grans,

Bellérophon porta les bestes qui con-tenoient qu'on le fist mourir.

Salathé.

tu y entres en ta vieillesse, & es d'autant moins excusable que ta servitude est volôtaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie, *Je hais le sage qui n'est pas sage pour luy-mesme*, & de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la représentation des personnages des Dieux & des Heros, & ne sont pourtât que des faquins, ou au Singe de Cleopatre, qui après avoir dansé avec applaudissement au son de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy jetta. Ainsi ayât voulu fait le Législateur & donner des Loix aux plus Grans hômes, tu as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'avois goûté la Philosophie que du bout des lèvres. Tu portes d'oc justement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairemēt en servitude, après avoir insulté si hautement aux malheureux que la pauvreté contraint de servir; Semblable à ce Charlatan, qui débitoit un remede indubitable contre la toux, & en estoit tourmenté luy-mesme. Voila à peu près ce quel'on peut dire contre moy; à quoy il est temps que je réponde, après avoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me justifier; sinon je te supplieray comme un grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord? rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaist; ou si quitant cette défense, comme trop foible & trop commune, Je nieray que ce soit pour la récompense que je me sois mis au service de l'Empereur, mais pour l'af-

fister en la conduite de son Estat, & n'estre pas
 inutile au public, ou par l'admiration que j'a-
 vois de sa vertu. Mais j'ay peur, si je dis cela,
 qu'on ne m'acuse d'ajouter la flaterie à l'incō-
 stance, & de redoubler mon crime au lieu de le
 diminuer, si bien qu'il ne reste plus que de re-
 jeter ma faute sur la necessité qui n'a point de
 loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que je
 voy bien que je fais mal, mais que j'y suis con-
 traint par la pauvreté, dont les éguillons sont si
 poignans, que Theognis pardonne à celuy qui
 se noye ou se précipite pour les éviter. Voila,
 à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur;
 Mais ne crains pas que j'employe de si foibles
 armes pour me défendre. La Famine ne sera ja-
 mais si grande dans Argos, qu'on y soit con-
 traint d'aller cultiver les deserts de l'Arabie, ni
 moy si mauvais Orateur, que d'avoir recours à
 une si lâche défense. Prenons donc une autre
 route, & considerons ensemble, s'il n'y a point
 quelque difference entre le service des Grans &
 celuy du Prince. Certes ces choses sont aussi
 éloignées que le ciel l'est de la terre: Car encore
 qu'il y ait par tout du service & de la récompense,
 la chose n'est pas semblable. L'un est un triste
 esclavage, l'autre un commandement honora-
 ble, que l'on ne peut cōdanner sans blâmer tous
 les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces
 aussi bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent
 comme moy des appointemens du Prince
 pour le service qu'ils luy rendēt. Il ne faut donc
 pas confondre des choses toutes diverses, sous
 pretexte qu'on se sert d'un mesme terme pour
 les exprimer, ni mettre en mesme classe tous
 ceux qui tirent quelque récompense du Public
 pour leurs travaux & leurs veilles, autrement

On en viendroit jusqu'à s'ataquer à la personne mesme de l'Empereur, comme je diray tantost. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les gens de Lettres ; car encore qu'ils soient aux Grans comme nous sommes au Prince, & réputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur, ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si je voulois donc relever ma condition autant que tu la ravale, je dirois, que bien loin de servir, je fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre de la Province en composant & décidant les différens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dont j'ay en main l'interprétation. D'ailleurs, je ne reçois pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur ; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des appointemens tres-considerables. Ajoûtez à cela, qu'en m'aquittant bien de ma charge je pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais je passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la récompense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car sans parler des tribus qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté, les Statuës & les Temples qu'on luy dresse, avec les louanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la recompense de ses soins & de ses veilles, de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement, si j'avois posé pour fondement, côme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser,

d'avoir contreyenu à mes Loix; & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, cōme personne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'ocuper qu'à rendre service à son Prince & à son pais? Ajoûtez à cela, que je ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques rêveurs font consister en la seule contemplation, mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature & à nostre besoin, qui veut qu'on soit utile aux autres & à soy-mesme, sans estre un inutile faix de la terre, comme dit Homere. J'ay choisi donc un employ qui eust quelque proportion à ma capacité, & à l'estude que j'avois faite toute ma vie, & où je puis dire que j'avois aquis quelque reputation. Et veritablement, je ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu fais ce que je faisois en Gaule lors que tu y arrivas en visitant les Provinces de l'Occident; & cōme j'y tenois rang parmy les plus celebres Rhéteurs, & recevois de grandes recompenses de mon travail: Je t'ay écrit cecy au milieu de mes ocupations, pour me justifier auprès de toy, à cause de l'estime que je fais de ton merite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condannēt tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Proverbe Grec.

Il y a icy un traité, sur ce que Lucien s'estoit mépris en saluant quelqu'un, & avoit dit le matin ce qu'on a coustume de dire le soir, comme qui diroit bon soir ou Adieu, pour bon jour, ou Dieu vous gard; Mais il ne se peut traduire à cause de diverses allégations, qui sont renfermées dans la propricté des termes Grecs, & qui n'ont point de raport à nostre façon.

HERMOTIME, OU DES SECTES.

*Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes,
& montre que toute leur felicité n'est qu'une
chimere, & que personne n'y est parvenu.*

DIALOGUE

DE LYCINUS ET D'HERMOTIME.

LYCINUS. **A** Te voir aller si viste, Hermo-
time, avec ton livre sous le
bras, tu vas sans doute chez ton philosophe;
Car tu remuës les lèvres & fais des gestes de
la main, comme si tu recitois ta leçon. N'est-
ce point que tu repasses dans ton esprit quel-
que question épineuse ou quelque argument
captieux, pour n'estre pas mesme inutile pen-
dant le chemin, & faire toujourns quelque pro-
grés dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il est uray que je songeois à
la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps
qui nous est si précieux. Car, comme dit Hip-
pocrate, la vie est courte & l'art long & dif-
cile, Que si cela est uray dans la Medecine,
il l'est à plus forte raison dans la Philosophie,
qui est beaucoup plus confiderable, & où il
ne s'agit pas de la santé, mais de la felicité de
l'homme.

LYCINUS. C'est une chose de grand prix,
Hermotime; mais tu ne dois pas, à mon avis,
en estre fort éloigné, si l'on en peut juger par
le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques, &
par la peine que tu prens depuis vingt ans, à

fréquenter les écoles, & à transcrire des leçons, toujours courbé sur un livre avec un visage pâle & défait, & ne reposant pas même durant la nuit. Car je croy que tu ne rêves à autre chose en dormant, ce qui me fait juger, comme j'ay dit, que tu n'es pas bien loin du but, si tu n'y es déjà arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer, Lycinus, & tu fais que la Vertu demeure en un lieu haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par un sentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas assez sué & travaillé en l'espace de vingt années ?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé, comme dit le même Poète, a fait la moitié de l'ouvrage : si bien qu'on peut dire que tu es déjà vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, je n'avance guere, parce que la montée est rude, & difficile, & que je n'ay personne qui me tende la main d'en haut.

LYCINUS. Ton maistre n'est-il pas capable de t'enlever jusques-là par ses discours, comme par la chaîne d'or de Jupiter ; car y a longtemps qu'il est au sommet ?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy je l'aurois déjà atteint ; mais comme je veux m'élever, ma nature basse & terrestre me rameine contre bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre jamais de veüe son objet, pour s'animer davantage, sur tout ayant un si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il

espérance d'y arriver ? sera-ce après les prochains mysteres, ou du moins après la grande feste de Minerve ?

HERMOTIME. Tu prens un terme bien court, Lycinus.

LYCINUS. Quoy donc ! à la premiere Olympiade ?

HERMOTIME. C'est bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le souverain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la seconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouvoir parvenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celuy d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps ?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de rapport, Lycinus ; car quand dix mille Alexandres joindront leurs forces, ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les uns sont demeurés au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper se sont lassés aussi-tost ; Quelques-uns estant montés jusqu'au milieu, sont retombés en bas par leur pesanteur naturelle ; Mais ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les dificultez qui se rencontrent dans une si longue carrière, iouissent après d'une souveraine beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont élevez au dessus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux ! Hermotime ; comme tu nous ravales ! tu nous fais plus petis que des Pygmées ; Il semble que tu triomphe

déjà dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que je fusse assez heureux pour ariver à la Beatitude où j'aspire; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINUS. Ne saurois-tu juger à peu près le temps qu'il faut pour cela?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans

LYCINUS. Vingt ans ! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La recompense aussi n'en est pas petite.

LYCINUS. Je le croy, mais as-tu lettres de vivre jusques-là, déjà vieux & cassé comme tu es? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle? où si ton Docteur est Prophete aussi bien que Philosophe, pour t'asseurer que tu arriveras à bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'aparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur un peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela; & prions seulement les Dieux que nous puissions vivre un moment dans la felicité.

LYCINUS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de travaux & de veilles. Comment fais-tu qu'on soit si heureux en ce pais-là, veu que tu n'y as jamais esté?

HERMOTIME. Je croy mon maistre, qui le fait.

LYCINUS. Et que dit-il encore? la Beatitude est-ce un tresor, ou quelque chose de semblable?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Philosophe!

LYCINUS. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté?

HERMOTIME. C'est la Force, la Justice, la Sagesse, la Temperance; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut savoir. Pour les richesses, les honneurs, & les plaisirs, il s'en faut dépoüiller, comme fit Hercule sur le mont Eta de sa dépoüille mortelle, n'emportant avec soy que la parcelle de la divinité, toute pure & sans mélange, après avoir esté purifiée par le feu. Ainsi épuré par la Philosophie, & dépoüillé de tout ce qu'on avoit de terrestre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y jouïr d'une felicité éternelle, sans se soucier des choses du monde; non plus que de la bouë, & méprisant ceux qui les estiment.

LYCINUS. Par Hercule Etéen, Hermotime; tu as de hauts sentimens de la Vertu: Mais dy-moy, ceux qui y sont arrivez ne descendent-ils jamais du sommet où elle habite, pour converser icy-bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent touïjours perchez là-haut, sans se soucier du reste?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus; ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez; car ils sont afranchis de la tyrannie des passions.

LYCINUS. S'il m'estoit permis de dire la verité; Mais je ne croy pas qu'il soit honneste de rechercher trop curieusement la vie de ces Grans hommes.

HERMOTIME. Pourquoi? dy hardiment ce qu'il t'en semble.

LYCINUS. Avec toute ta permission, je n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien, nous sommes seuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé, d'autre

chose, je t'ay laissé dire; Mais lors que tu as dit que les Philosophes ne se foucioient plus des choses du monde, & estoient afranchis de la tyrannie des passions, Alors, certes; mais n'y a-t-il point de danger de le dire? je me suis souvenu de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux; Veux-tu que je te le nomme?

HERMOTIME. Pourquoi non?

LYCINUS. C'est ton maistre qui est si haut élevé dans la Vertu, & dans une vieillesse si venerable.

HERMOTIME. Et qu'a t-il fait?

LYCINUS. Tu connois ce jeune étranger aux cheveux blonds, qui aime tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

LYCINUS. Luy-mesme; Pour ne l'avoir pas payé à point nommé, il l'a pris au collet, & l'a traîné en Justice; & si on ne luy eust osté des mains ce pauvre garçon, je croy qu'il luy eust arraché le nez, tant il estoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoi ne le paye-t-il pas aussi?

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est-il d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a dépouillé sur le mont Eta tout ce qu'il avoit de terrestre, d'en venir à cette extrémité?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petis enfans, à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraîne-t-il après soy là-haut, pour jouir ensemble de la Beatitude?

HERMOTIME. Adieu, Je n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-temps; il faut que je me haste, de peur de perdre la leçon.

LYCINUS. Demeure, il y a congé aujourd'huy;

d'huy, si l'on en doit croire l'afiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient celz ?

LYCINUS. C'est que ton Philosophe fit hier la débauche chez un de ses amis, qui celebrait *Eucrate;* le jour de la naissance de sa fille, & après avoir bien bû & philosophé, il se prit de parole avec le Peripateticien Euthydème, qui soustenoit opiniâtrément les choses qui sont contestées entre vous; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit, ce qui lui fit mal à la teste, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il se mit donc au lit au retour, après avoir ferré les viandes, qu'il avoit données à garder à son valet, qui estoit derrière luy à table, & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & rônfler, après avoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne fais-tu point qui a remporté la victoire ?

LYCINUS. Ton maistre, quoy que ce n'ait pas esté, commel'on dit, sans coup férir. Car comme l'autre est querelleux & opiniastre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a jetté à la teste une coupe grande comme celle dont Nestor faisoit raison, & luy a fait un grand abruvoir à mouche, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traiter les opiniâtres.

LYCINUS. Il est vray; car pourquoy iriter un sage qui est roy de ses passions, & principalement ayant un si grand verre à la main: Mais puisque tu-és de loisir, Hermotime, je te conjure de me dire qui t'a meu d'embrasser la Philosophie; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINUS. Tu me flates. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années je pouvois arriver où tu es. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu près celuy que tu as.

LYCINUS. Il est vray ; si bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes ; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultez ?

HERMOTIME. Pourquoi non ? dès à present si tu as quelque doute tu n'as qu'à le proposer, car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINUS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour ariver à la Vertu, ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diverses Sèstes.

LYCINUS. Et disent-elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement ; elles sont toutes contraires.

LYCINUS. Mais la Verité ce me semble est une ?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Comment as-tu donc fait pour la trouver, & pour découvrir le droit chemin parmy tant d'autres qui égardoient. Apillon t'a-t-il servy de guide comme il fit autrefois à Chéréphon, car il a coûtume de répondre à chacune qui luy est propre ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINUS. Est-ce que tu n'as pas crû la chose

digne de consolation, ou que tu as pensé pouvoir bien choisir tout seul? Car il n'est pas question de savoir ce que tu es maintenant, sage à demy, ou tout à fait; mais ce que tu estois alors, c'est à dire un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay crû estre assez habile pour cela.

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la verité qui est si cachée? enseigne-moy ton secret, afin que j'en puisse faire autant.

HERMOTIME. J'ay suivy l'opinion commune.

LYCINUS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Elections, pour savoir qui en avoit le plus?

HERMOTIME. Non; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux; les Peripateticiens pointilleux & avarés; les Platoniciens vains & glorieux; les Pythagoriciens superstitieux; les Cyniques sales & éfrontez; il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'une vertu mâle & solide, & qui soient seuls sages, riches, justes, & tout ce qui leur plaist.

LYCINUS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux-mesmes; car il n'y a point d'aparence de les prendre pour Juges en leur propre cause?

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINUS. Qui? les Peripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philosophes?

HERMOTIME. Non, mais le peuple.

LYCINUS. Pren garde que tu ne me trompes, & ne me veüilles pas enseigner la verité, car quelle aparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choses où il ne connoist rien?

HERMOTIME. Je ne l'ay pas pris pour Juge; mais moy-mesme; car voyant la gravité & la modestie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay crû leur Secte la meilleure.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniâreté, leur avarice, & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aller vestu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veux-tu que nous prenions desormais ces marques pour celles de la sagesse, & que si l'on n'est comme eux réveur & mélancolique, on ne soit pas raisonnable? Tu dis cela, sans doute, pour m'éprouver, & pour voir si je seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoi?

LYCINUS. Parce que ce sont les statues qu'on juge par l'exterieur, & selon les diverses manieres, on reconnoit celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias, mais s'il falloit juger des Philosophes par là, que feroit un pauvre aveugle qui ne connoist rien à la mine?

HERMOTIME. Nous n'avons pas affaire à des aveugles.

LYCINUS. Non; mais il est question de trouver une marque certaine & indubitable, qui soit commune à tous, & par où l'on puisse discerner le pretexte & l'aparence, d'avec la vérité. Toutefois puisque tu le veux, Que les aveugles soient exclus de la Philosophie, quoy que cela leur dût servir de consolation pour la perte de leurs yeux: Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairs-voyans du monde, comment pourroient-ils juger de l'interieur par la mine? Car la sagesse n'est pas une chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au

dédans, & qui se met en évidence par le discours, & par des états semblables aux paroles. Je te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Poètes disent que ce Dieu eut un jour contestation avec Neptune & Minerve touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit un taureau, Minerve une maison, & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres, mais il blâma Vulcain de n'avoir pas fait une fenestre au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit, s'accorde avec ce qu'il pense. Mais il en parloit en Aveugle; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'aperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles; J'ay choisi à la bonne-heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINUS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret pour m'empescher de perir comme les autres?

HERMOTIME. Rien ne t'agrera de tout ce que je te diray.

LYCINUS. Ce n'est pas cela, mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toutefois, puis que tu dissimule, & que tu m'envies ce bon-heur, de crainte peut-estre que je ne devienne plus habile que toy; je tâcheray de trouver tout seul la verité, & de faire le choix le plus juste & le plus équitable qui me sera possible.

HERMOTIME. J'en suis content; car ce sera sans doute quelque chose digne d'estre
seu,

LYCINUS. Ne te moque point de moy, ~~sa~~ mon invention est un peu grossiere, puisque tu ne me veux pas dire la tienne. Posons que la Vertu soit une ville dont les habitans sont parfaitement heureux; & comme ton maistre, doiés de force, de justice, de sagesse, de temperance, en un mot semblables à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni envie, ni rancune, ni violence; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'union. Car ce qui fait les querelles & les divisions parmy les hommes, en est banny; l'orgueil, l'ambition, l'avarice; qui sont les pestes de la société humaine; de sorte qu'on y meine une vie heureuse & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui font la félicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas souhaiter d'estre citoyen d'une si divine Republique, sans se soucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourveu qu'on en puisse venir à bout?

LYCINUS. Par Jupiter, Hermotime, ce doit estre là le but de tous nos desseins, pour lequel il faut négliger tous les autres, & ne se soucier ni de femmes, ni d'enfans, ni de patrie; mais essayer par un genereux effort de les entraîner après nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner plutôt le manteau pour estre plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus, & sans équipage. J'ay ouï autrefois un vieillart discourir de cette contrée, & me convier à le suivre, avec promesse de m'y faire recevoir pour Citoyen; mais je ne le voulus pas croire, ou par jeunesse, ou par ignorance, dont je ne suis pas à me repen-

tir ; car je serois déjà pour le moins aux faux-bourgs. Il disoit , entr'autres choses , s'il m'en souvient bien , que tous les habitans de cette ville estoient étrangers , & qu'il n'y avoit point de naturel du pais ; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse , de naissance , ou de dignité , pourveu qu'on fût adroit , laborieux , vigilant , pour pouvoir surmonter toutes les dificultez qui se rencontrent dans une si longue carriere , car si-tost qu'on est arrivé , on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que je ne me peine pas en vain pour y ariver.

LYCINUS. J'ay le mesme desir , Hermotime , & il n'y a rien que je ne fisse pour cela ; mais comme elle est invisible , & reculée des yeux des hommes , ainsi que tu dis après Hesiodé , on a besoin d'un bon guide pour la trouver , de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le savoir , & qui promettent d'y mener ; mais ils tiennent des routes routes contraires. Les uns vous conduisent par des lieux agréables , où vous trouvez du frais & de l'ombre ; les autres par des deserts & des rochers , où vous estes brûlé des ardeurs du Soleil , & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun crie neantmoins , que son chemin est le meilleur , & qu'il meine droit à la felicité ; quoy qu'ils aboutissent à des lieux differens : Et quelque route que vous teniez , vous trouvez toujours à l'entrée un hōme de bonne mine qui vous tend les bras , & qui vous convie d'y entrer , & dit que c'est le droit chemin , & que tous les autres vous égalent. C'est ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diversité de chemins ; car on ne fait le quel suivre.

HERMOTIME. Je te veux tirer de doute, Lycinus; car t'une peux manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINUS. Qui? mon amy, & par quel endroit? Les guides sont aussi incertains que les voyes; car celuy qui suit Platon, dit que le sien est le meilleur; l'Epicurien & le Peripatéticien tout de mesme; tu en diras autant des Stoïques; chacun louë celuy qu'il a suivy, mais je ne puis savoir qui a raison. Je voy bien qu'ils sont tous arivez quelque part; mais si c'est à la ville que nous cherchons, c'est ce que je ne say point; & peut-estre qu'au lieu d'aller à Corinthe ou à Athènes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut avoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bon-heur, pour bien adresser, & il est dangereux de laisser aller ses pas à l'avanture, & de mettre au hazard une chose d'où dépend nôtre felicité; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin; car depuis qu'on est une fois embarqué dans un Vaisseau, on est contraint de suivre sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouveras point de meilleurs guides, ni de plus assurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à suivre la piste de Zenon & de Chrysipe, pour ariver à Corinthe.

LYCINUS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule; ou n'en croire pas un, ce qui est plus seur, jusqu'à ce qu'on ait decouvert la verité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, je suive le vostre, Platon & Pythagore n'auroit-ils pas sujet de me dire, Que t'avons-nous fait, Lyci-

nus;

Mais, pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nostre préjudice le party d'un nouveau venu? Que leur répondray-je, à ton avis? sera-ce assez de dire, J'ay crû Hermotime qui estoit mon ami? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point cét Hermotime, & ne savent qui il est, mais qu'il ne falloit pas ainsi ajouter foy à un homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la favoit-il pas trop bien; ni condamner toutes les autres, sans avoir examiné leur doctrine. Que les Législateurs veulent qu'on entendent les deux parties, avant que de prononcer sur leur différent, & quand on ne le fait pas la Sentence est nulle, & il est permis d'en apeller. Si quelque Ethiopien, ajouteront-ils, n'estant jamais sorty de son país, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'asseurer ce qu'il ne fait point? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'afiner qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, sans avoir éprouvé les autres, & de faire une regle generale pour tous les hommes sans estre jamais sorty d'Ethiopie.

HERMOTIME. Mais pour avoir suivy la doctrine des Stoïques, je n'ignore pas celle des autres Philosophes; car la regle du bien apprend à connoistre le mal, & au mesme temps que mon Docteur me dictoit son opinion, il me réfutois celle de Platon & d'Epicure.

LYCINUS. Mais Platon & Epicure ne se tairont pas, & diront, Tu as un étrange ami, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent, sans considerer que par erreur ou par malice ils peuvent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sache

micux nos opinions que nous-mêmes. Si quel-
 qu'un voyoit un Athlète s'exercer tout seul
 avant le combat, & donner en l'air des coups de
 poing, le prononceroit-il pour cela victorieux;
 & ne luy diroit-il pas que pour remporter la vi-
 ctoire, il faut avoir terrassé son ennemi? Voilà
 ce que diront les Philosophes; mais Platon, qui
 a esté en Sicile, y ajoutera peut-estre l'exemple
 de Gélon & de Syracuse, qui fut long-temps
 sans savoir qu'il avoit l'haleine mauvaise, jus-
 qu'à ce qu'une Courtisane le luy aprit. Alors, il
 alla trouver sa femme, tout en colere, & luy dit
 des injures de ce qu'elle luy avoit celé si long-
 temps un défaut, où il eust pû apporter quelque
 remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit
 tous les hommes faits de la sorte, n'ayant ja-
 mais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermoti-
 me, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore
 avec raison comme sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, je te prie, l'Ethio-
 pien & la femme de ce Tyran, & considérons
 ensemble si la chose n'est point comme je dis.
 N'est-il pas vray que si je disois que deux fois
 deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'as-
 sembler tous les Arithmeticiens du monde,
 pour savoir si j'aurois raison, puisqu'il ne se
 pourroit faire autrement, quand tous les Ma-
 thematiciens diroient le contraire?

LYCINUS. La chose n'est pas semblable,
 Hermotime, car tu cõfons des choses qui n'ont
 point de raport, & compare ce qui est certain &
 dubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu jamais
 veu quelqu'un qui doutast que deux fois deux
 fussent quatre, au lieu que les Philosophes ne
 s'accordent ni de la fin ni des principes? Preñ
 donc garde que tu n'argumentes mal; car tant

dis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein saut à la tienne.

HERMOTIME. C'est que tu ne prens pas bien ce que je dis : Posons que deux hommes soient entrez dans un Temple, & qu'on ait perdu quelque vaisseau sacré, les fraudera-t-il fouiller tous deux si on le trouve sur le premier? je croy que non. Ainsi, il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stoïques

LYCINUS. La chose n'est pas encore semblable. Car premierement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs : si bien qu'il n'est pas necessaire que l'un deux l'ait absolument. D'ailleurs, il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise; car tous les Prestres du Temple n'en sont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas seulement de la matiere, les uns disent qu'elle est d'or, les autres d'argent ou de cuivre; c'est pourquoy il est necessaire de les fouiller tous pour le savoir, & quand on auroit trouvé quelque piece sur le premier, il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres, parce qu'on ne fait pas assurément si c'est celle-là qu'on a perduë, & que le vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire reconnoître. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que tous ont quelque chose de divers prix; Mais il te faut éclaircir cela par un autre exemple; As-tu jamais assisté aux jeux de la Grece?

HERMOTIME. Oüy, & en divers lieux. Tout nouvellement aux Jeux Olympiques, j'estois à la gauche des Juges, pour voir de plus près ce qui se passoit.

LYCINUS. Sais-tu comme on fait pour apparier les combatans?

HERMOTIME. Autrefois, quand Hercule y présidoit, on prenoit des feuilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui se faisoit autrefois, mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend une urne, dans laquelle on met des balotes de la grosseur d'une fève, où il y a écrit un A, ou un B, ou quelque'autre lettre semblable, & toujours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un après l'autre, & font leur priere à Jupiter, puis mettent la main dans l'urne; mais le Heraut étendant sa verge les empêchent de lire, jusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tost l'un des Juges, ou quelque'autre, car il ne m'en souvient pas bien, prend la balote de chacun, & a parie ceux qui ont les lettres semblables: Que si le nombre des Athlettes est impair, celuy qui a la lettre unique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas un petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre un qui est déjà lassé.

Quand le nombre des combats est pair.

LYCINUS. Areste; Voila ce que je voulois. N'est-il pas vray qu'on ne sauroit reconnoistre celuy qui a la lettre unique que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deviner celuy qui doit combattre le dernier, ou qui a dérobé le vase; ou quel est le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous: On ne peut connoistre quelle est la meilleure de toutes les Sectes, sans les avoir toutes épluchées; puisque si l'on en a oublié quelque'une, ce sera peut-estre celle-là qui aura trouvé la verité. C'est ainsi que pour dire quel est le plus beau de tous les hommes, il faut les avoir tous veus; or c'est la beauté souveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'accord.

LYCINUS. Et fais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine ? car si cela estoit , tu nous délivrerois d'une grande peine ?

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouver.

LYCINUS. Que ferons-nous donc , Hermotime , perdrons-nous pour cela courage , ou si nous tâcherons de faire nous-mêmes ce que personne n'a encore fait , de tout voir & examiner ? Si ce n'est que ce que nous avons dit y repugne , que depuis qu'on s'est une fois embarqué dans un vaisseau , il faut , en dépit qu'on en ait , suivre sa route , & qu'on n'arrive nulle part , quand on change à toute heure de chemin.

HERMOTIME. Il nous faudroit , comme à Thésée , le fil d'Ariadne , pour nous démêler de celabyrinthe.

LYCINUS. Suivons le conseil de cet Ancien , de demeurer sur la défiance , sans ajoûter foy à tout ce qu'on dit ; & comme un bon Juge , donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINUS. A qui nous adresserons-nous le premier ? Veux-tu que ce soit à Pythagore ? Combien penfes-tu qu'il faille de temps pour apprendre sa doctrine ? sera-ce assez de dix ans , sans y comprendre les cinq années du silence ; mais il en faudra donner autant à Platon , à Aristote , à Diogene , à Pyrrhon & à Epicure ; sans parler des Stoïques , puisque tu-as tantost dit qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que je n'en prens pas trop , il ne faut que te ressouvenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes , qui ont plus de quatre-vingts ans , qui publient tout-haut qu'ils ne sont encore que des novices Si tu n'en veux

croire Socrate, qui ne faisoit pas profession de tout savoir, mais de ne savoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant seulement dix Sectes.

HERMOTIME. Je voy bien déjà qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINUS. Que ferons-nous donc? faudra-t-il renoncer à nostre maxime, de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées? Car si nous faisons autrement, nous marcherons en ténèbres, & broncherons à chaque pas prenant la première chose qui se présentera, pour la vérité, faute de la bien connoître; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne saurons pas assurément si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & je croy que je suis sorti aujourd'hui de chez-moy à la male-heure, veu que je pensois estre déjà bien avant dans la recherche de la Vérité, & je voy qu'il est impossible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'est pas à moy qu'ils'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde ou plutôt à la Nature, qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux, ni une assez longue vie pour la découvrir. Je te diray seulement, qu'elle n'a pas tant d'éclat que le mensonge; mais qu'elle parle plus librement; ce qui la rend souvent importune. Considere que tu t'es voulu mettre en colere contre moy, pour avoir levé un peu le voile qui la couvroit. Mais si tu aimois une statuë, & que je t'eusse fait voir que tu n'en saurois jouïr, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'avoir détrompé!

HERMOTIME. Que ferons-nous donc, renoncerons-nous à la Philosophie ?

LYCINUS. Je ne dis pas cela ; mais seulement que pour bien faire il faut reconnoître & examiner toutes les Sectes, avant que de s'embarquer en pas une, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'es-tu pas de cette opinion ?

HERMOTIME. Je ne sçay que répondre, puisqu'il faudroit pour cela vivre autant que le Phénix ; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'accord entr'eux, & qui se déchirent les uns les autres, ou par malice, ou par envie, ou par ignorance. Mais si cela est, tu-és donc le seul qui ais découvert la vérité ?

LYCINUS. Je ne dis pas cela, mais que je l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pouroit dire, ce me semble, qu'encore qu'il fût nécessaire d'examiner routes les Sectes, pour savoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela ; puisque, comme dit le Proverbe, on peut juger par un échantillón de toute la piece, comme Phidias jugea de la grandeur du lion à voir sa grife. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu près ceux qui ont raison, sans une recherche si curieuse.

LYCINUS. J'ay bien oüy dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par une partie ; & ton exemple ne conclut rien : Car Phidias n'eust pas jugé de la grandeur du lion par sa grife, s'il n'eust jamais veu de lion, comme à voir la main d'un homme on ne jugeroit pas de qui il est, si l'on n'avoit jamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien savoir ce qui est honneste, où consiste la félicité

des Stoïques , que tu ne saches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs sentimens touchant la fin & les principes des choses , tu ne peux savoir s'ils ont raison , que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves, ce qui n'est pas l'ouvrage d'un jour. Autrement , pourquoy auroient-ils fait tant de volumes , pour prouver ce peu de chose qui te semble si facile? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court , de consulter quelque Devin à chaque proposition , pour savoir si elle est vraie , ou bien égorger des victimes , pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux je te donneray une invention plus facile & de moindre dépence , qui est de faire des marques qui portent emprunt le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela seroit ridicule ; mais comme ceux qui veulent acheter du vin , ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouvent un bon ils s'y tiennent , & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques gouttes; Qui empesche de faire la mesme chose dans la Philosophie.

LYCINUS. Que tu-és glissant , Hermotime, quand on te pense tenir tu échapes; mais tu n'as rien fait , parce que tu compares encores des choses qui n'ont point de raport , & que l'une est un Tour dont les parties sont semblables , & l'autre non. Je ne voy pas ce que peut avoir de commun le vin avec la Philosophie , si ce n'est que les Philosophes , comme les Cabaretiers , alterent & broüillent leur marchandise , & vendent à faux poids & à fausse mesure.

Prenez garde que la Philosophie ne soit plutôt comme un doux poison, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raison humaine est un abysme, où l'on se perd, quand on le veut sonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces choses, il ne falust pas tant d'années, il faudroit toujours pour cela un jugement tres-exquis, que peu de gens ont; parce que les choses sont tellement broüillées & confuses, qu'on prend souvent le mensonge pour la verité, à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs, s'il faut arriver à la felicité par la connoissance, voila premièrement tous les enfans qui en sont bannis, puis, toutes les femmes, qui font plus de la moitié du monde; car la façon dont elles se gouvernent, occupées après les soins du ménage, ne leur permet pas de penetrer dans ces mysteres. Il en faudroit encore bannir tous les vilageois & les artisans, qui ne sont pas capables d'une si haute recherche, sans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de la Philosophie. Il ne resteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne sont ils jamais bien d'accord. Cependant, la felicité humaine doit estre une chose facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoutez à cela, que les plus habiles se trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, semblables à des pescheurs, qui après avoir jetté leur filet, sentant quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dis davantage, qu'après avoir couru toutes les Sectes, on ne peut savoir encore si la Verité n'est point quel-

qu'autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment ?

LYCINUS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans sa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au compte ? De mesme, en la Philosophie, l'un dit que la felicité consiste dans la Vertu; l'autre dans la Volupté; celui-cy dans le Sçavoir; celui-là dans les Honneurs ou les richesses, ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela ? Mais nous nous hastons de courir, sans savoir si nous sommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eust trouvée ?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous saurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas assuré de l'avoir !

LYCINUS. C'est une consequence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perduë d'estudier en Philosophie ?

LYCINUS. Il le semble ? Car nous trouvons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit un temps qui surpasse la vie de l'homme; sans parler des affaires & des maladies, qui l'occupent ou qui la traversent: Après, qu'il faut un jugement tres-exquis; enfin, qu'il est mesme incertain si l'on peut trouver la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous aprist à la connoistre; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il lui plaira, comme de l'eau répandue sur une table, que l'on

Conduindu doigt où l'on veut, ou comme une giroïette qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu as raison; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abrégé le chemin.

LYCINUS. Tu en es plus éloigné que jamais; car après avoir trouvé quelqu'un qui fasse profession de discerner le vray d'avec le faux, il faut, pour luy ajouter foy, estre assuré qu'il ne se trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela? car pour juger d'un habile homme, il faut estre aussi habile que luy; & celui-là aura besoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs, toutes les demonstrations qu'on publie, ne sont ni certaines ni évidentes, & prouvent souvent des choses douteuses par d'autres qui le sont encore plus; si bien qu'à l'exemple de ceux qui courent en rond, on se retrouve toujours au lieu d'où l'on est party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay prise jusqu'à cette heure, est inutile?

LYCINUS. J'en suis bien fâché; mais tu as bien des compagnons, ce qui te doit servir de quelque consolation; car tous les Philosophes se tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des desirs & des desseins au dessus de leur portée. Tu fais donc comme un homme qui se plaindroit de ce qu'on l'auroit éveillé au milieu d'un songe agreable. Car lors que les Philosophes se promettent des môtagnes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux sur le papier; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie, ils se mettent en colere, comme si on les tiroit du ciel en terre,

& de l'opulence à la pauvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantost, n'est guère difetente des Chimères & des Hippogrifes, & autres fictions Poëtiques, qui plaisent à l'esprit par la nouveauté. Comme donc Medée devint amoureuse de Iason, sans l'avoir vû, tu t'es passionné pour une chose que tu ne connoissois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cause de cela, vient, à mon avis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres; & personne ne s'est avisé de tourner la teste, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais il a suivy aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé; outre que chacun s'ennuye de sa condition, & croit toujours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aler inconsiderément à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez après par la consequence des choses; côme si nous avions acordé une fois que deux fois deux sont cinq, on concludroit en suite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui après avoir basty sur des fondemens qui ne sont point, une longueur sans largeur, un point qui ne se peut diviser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, après avoir acordé les principes de chaque Secte, nous sommes contrains de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nostre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni découvrir l'imposture, & ceux qui la reconnoissent ont honte

de se dédire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & ocupez toute leur vie à des fadaïses. Car s'ils avoüoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparavant. Que si nous en trouvons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'avoüer, celui-là merite veritablement le titre de Philosophe; les autres sont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguisent. Mais posons que la Philosophie Stoïque soit la meilleure, encore faudra-t-il considerer si nous pouvons arriver au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y travaille. Veritablement, elle promet beaucoup. Qu'on sera seul riche, sage, savant, roy de ses passions; mais nous l'apprendrons mieux, si nous pouvons trouver quelqu'un qui y soit parvenu. En connois-tu de la sorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoi donc se donner tant de peine pour arriver en un lieu, où, ni toy, ni ton maistre, ni le sien, ni pas un de leurs devanciers ne sont arivez? Tu ne saurois dire qu'il suffit d'en aprocher; car celui qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celui qui en est à cent lieuës; mais il a seulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, je veux que tu sois fort proche, il y a déjà tant de temps que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années: As-tu lettres de vivre jusques-là, à l'âge où tu es? Mais posons le cas que tu y arives, & que tu trouves ce que tu cherches, combien en jouïras-tu? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en travaillant toujours à aquerir de l'appetit. On dit que la

Vertu consiste dans l'action, c'est à dire, à vivre justement, sagement, fortement; mais vous autres Stoiciens, & quand je dis vous, j'en pense dire les plus grans de tous les Philosophes; laissant-là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus; & celuy qui est le plus sçavant, est estimé le plus habile. Ainsi quitant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie, vous vous attachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin jusqu'au soir?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous couvrez toute vostre vie après un fantosme, quoy que vous pensiez faire une chose fort vtile? Dy-moy, je te prie, voudrois-tu estre semblable à ton Pedant, à la reserve de la science; aussi colere, aussi querelleux, aussi avare, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas? Veux-tu que je te die à ce propos ce que répondit l'autre jour un simple Bourgeois à un Philosophe qui est suivy de toute la jeunesse? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses écoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois estoit échû, son oncle prenant la parole: Cesse, luy dit-il, de croire que mon neveu t'ait fait une grande injure, si n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas si tost donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as appris: ce que nous desirions le plus sa mere & moy, lors que nous le mîmes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille

de nostre voisin , & couroit fortune de la vie, si
 l'on n'eust accomodé l'affaire pour de l'argent.
 En suite , il a battu sa mere , qui l'avoit surpris
 comme il emportoit quelque chose de la mai-
 son , pour striponner avec ses camarades. Il n'y
 a que le mensonge & l'éfronterie, & autres ver-
 tus semblables où il a fait grand progrès , car il
 estoit beaucoup plus sage & plus modeste, qu'and
 nous te l'avons donné; Cependant, j'aimerois
 mieux qu'il eut appris à se corriger de quelques-
 uns de ses défauts , que cent sottises , dont il
 nous rompt la teste tous les jours , Qu'un Cro-
 codile a pris un enfant , qu'il a promis de ren-
 dre pourveu qu'on luy die ce qu'il a resolu d'en
 faire; Que s'il est jour, il n'est pas nuit; & autres
 semblables fadaïses. Enfin, il ne dit rien que ce
 qu'on fait, ou qu'on ne veut pas savoir, & croit
 quand il saura tout cela , que rien n'empesche-
 ra qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne
 considere le reste des hommes que comme des
 fourmis ou des mouches. Comme on repro-
 choit donc cela à ce Philosophe , il répondit,
 que la Philosophie luy avoit servy de bride , &
 que s'il ne l'eût apriſe , au lieu qu'il n'a fait que
 battre sa mere , il l'eût peut-estre tuée; Qu'il
 faut dire de lui ce que disent les nourrices, quand
 elles envoyent leurs enfans à l'école, *Que s'ils
 n'y font point de bien , ils n'y feront point de mal:*
 Que pour luy, il avoit fait ce qui estoit de son
 devoir , & qu'on le fist interroger par un Phi-
 losophe de leur Secte , qu'il le satisferoit sur
 tout. Voila ce que dit ce Docteur; mais pour
 toy , tu n'a pas apriſ la Philosophie pour t'em-
 pescher de devenir pire , mais pour en devenir
 meilleur.

HERMOTIME, *Que veux-tu que je te die ?*

fuis si touché de tes raisons, que je regrette mille fois la peine que j'ay prise pour ne rien savoir. Maintenant, que tu m'as dessillé les yeux, je voy clairement la vanité des choses que j'ay admirées, & pleure le temps que j'ay perdu en des curiositez fâcheuses & inutiles.

LYCINUS. Il n'est pas question de pleurer, mais de prendre pour soy la consolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amusoit à conter les vagues; & qui s'estoit mépris au comte. Car il luy dit, qu'il n'avoit qu'à conter celles qui estoient, sans se mettre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi-bien il en estoit passé une infinité de semblables avant qu'il se mist à conter. Contère-toy donc deormais de vivre comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni avoir honte d'estre devenu sage un peu tard. Du reste, ce que j'ay dit, n'est point par une haine particuliere que j'aye contre les Stoïques; au contraire, j'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus réglée & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces sottises, & plût à Dieu que je pusse oublier tout ce que j'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'élébore comme fit Chrysepe, quoy que pour un diferent sujet. Cependant, je t'ay beaucoup d'obligation de m'avoir détrompé; il me semble que tu m'es aparû comme les étoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempeste. A peine que je ne me fasse couper les cheveux, comme ceux qui sont échapez du naufrage; je fuiray à l'ave-

HERODOTE, OU AETION. 305
sur la rencontre d'un Philosophe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.



HERODOTE, OV AETION.

Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour justifier sa conduite.

Q V'ON seroit heureux de pouvoir imiter Herodote, je ne dis pas en toutes ses perfections, car ce seroit un trop grand souhait; mais ou en la beauté du discours, ou en la gravité des Sentences, ou en la délicatesse de sa langue Ionique, ou enfin en mille autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son pais, peut estre imité aisément. Car après avoir deliberé en soy-mesme des moyens qu'il tiendrait pour se rendre illustre, il crût qu'il seroit trop long de courir par toutes les villes, & se presentant aux jeux Olympiques où toute la Grece estoit assemblée, il recita son histoire avec tant d'applaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses livres. Il devint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui avoient gagné le prix des jeux, & l'on crioit par tout, lors qu'il passoit, Voila celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & célébré les avantages que nous avons remportez sur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'aprobation generale dans une seule assemblée, & au lieu d'un Héraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grece pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suivy depuis par le Rheteur Hippias, qui estoit

*Prodicus
Cens.*

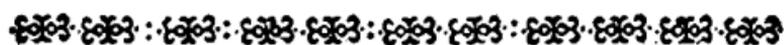
*Anaximenes
Chius,
Polus A-
grigenti-
nus.*

*Proxeni-
des.*

Grec, & en suite par plusieurs autres, qui se sont signalez de mesmes par des harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'aleguer les Anciens, puisque de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy aquit tant de réputation, que celuy qui presidoit aux jeux luy donna sa fille en mariage. Ce devoit estre un merveilleux tableau, direz-vous, pour élever un Peintre à un si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant une si excellente piece. C'est une chambre magnifique où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillâte encore par sa beauté, quoy qu'elle baissé les yeux de honte, pour la présence d'Alexandre qui est debout devant elle. Mille petis amours sôurians voltigent autour, dont les uns lèvent son voile par derriere, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau comme un jeune Epoux plein de pudeur, & le presentent à sa maîtresse. Il met à ses pieds sa couronne, en la compagnie d'Ephestion, qui tient un flambeau à la main, & qui s'apuye sur un beau garçô qui represente l'Hymenée. Voila le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petis Amours qui solâtrent avec ses armes. Les uns portent sa lance, tout courbez comme des porte-faix sous un fardeau trop pesant; les autres son bouclier, sur lequel il y en a un d'assis, qu'ils meinent comme en triomphe, tandis qu'un autre est en embuscade dans sa cuirasse, qui les atend au passage pour leur faire peur. Et

cette galanterie n'est pas inutile, mais elle sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voila la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte représentation d'un mariage, en produisit un véritable. Maintenant, pour en faire l'application, je diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoître à mon entrée dans la Macedoine, sans courre par tout en une saison fâcheuse, j'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celle qui se trouve à des jeux, mais des plus Grands personnages de toute la Grece; & n'est pas assemblée dans les deserts de Pise sous des hutes & des cabanes, mais dans une ville magnifique, où elle represente comme les Etats de la Province, si bien qu'elle ne cede en rien à la solennité des jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparez à ces deux Heros, je seray fort peu de chose; mais en me considérant separément, je meriteray peut-estre quelque estime.

Philosophes, Orateurs, Historiens,



ZEUXIS, OU ANTIOCUS.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire, dans il y a déjà quelque chose dans le Traité contre celui qui l'avoit appellé Promethée.

Comme je me retirois l'autre jour, après vous avoir lû mon courage, plusieurs de ceux qui l'avoient ouï m'aborderét, & m'ayant salué fort civilement, me reconduisirent chez-moy, avec des loüanges qui me faisoient rougir, & que j'aurois honte de rapporter à d'autres.

qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient davantage dans ma façon d'écrire, c'estoit la nouveauté de l'invention, dont chacun raportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché; Car ils n'avoient point de sujet de vouloir flater un étranger comme moy, de qui ils n'avoient rien à esperer ni à craindre. Ces louanges, quoy qu'elles me chatoüillassent l'oreille, me laissoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes ouvrages que la nouveauté, comme on dit qu'une chanson, quelque mauvaise qu'elle soit, est bonne quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-mesme, Quoy! n'ay-je aucun avantage par dessus les autres, que de ne pas suivre leur route? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles; de la force & de la delicatesse dans mes pensées; de la vigueur dans mon expression; de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours? Voila ce qui est digne de louange, & non pas la nouveauté, qui ne doit estre estimée que comme la bordure du tableau. Je vous veux conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut jamais, & qui ne s'amusoit point à représenter des choses ordinaires comme les autres, mais tâchoit toujours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grands desseins, celui qui m'a le plus touché c'est la Centaure, dont j'ay veu une copie à Athènes; car l'original fut emporté par Sylla, & perit sur mer avec plusieurs autres rarez de la Grèce. Je vous la vais donc dépeindre; au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour pretendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'étonnement qu'elle

me donna à servi à me la mieux imprimer dans l'esprit. C'est une Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale est étendue par terre, & celle qu'elle a de femme est relevée à demy & appuyée sur le coude. Elle alonge les pieds de derriere, & trousse ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre, comme font les chevaux quand ils se veulent redresser. Elle se panche un peu sur le costé pour donner à teter à ses petis, dont elle tient l'un entre ses bras, qu'elle alaite avec ses mammelles de femmes, & l'autre est pendu à celles qu'elle a de cavale. Au haut du tableau, est le Centaure comme en sentinelle, qui ne paroist qu'à demy, & leur montre un faon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il semble souïre, il a neantmoins la mine farouche & la perruque afreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais sa femme, aussi mignonne qu'il est sauvage, a la moitié du corps de ces belles cavales de Thesalie, qui n'ont point encore esté domtées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, hormis qu'elle a les oreilles droites & pointuës comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'un est sauvage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en alaitant, le lionceau, que leur pere eleve par dessus sa teste, comme pour leur faire peur. Je laisse aux Peintres à admirer le docte mélange des couleurs aussi bien que leur application, la justesse des proportions, la délicatesse des ombres, & la hardiesse du dessein, mais ce qui me toucha le plus, fut l'industrie de l'ouvrier, d'avoir seu mêler si adroitement deux natures toutes contraires, que le passage de l'une à l'autre est imperceptible. Co:

310 ZEUXIS, OU ANTIOCUS.

chef-d'œuvre ravit d'abord tous ceux qui le virent; mais comme Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'invention, sans prendre garde à ce qui estoit de plus considerable, il l'osta en colere du lieu où il l'avoit mis pour le faire voir. Avant que d'approprier cét exemple à mon sujet, j'en veux encore rapporter un autre d'Antiochus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il desespera de la victoire, & se preparoit déjà à la retraite, ou à faire quelque méchant accommodement, lors que l'un de ses Capitaines le rassura. Voyant donc la Cavalerie ennemie qui venoit fondre sur luy, & l'Infanterie qui s'ouvroit pour donner passage aux chariots, il lâcha si à propos les Elephans qu'il avoit cachez exprés derriere les bataillons pour donner plus de terreur, que la Cavalerie & les chariots épouvantez, se renverserent sur leurs gens de pied; si bien que donnant là-dessus on en fit un carnage éfroyable. Mais comme les Macedoniens vouloient féliciter Antiochus de sa victoire, & pouffoient en l'air des cris de joye: N'avez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'une bataille, que vous devez plutôt à la fortune qu'à vostre valeur? de sorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'un Elephant. Il seroit temps de faire l'application de ces deux Histoires, si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage, c'est ce dont je faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venuë des Elephans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui savez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus

*Theodo-
ras le
Rhodien.*

beau & de plus accompli dans un ouvrage; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.



HARMONIDE.

Il se justifie par l'exemple d'Armonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pais pour avoir son aprobation.

VN grand joüeur de flûte demandoit un jour à son maistre, après avoir appris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre : Car je ne desirerois pas, luy dit-il, joüer aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marsyas, s'il n'y avoit point de gloire à aquerir ; & je dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.* Timothée répondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'apelloient le maistre & le disciple, *Qu'il ne luy faisoit pas une petite demande, & qu'estant impossible de joüer devant tout le monde, il falloit tâcher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner.* Car les ignorans, dit-il, ont acoûtumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu ajustent la victoire. Harmonide ne seut profiter de cét avis ; car la premiere fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'avoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque profession

que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire connoître, comme à celuy qui a l'aprobation générale, & de qui les sentimens sont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'avoient que deux voix dans le Conseil, mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on révere d'autant plus, qu'ils sont toujours clairs & factifs. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein, outre, que je pense être à vous en quelque sorte, puisque je suis d'une ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faveurs tant publiques que particulieres. S'il arrive donc que je n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, Ajoûtez-y vostre suffrage, comme celuy de Minerve; Aussi bien, si je n'avois vostre aprobation, celle des autres ne me suffiroit pas; & sans elle, je comte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui devez apprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouvrages, & je m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donnée, afin que j'aye plus d'assurance de paroître desormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux Jeux Olympiques.



LE SCYTE, OU L'ESTRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du precedent ; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grèce, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.

ANACARSIS n'est pas le premier qui vint de Sythie pour apprendre les Sciences à Athènes, car Toxaris y avoit esté avant luy ; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux, qui est parmi eux une marque de grandeur ; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son pays, mais il s'habituait à Athènes ; & quelque temps après sa mort, on luy sacrifia comme à un Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de défier, aussi bien que les Scythes, qui dépeschent tous les ans un Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car cōme la contagion estoit grande à Athènes, la femme d'un Sénateur de l'Aréopage vit en son Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athéniens, que pour faire cesser la peste il falloit arouser de vin l'entrée des maisons ; ce qu'on fit, & la peste cessa. Soit que la vertu de cette divine liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit savant dans la Medecine, eust quelque secret là-dessus qui n'est pas connu de tout le monde : Tant y a que par forme de reconnoissance,

C'est qu'ils l'y sacrifioient tous les ans un homme.

on immole depuis , tous les ans , un cheval blanc sur son sepulcre , d'où cette femme le vit monter , car son nom fut reconnu par l'Epitaphie , quoy qu'à demy éfacée. Mais on voyoit un Scythe gravé sur la colombe , avec un arc rendu en une main , & un livre en l'autre , & le livre & l'arc se voyent encore avec plus de la moitié du corps ; le reste a esté consumé par le temps. Ce tombeau est assez près du Dipyle à main gauche en allant à l'Academie , & n'est pas fort magnifique , mais du reste ne manque jamais ni de fleurs ni de couronnes ; Car on dit que ce Heros guerit encore la fièvre , ce qui n'est pas étrange , après avoir guery toute une ville de la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel je l'ay alegué , Toxaris vivoit encore lors qu'Anacarsis vint à Athènes , & le rencontra un jour par la ruë tout interdit , comme un étranger qui ne sait pas les mœurs du pais , & n'en entend pas la langue ; de sorte qu'il se repentoit d'estre venu , & se preparoit déjà au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconnoistre , tant à son habit , que parce que c'étoit un des grands Seigneurs d'entre les Scythes , si bien qu'il l'aborda , & luy demanda s'il n'estoit pas Anacarsis , ce qui le surprit tellement , qu'il laissa couler des larmes de joye , de trouver un homme de connoissance en un pais étranger , Il luy demanda donc son nom ne le pouvant reconnoistre à cause de sa longue absence , outre qu'il estoit vestu à la Grecque , la barbe rase , & sans épée , & qu'à son discours & à sa façon , on l'eût pris pour un Athénien , tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nommé , Anacarsis s'enquist si ce n'estoit pas luy qui avoit quité son pais & sa famille , pour se venir

établir en Grece , où l'on disoit qu'il estoit
 maintenant en grande estime ; & sur sa répon-
 se , sache , luy dit-il , que je suis l'un de tes
 adoreurs, & que l'amour de la Grece m'a por-
 té comme toy en cette Province , où j'ay beau-
 coup souffert depuis ma venue, servant de jouët
 aux petits enfans par la nouveauté de mon ha-
 bit ; sans parler des travaux que j'ay endurez
 par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux,
 de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable
 icy , & de m'apprendre les loix & les coûtumes
 du pais , & me donner la connoissance des
 grands hommes , qui est le sujet de mon voya-
 ge, aussi bien que du tien. C'est avoir bien peu
 de courage , luy dit Toxaris , de vouloir si-tost
 quitter la Grece , après avoir tant pris de peine
 pour y venir ; mais elle n'a que trop de charmes
 pour te retenir lors que tu viendras à la con-
 noistre ; Je te donneray seulement un secret
 pour apprendre en peu de temps ce que tu desi-
 res savoir. Il y a un illustre vieillard en cette vil-
 le qui a voyagé long-temps en Asie & en Egy-
 pte , & conversé avec les Sages du pais ; si bien
 que les Athéniens l'ont choisi pour leur Legis-
 lateur , quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu
 peux avoir sa connoissance , tu verras en luy
 toute la Grece , puisque c'est comme un abrégé
 de tout ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc
 pas davantage ; dit Anacarsis , à me le faire con-
 noistre , & me mène de ce pas chez luy ; mais
 je crains qu'il ne soit difficile à aborder , & qu'il
 ne me rebute sur mon nom. Ne crains point ;
 dit Toxaris , je t'assure du contraire , & qu'il
 sera bien-aise d'obliger un étranger comme
 toy ; sui-moy , seulement , & vien faire preuve
 en sa personne , de la courtoisie & de la gene-

rosité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'avance tout réveur, abordons-le. Reçoy ce présent de ma main, Solon, Voici l'un des plus grands Seigneurs de mon país, qui l'a quitte pour te venir voir, & pour apprendre de toy les loix & les coùtumes de la Grece. Si je te connois bien, tu ne tromperas point son attente ni la mienne, & d'un honnaeste Scythe tu en feras un honneste Athénien. Sache, Anacarsis, que tu as en Solon Athènes & toute la Grece, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne seras plus étranger, mais connu & cheri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conversation te fera oublier ta patrie, & si tu cherches un ami comme tu dis, tu trouveras icy le but & l'acomplissement de ton dessein; car c'est un modèle de vertu, & l'image vivante de la Philosophie. Ren graces aux Dieux de ce que tu as trouvé un si grand tresor, & ne te plains plus de la fortune, ni ne regrettes les maux que tu as enduré en ton voyage. Il seroit long de dire combien ce présent plut à Solon, & ce qu'il répondit à des ofres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils véchurent depuis dans une parfaite intelligence, & qu'il aprit à Anacarsis tout ce qu'il savoit, & luy donna la connoissance des plus grands personnages de la Grece. D'autre côté, Anacarsis ne le pouvoit quitter un moment, tant il estoit charmé de son savoir & de sa vertu; de sorte qu'il aprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se rendit tres-illustre, chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eust pas fait son amy. Il est donc le seul des Barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait citoyen

d'Athènes, si l'on en veut croire Theoxéne; Aussi ne retourna-t-il en son pais, comme je croy, qu'après la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarsis de la Scythie, pour venir en Macedoine avec Toxaris & Solon, c'est qu'il m'est arrivé la mesme chose qu'à luy, & ne croyez pas que je die par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur que je me veux comparer à Anacarsis; mais en ce que je me trouvoy tout surpris, en arrivant icy; tant de la beauté & de la grandeur de la Ville, que de la multitude & de la splendeur de ses habitans; de mesme que Telemaque fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le palais de Menelaüs. Car comme j'avois envie de me faire connoistre par quelque ouvrage; puisque je ne pouvois mieux faire paroistre mon esprit qu'en ce lieu? & que je manqueroient de ceux qui estoient les plus en estime, pour m'adresser à eux & pour implorer leur protection; je ne trouvoy pas seulement un Toxaris, mais plusieurs; qui après m'avoir dit le grand nombre d'honestes gens dont cette Ville estoit remplie, ajoûterent, qu'il y en avoit deux principaux tant en noblesse qu'en credit, qui pouvoient disputer de savoir & d'eloquence avec les plus grands personnages de la Grece, & estoient également chers & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leur vertus, il n'est point besoin, dirent-ils, de vous en parler; car vous les reconnoistrez assez vous-mesme. Il suffit de vous dire que l'un est le pere & l'autre le fils, & que le premier peut estre comparé legitimement à Solon, à Periclés ou

318 LE SCYTHE, OU L'ESTRANGER;
à Aristide , & l'autre à Alcibiade ; puisqu'il a
comme luy les façons aimables & attrayantes,
fans parler des avantages de sa taille & de sa
bonne mine. Toute la difference qu'il ya, c'est
que la Grece se repentit d'avoir aimé l'autre,
& que l'amour qu'on a pour celuy-cy augmen-
te tous les jours avec son estime. Enfin , c'est
l'honneur de son païs , & les délices de tout le
monde. Si-tost qu'il ouvre la bouche pour par-
ler , il ravit chacun en admiration ; si bien que
vous n'avez rien à desirer si son pere & luy vien-
nent une fois à vous recevoir dans leur amitié.
J'ateste les Dieux que voila quel estoit le senti-
ment general ; mais je n'ay plus que faire du
témoignage des autres , après l'avoir recon-
nu moy-mesme , & je trouve seulement qu'on
n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tar-
der davantage à gagner leurs bonnes graces,
puisque leur amitié nous doit servir d'abry
contre la tempeste , comme les étoiles de Ca-
stor & de Pollux si favorables aux Nauton-
niers.

Fin du premier Tome.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION
DE LUCIEN.

Lucien ; J'ay mieux aimé prendre ce titre Page 1.
que celui de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plusieurs Traitez qui ne sont pas des Dialogues. D'autre costé celui d'*Oeuvres* eust esté trop vaste ; car je ne mets pas icy les Vers, ny quelques autres Ouvrages qu'on attribüë à Lucien. Au reste je dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour suivre la prononciation commune, puis que dans les Langues aussi bien que dans la *Jurisprudence Communis error facit jus*.

De la Traduction, J'ay dit dans la Préface que c'estoit icy une Traduction libre, parce que les galanteries & les gentillesses ne se pouvoient pas traduire autrement. C'est pourquoy je m'y suis proposé l'agrément plütoist que la fidelité, ou plütoist j'ay crü que la fidelité en cét endroit consistoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant du but & du dessein de mon Auteur.

Le Songe de Lucien, je ne mets pas, *ou sa Vie*, parce que ce n'en est icy qu'une idée, comme je le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépence, le mot, *de* lig. 7.
temps, emporte en quelque sorte de travail, & celui de *dépence*, dit qu'il faut estre riche pour cela. C'est pourquoy j'ay expliqué ce qui suit, *de la Fortune*, plütoist que des Richesses ou de la Condition.

Ils consid: roient que je n'estois pas riche, je passe lig. 101
doucelement sur chaque chose, sans m'atacher à toutes les paroles.

- Page 2. *Sculpteur*, on voit plus bas que c'estoit en pierre.
- l. 7. *Des petits Ouvrages de cire*, il est plus delicat de la sorte, que de dire, des hommes, des chevaux, & des bœufs. En un mot toutes les choses exprimées en general, sont plus belles qu'en particulier, si le particulier n'est tres-agreable, & dans les graces du pays, ce qui ne peut pas estre dans la traduction d'un ancien.
- l. 9.
- l. 17. *Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succès*, Cecy est transposé, comme je suis d'ordinaire, pour la clarté & la netteté du raisonnement.
- l. 24. *Sur cette pierre*, je ne dis pas *une table de pierre*, de peur que cela ne fasse quelque difficulté; mais j'exprime dans la suite ce que c'estoit.
- l. 30. *Criant qu'il l'avoit fait par envie*, cela dit assez la chose sans la repeter.
- l. 34. *Et me tournay de tous costez*, j'ajouste cela comme une marque d'inquietude.
- P. 3. *D'un songe que j'eus en suite*, je n'alegue point des Vers d'Homère, parce qu'il ne dit rien de nouveau, & j'en use ainsi presque par tout: Car souvent une beauté de ce temps-là est une pèdanterie de ce temps-cy.
- l. 2.
- l. 5. *Il me sembla de voir deux Dames*, je marque plus bas qu'elles railloient, & tranche court pour estre plus net.
- l. 7. *Qui avoient les mains crasseuses, &c.* J'ometts des particularitez & en change d'autres, parce que les choses n'ont pas mesme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robe troussée*; mais *les mains crasseuses, & les bras retroussés*, viennent aussi bien au sujet, & l'expression en est plus belle; cela servira d'exemple pour plusieurs autres

Endroits , où je prens la mesme liberté pour la mesme raison ; j'exprimeray plus bas , qu'elle estoit robuste & vigoureuse.

L'autre d'une façon honeste , son habit sera expliqué en suite. l. 10.

Et tes deux Oncles , ou plutoist , *tes Oncles des deux costez* , mais je me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indiferentes ; outre qu'il n'est pas icy question d'un Contract , ny de la Genealogie d'un Grand ; c'est pourquoy je n'ay pas exprimé plus haut , que l'Oncle dont il parloit , estoit Oncle maternel. En voulant tout mettre , on obscurcit ou afoiblit des choses qui ne sont faites que pour plaire. l. 12.

Robuste & vigoureux. Voila les qualitez que j'avois manqué à mettre plus haut , j'en use souvent ainsi ; Du reste il vaut mieux dire , *robuste & vigoureux* , que *les épaules fortes* , qui est une qualité de Crocheteur , ce qui montre que les graces des langues n'ont point de rapport. l. 22.

Ni cause un jour de ta perte , j'exprime en general ce que l'Auteur dit en détail , ce que je fais presque par tout , parce que le détail de ce temps-cy ne se rapporte pas à celui de ce temps-là , pour ce qui concerne l'agrément. l. 24.

Phidias , & Polycléte , Je ne mets que ces deux noms , parce que cela suffit. l. 28.

Je suis l'Eloquence , ce mot y vient mieux que celui d'*Erudition* , ou quelqu'autre semblable , outre que tout ce qu'il dit , se rapporte presque à l'Eloquence. Pag. 4.
l. 2.

Qui ne t'est pas inconnüe , &c. Il l'a falu mettre ainsi parlant de l'Eloquence.

Exposé au mépris , &c. Je ne dis pas comme l'Auteur , *Menant une vie de lièvre* , parce que l. 6.

cela n'est pas à nostre air; ce qui doit servir d'exemple pour plusieurs autres endroits, où je suis obligé de changer, ou de phrase, ou de proverbe, & quelquefois mesme d'exemple, ou de comparaison, parce qu'ils ne sont pas à nostre usage; Du reste j'exprime plus bas, *Pauvre, Inconnu, & contrainte de travailler de ses mains.*

- fig. 14. *Ce qu'il y a de beau & de rare, &c.* Cela vient mieux au sujet que de dire; *Toutes les choses divines & humaines*, ce qui est trop vaste.
- lig. 16. *Virtu, & Savoir*, Je comprends en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Auteur dit plus au long.
- lig. 29. *Adoré & respecté de tout le monde*, le Grec dit *montré au doigt*; ce que je n'alegue que pour faire voir combien on est obligé de changer de choses, quand on veut traduire avec agrément.
- Page 5. *De songer plutôt à polir un marbre que soy-*
lig. 9. *mesme*, j'ometts des termes de l'Art dont on se peut passer.
- lig. 13. *Transformé en statuë*; j'ay trouvé cela plus à propos que de dire *en rocher comme Niobe*.
- lig. 20. *Répandre par tout je ne say quoy de céleste & de divin*, je ne dis pas *comme Triptoleme*, parce que cela n'y revient pas entierement, outre que, comme j'ay déjà dit, ce qui faisoit une beauté de ce temps-là, seroit desagrèable en ce temps-cy, & seroit perdre la grace à son Auteur.
- Page 6. *Contre un qui l'avoit apelé Promethée*, il n'est pas necessaire de dire *un Promothée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.
- l. 81. *J'ay peur que ce ne soit une raillerie*, ie marque en suite que les Athéniens sont grand railleurs.

De ce feu celeste & divin, je n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuste à l'histoire de Prométhée. Page 7.
1. 2.

Qu'il manquoit de prévoyance, &c. J'ay pris ce sens-là, parce qu'autrement ce ne seroit que la mesme chose que ce qu'il a dit d'abord. 1. 13.

Et que je n'ay point eu de modèle, &c. Il n'y a que cela nécessaire au sujet. 1. 22.

Vne douzaine de Vautours, il y a au Grec 16. 1. 32. mais je suy les proprietéz de ma langue.

Vn chameau tout noir, je n'ajouste pas de la *Bastriane*; car si c'est qu'ils viennent de la sorte en ce païs-là, cela en diminueë la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'est pas nécessaire. Page 8.

Au lieu de l'admiration. Je n'ajouste point, que ce Chameau estoit tout couvert d'or & de pourpre; car cela ne sert de rien au sujet pour lequel il s'alegue; & toutes les circonstances inutiles obscurcissent la raison plus qu'elles n'embellissent le discours. 1. 5.

Vn joueur de flûte, je retranche par tout les mots propres qui ne font qu'embarasser, & qui sont inutiles au conte; parce que cela charge inutilement la memoire & empesche de retenir les choses nécessaires. 1. 13.

Les Centaures, je ne parle point de leurs meurtres, & de leur yvrognerie; car ce n'est pas de cela dont il s'agit. 1. 21.

Deux bonnes choses par leur mélange, cela est assez clair, sans avoir besoin d'exemple; car de dire avec l'Auteur, *comme on fait un breuvage excellent avec du vin & du miel*, cela sent trop l'Apoticaire pour une comparaison qui n'est mise que par forme d'ornement. Voila comme les graces d'à cette-heure ne sont pas celles de ce temps-là. 1. 26.

- l. 27. *Car le Dialogue aime à s'entretenir, &c.* Je réunis icy ce qui est plus bas chez l'Auteur, & tranche la chose en deux lignes, n'en gardant que le suc, & ce qui est nécessaire au raisonnement.
- Page 9. *L'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier, &c.*
- l. 3. Il y a icy une comparaison tirée de la Musique qui n'est pas à nostre usage, parce qu'il faut que les comparaisons soient des choses connues, & que tout le monde sçait, je l'aurois bien renduë par équivalent; mais il n'en estoit pas de besoin; car j'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'opposition.
- l. 9. *Pour ce qui concerne le larcin, je n'ajouste pas parce qu'il est Dieu du larcin; car cela vient mieux à Mercure qu'à luy, & n'est pas nécessaire au sujet.*
- l. 11. *Où aurois-je dérobé ces chimères & ces hypogryphes, j'ay rendu la chose à nostre air; car les mots qui sont au Grec, ne feroient point d'effet maintenant, n'estant pas connus comme de ce temps-là.*
- l. 27. *Ce seroit porter des Choïettes à Athenes, ce Proverbe estoit trop connu pour avoir besoin d'explication; car il n'y a rien qui fasse tant languir un discours que de vouloir tout dire; c'est pourquoy les anciens Latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.*
- P. 10. *De pauvre, je suis devenu riche, pour estre plus*
- l. 13. *vis, j'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'après quelque circonlocution.*
- l. 14. *Mal d'yeux, il y a au Grec mal d'œil, mais cela n'est pas important.*
- l. 27. *Je le trouvoy dans son Cabinet, &c.* J'omets plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre usage.
- Charmé de la douceur de son éloquence, J'oublie*

les Sirenes, les Rossignols, & le Lote d'Homère pour la mesme raison.

Semblables à ces Amoureux, je change la comparaison tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes, ce que j'observe par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit un éfet contraire à son dessein, qui est de plaire. Pag. 12.
lig. 8.

Comme un flambeau qui m'éclaire parmy les ténèbres, l'Auteur le dit de ceux qu'on alumoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit les Navires; mais il est bon en general. l. 17.

Je crains de faire comme ces mauvais Comédiens, j'abrege ce qui est plus étendu chez l'Auteur, pour les raisons que j'ay dites. l. 26.

Mais si ie manque, souviens-toy, &c. Je mets cela de suite sans interruption, ce que je fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut passer, pour être plus court & plus net. l. 25.

Dans la pauvreté de la Philosophie, il y a au Grec, *dans la pauvreté, & la Philosophie*, mais la pauvreté de la Philosophie est plus louïable, parce qu'elle est volontaire. P. 13.
lig. 23.

Assez plaisamment; je dis en suite, qu'on ne parloit ni si haut ni si aigrement qu'on s'en pût fâcher. P. 14.
l. 1.

Le printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent ces fleurs? il y a au Grec, *le Printemps est déjà, d'où nous vient ce Paon?* peut-estre qu'il est de sa mere, ce qui seroit obscur & ridicule, l. 4.

Embrassant leurs genoux, il y a au Grec *l'estomac*; mais ce n'est pas une si grande marque d'humilité, & l'un & l'autre est une coûtume ancienne. P. 16.
l. 23e

P. 18.

l. 17.

Sont les plus insolens dans la débauche, je dis la chose en general, parce qu'une partie du détail n'est pas à nos mœurs.

l. 31.

Qu'il negligeoit mesme son bien, ce n'est que trop que cela, pour un homme qu'il veut louer, & qu'il propose pour exemple; c'est pourquoy j'ay omis le reste.

P. 19.

l. 23.

La fureur des spectacles, je n'ay pas descendu dans le particulier, qui n'est plus à nostre usage.

l. 29.

Que ce qu'ils diroient, ne leur pust nuire, ny préjudicier, j'ay agencé cela le mieux que j'ay pû à la maniere d'une formule de Testament, le Grec est obscur, surquoy on peut voir les notes de Bourdelot, qui ne me satisfont point. Mr. Patru croit qu'au lieu d'*ἀλθίαις*, qu'il y a au Grec il faut mettre *ἀλιτείας*, qui signifie *peccatum*, & dit que l'Auteur aparemment a voulu joüer, sur ce que les Romains dans leurs Testamens, *sapè deprecabantur veniam, si quid contra juris formulas peccassent*, comme il se voit en la loy *Lucius Titius*, 88. §. 17. de *legat.* & *fideicom.* Mais comme cette conjecture qui me semble belle, n'est appuyée d'aucun manuscrit, & que d'ailleurs elle auroit besoin de quelque éclaircissement que le temps pourra peut-estre apporter, je ne l'ay pas voulu suivre.

P. 20.

l. 2.

Répandent du vin dans les Festins. Il y a au Grec *avec bruit*, ce qui se faisoit par forme de jeu, en secoüant le verre; mais cela eût fait icy une obscurité.

l. 7.

Il apeloit cela faire un solecisme dans la volupté. Il y a icy un Proverbe Grec que j'omets, parce qu'il n'a point de rapport aux nostres, & qu'on s'en peut passer.

P. 21.

l. 4.

Je demeuerois ataché à son discours, les larmes sont touchées ensuite, & l'exemple des Phéa-

ques n'est plus à nostre usage.

Nectar, Je l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il l. 32.
est plus connu parmy nous, & plus beau.

En me racontant ton mal, tu me l'as communi- l. der.
qué. J'ay passé delicatement l'exemple du chien
enragé, qui est dur & extravagant, parce qu'il
fait semblant de vouloir louer icy la Philoso-
phie; quoy qu'à vray dire il y ait de la raillerie
par tout.

Il faut avoir recours pour cela. Je fais dire quel- P. 22.
quefois à l'un ce que l'autre dit, parce que cela l. 3.
est indiferent, & que l'agrément que ce chan-
gement produit, ne l'est pas; qui est ce à quoy
il faut avoir égard.

Timon, ou le Misanthrope. J'ay retranché ou al-
tééré icy plusieurs choses, pour trouver ce je ne
sçay quoy que je cherche; mais je demeure tou-
jours dans le but, & dans le dessein de l'Auteur;
& ne mets point mes rêveries pour les siennes.

Protecteur de l'Hospitalité, &c. Les autres l. 34.
Epithetes sont touchez en suite, ou ne se pou-
voient exprimer commodément.

Qu'est devenu ton foudre? Je dis à la fin que ce P. 23.
n'est que fable & que fiction Poëtique. l. 4.

Comme si tu estois sourd, &c. Le Proverbe de la l. 12.
Mandragore n'est pas à nostre usage.

En abyssmois les uns, &c. J'ay mis les deux l. 17.
principaux exemples de l'vengeance divine, les
autres sont peu de chose; ou sont déjà exprimés.

Que tu sauvas dans une petitenacelle. Je ne dis l. 20.
point qu'elle aborda sur la Montagne de Ly-
coris, parce que cela ne sert de rien icy.

Les ingrats qui m'ont abandonné, ses biens- P. 24.
faits seront touchez à la fin, l. 9.

Comme un oiseau de mauvais augure. Il y a au l. 14.
Grec, comme un sepulcre, mais je cherche les plus

belles expressions , & celles qui sont le plus à
nostre visage.

lig. 15. *Maintenant donc*, J'exprime les haillons plus
bas.

lig. 29. *Du Mont Hymette*, On verra en suite, que c'est
au pied du Mont.

l. 32. *Ne connois-tu pas Timon?* le nom de son Pere,
&c. sera expliqué ailleurs, aussi bien que le mi-
serable estat où il est.

P. 25. *En faisant du bien à des Ingrats*, J'ay abregé cét
l. 4. endroit , parce que le reste est assez expliqué
dans tout le Dialogue.

lig. 15. *La Terre*, je dis en general, parce qu'il con-
vient à tout dans le dessein de l'Auteur , qui
veut choquer la Providence.

l. 21. *Prends avec toy le Dieu des Richesses*, je ne dis pas
qu'il amene avec luy le Tresor, parce que cela
n'auroit point de grace maintenant, & que je
ne m'engage pas à une Traduction reguliere.
Le Dieu des richesses est assez suffisant pour
enrichir, sans avoir besoin d'autre.

P. 26. *Je croy que cela ne luy servira de rien*. Je le fais
l. 8. dire à Mercure, plutôt qu'à Plutus, parce qu'il
est mieux de la sorte, comme il paroitra dans
la lecture de l'ouvrage.

l. 26. *Tu meritois donc*, &c. Je tourne cela d'une
autre façon que l'Auteur, comme je fais sou-
vent pour agencer les choses à nostre air.

l. der. *Du foin*, Il ya au Grec *de l'orge*, mais cela
fait le mesme éfet, & revient mieux à nostre
façon.

P. 27. *Qu'un homme aime sa Maistresse*, les comparai-
l. 13. sons les plus courtes sont les plus claires.

P. 28. *Je vais toujours de la sorte*, &c. La suite l'ex-
l. 3. plique.

l. 13. *On m'emporte sur des crochets*, j'accommode les
choses

choses à nos mœurs quand rien ne l'empesche,
& qu'on ne veut pas entrer dans le particulier.
Car le general est de tout país.

Mais tout en riant, j'ometts ce qui est du Tre- P. 30.
sor pour la raison touchée plus haut. l. 14.

Vien Tresor, j'oste le reste pour le mesme sujet. P. 34.

A la pauvreté, Elle y vient mieux que *Pan*. l. 5.
outre que le mot Grec y a du rapport, & peut lig. 21.
avoir esté pris l'un pour l'autre; puis je ne re-
garde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut
mettre maintenant, pour faire que la chose
aille bien; pourveu que cela ne choque point
les mœurs anciennes, comme il ne les choque
point icy.

Gnathon, il y a au Grec *Gnathonide*, mais ce Pag. 35.
mot est plus commun. lig. 27.

Le Fortuné, Le terme Grec ne se pouvoit ex- l. 28.
pliquer en un mot, & j'en prens un propre au
sujet.

Le plus méchant, &c. Je me fers plus bas du lig. 31.
du mot de Vautour.

L'Orateur Démea, L'Eloquence de Timon est P. 38.
déja exprimée; du reste, je dis *Déméa*, plutôt lig. 19.
que *Déméas*, parce que nous sommes plus acou-
rumez à l'entendre ainsi.

Il donne eschec & mat à tous les plats, Quoy que p. 39.
le Jeu des Eschecs fust connu des anciens, je l. 29.
ne me fers pas de ce terme, comme d'une au-
thorité, mais comme d'une phrase Françoisé
qui exprime bien ce que je veux dire; & en use
ainsi ailleurs de la sorte.

Mais de jour, Je l'opose à la nuit, qui est le P. 40.
temps de la débauche. l. 1.

Tu jetteras ton argent dans la riviere, L'Au- l. 17.
theur ajoute des particularitez un peu trop
grossieres à mon avis.

- P. 43.
l. der. *Entretenir l'amitié conjugale.* Je finis-là, pour ne rien mettre d'inutile.
- P. 45.
l. 8. *Vautour.* L'Auteur se sert indifféremment de ce mot, & de celui d'*Aigle*, lors qu'il parle du supplice de Prométhée; c'est pourquoy j'ay pris celui-cy plutôt que l'autre, parce qu'il sonne mieux.
- P. 46.
l. 9. *Ton boureau,* Jajouste cela pour donner plus de force.
- l. 14. *Aussi bien le Dieu des Larrons,* Cela est plus bas chez l'Auteur.
- l. 20. *Le larcin,* Il y a icy une période au Grec dont j'ay déjà exprimé ce qu'il y avoit de plus important.
- l. 22. *Carce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs,* il ne font que d'estre dits, & seront encore touchés en suite, c'est pourquoy il ne les faloit point repeter icy.
- P. 48.
l. 17. *Vn grand & vaste désert,* Je n'ay pas mis un *Cahos*, parce que dans le *Cahos* il n'y avoit point de forests.
- l. 26. *I'ensis un homme à nostre Image, &c.* J'ay reüny icy ce qui estoit plus bas, pour ne point rebarre deux fois une mesme chose.
- P. 51.
l. 22. *Vn Heros de tes amis,* Cela est contraire à ce qu'il dit après, & qui est confirmé par la suite, car c'est Jupiter qui le délivre; mais on peut dire que c'est par l'entremise d'Hercule, toutefois il met Vulcain dans le Dialogue suivant, qui est une contradiction.
- P. 52.
l. 16. *Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre?* il ne le faloit pas expliquer davantage, après l'avoir esté au Dialogue précédent, le reste est touché plus bas.
- P. 53.
l. 6. *Nereide,* son nom est exprimé au Dialogue cy-dessus, quelques-uns ne croient pas que

Thétis la Deesse de la mer, soit la mesme que la Nereïde, mais Lucien les confond.

Iunon la transformée, je conte l'histoire tout d'un temps sans interruption parce que cela est plus clair & plus court. P. 54.
l. 25.

Je n'ay plus ny bec, ny ongles, cela dit assez, sans ajouster ailes. P. 55.
l. 6.

Tu vivras de Nectar, je dis plus bas qu'il en fera l'Echançon. P. 56.
l. 20.

Est-il meilleur que le lait? je tranche icy quelque chose de puerile, parce qu'il n'y en a que trop. l. 33.

Dix baisers, il n'y a que deux au Grec, mais cela fait plus de force. P. 59.
l. 22.

Il a fait un instrument avec la Coquille d'une Tortuë, cela suffit, sans descendre dans le particulier, pour les raisons que j'ay touchées d'abord. P. 62.
l. 30.

Et te souffletoit, il y a au Grec, *fessoit avec un patin d'or*; mais cette phrase est déjà employée, & la repetition n'en seroit pas agreable. P. 70.
l. 5.

Je l'ay poursuivy vainement, je le trouve plus joly de la sorte, que de dire qu'il s'en est vengé. P. 71.
l. 2.

Caressera Venus, & les Graces, le Grec dit *la Grace*, mais on ne diroit pas en François *caresser la grace*, puis que les Graces ne se séparoient point. l. 33.

Qu'il leur dresse quelque piéce, je fais dire cela à Apollon, afin que Mercure die le reste, qui luy vient mieux, comme il se voit dans le Dialogue suivant. P. 72.
l. 19.

Toujours en la Compagnie, &c. Le reste est touché en suite. P. 75.
l. 20.

La Thrace & la Lydie, le Tmole est trop peu de chose pour estre exprimé, c'est une monragne de l'Asie. l. 25.

- P. 77.
l. 34. *Amoureux*, je diray plus bas, *savant dans les choses de l'amour*, & exprimeray à quoy sert la pomme.
- P. 79.
l. 17. *Grondeuses*, le mot de *Plantives* n'y vient pas si bien.
- l. 30. *Des Brebis*, il y a au Grec *des Genisses*, mais il est plus beau de le faire Berger, que Bouvier, outre que les Brebis sont mieux sur des rochers que les vaches.
- P. 81.
l. 23. *N'en accusent que leur mal-heur*. ou *n'en accusent que mes yeux*, mais l'autre est plus fort.
- P. 83.
l. 2. *Ie ne suis point ambitieux*, je touche en suite les promesses & les presens.
- P. 84.
l. 26. *I'en mettray l'un dans tes yeux*, & *l'autre en son cœur*, ce sont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoivent. *Latosque oculis afflarat honores*, pour rendre Enée plus aimable.
- P. 85.
l. 34. *Car on fait qu'il eut bien de la peine*, j'ay réüny cela pour estre plus court.
- P. 86. *Dialogue de Pan*, & *de Mercure*, j'ay agencé & transporté diverses choses en ce Dialogue pour estre plus agreable.
- P. 89.
l. 32. *La fille d' Agenor à Sidon*, il y a au Grec *la fille de Cadmus*, qui est Semele; mais il faut mettre *la sœur*; car Semele estoit de Thebes, comme il se voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure; d'ailleurs il seroit ridicule de mettre déjà son fils dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du commencement des amours de sa mere, qui mourut estant grosse de luy. Du reste la fille d' Agenor est Europe sœur de Cadmus, & quoy qu'elle soit pour le moins aussi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant; puis ce n'est pas moy qui fais la faute, mais l'Auteur.
- P. 90.
l. 3. *Et travailler tandis qu'on est jeune*, j'ajoute ce-

la, parce qu'on peint toujours Mercure en jeune homme.

Mais il est assez puni, Le reste n'a pas besoin l. 33.
d'estre exprimé, outre qu'il ne faut pas trop insister sur les fables ridicules.

D'où découlera l'Ambre, C'est ainsi que l'Autheur le dit au traité qu'il en a fait exprés. P. 91.
l. 7.

A la lute, je me suis servy du terme general, l. 27.
parce que le particulier n'est pas bien François.

Je ne les pouvois pas tenir toujours renfermés, P. 95.
je n'ajouste point ce qu'il dit du Belier, car cela l. 13.
est plat.

Dansoient, cela vient mieux qu'*aplaudir*, ou écouter. P. 98.
l. 6.

Les renvoya à Paris, C'est assez de cela icy, le reste est expliqué tout au long dans le Dialogue du Jugement de Paris. l. 21.

N'abandonne point l'étrier, je me sers de cecy, P. 99.
comme d'une frase Françoisé, qui signifie de- l. 12.
meurer toujours près du Cheval, sans me mettre en peine s'il y avoit des étriers de ce temps-là, car je parle François, & non pas Grec, & mesme la langue Françoisé n'estoit pas encore au monde du temps de Lucien, si bien que je le fais parler une langue qui n'est née que plus de cinq cens ans apres sa mort; il ne faut pas examiner les choses à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de representation, comme Comedie, Traduction, Cartes, &c. P. 101.

Vers le gère humain. Le reste est touché plus bas. l. 5.

De Neptune & d'Amphitrite, il n'estoit point P. 102.
besoin de mettre icy les Néreides, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle. P. 104.

Pourquoy te prenois-tu aussi à Achille? C'est l. 18.
assez de cela pour le sujet. P. 106.

Non, mais Persée l'a tué, je ne repete pas ce l. 30.

qui est imprimé au Dialogue précédent, parce que cela languiroit.

- l. 31. *C'est malreconnoistre*, je passe ce qui n'est pas nécessaire.
- P. 107. *Avec des ailes que Minerve luy avoit prestées*,
l. 4. On le peint ordinairement sur un cheval ailé.
l. 7. *Qui estoit mortelle*. Le Grec dit, *qui avengloit*, mais on a coûtume de le dire de la sorte.
- l. 8. *A la faveur du Bouclier, &c.* Il n'est point nécessaire de dire d'où il le fait.
- P. 108. *L'as-tu veu Zéphire?* Je fais dire à *Norus*, ce
l. 5. quel Auteur fait dire au Zéphire, parce que cela est indiferent, & que l'un est plus agréable à prononcer que l'autre; or dans ces Dialogues, il faut avoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'oreille par un terme barbare.
- l. 6. *Non, je souffois*, Cecy est plus bas chez l'Auteur.
Est-ce là tout ce beau spectacle? il est plus joly de la façon, qu'affirmativement.
- P. 110. *S'il n'a assez ry*, il ya au Grec; *s'il a assez ry*, l'un
l. 14. & l'autre peut faire un bon sens, mais celui de l'original faisoit quelque difficulté que j'ay voulu oster.
- l. 31. *A Athènes ou à Corinthe*, il ya au Grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui sont des lieux de ces Villes-là où les Philosophes s'assembloient.
- l. der. *Mais veux-tu que ie dic?* je le fais dire à *Pol-lux*, parce qu'il y vient mieux & est plus court.
- P. 112. *Dialogue de Crésus, &c.* Un si petit Dialogue
l. 12. n'a point besoin de titre particulier.
- P. 116. *Luy-mesme*, il y a au Grec qu'il y a vécu 90.
l. 2. ans, & qu'on le laisse vivre encore autant, mais cela n'a pas besoin d'estre exprimé.
- P. 118. *Courage Theocryte*, j'ay mis *Theocryte* pour
l. 33. *Thoucrite*. *Philon*, pour *Phidon*, *Cariclés*, pour *Cariadés*, parce que ces mots sonnent mieux en

nostre langue, & que s'il eût écrit en François, il eut eu égard à cela; puis qu'il est indiferent comme on les nomme.

De la Chèvre qui prit le Loup, On dit ainsi ce P. 120.
 Proverbe en nostre langue, & l'on feint qu'une l. 4.
 Chèvre poursuivie d'un Loup, se sauva dans
 une maison deserte, dont elle ferma la porte
 par hazard avec ses cornes, après que le Loup
 fut entré, qui fut pris par ce moyen.

Le cajolois Hermolaüs, je ne dis pas qu'il n'a- l. 12.
 voit point d'enfans, parce que cela n'est que
 trop exprimé dans ces Dialogues.

Ce n'est pas ce que tu penses, La pensée de l'Au- P. 122.
 teur aloit au sale; mais je l'ay changée, pour ne l. 8.
 point blesser les oreilles délicates, ce qui m'a
 obligé à altérer la suite.

Acclamations, Le mot de *Proclamations* n'eût P. 124.
 pas esté entendu là. l. 4.

Tu as raison, L'Auteur fait dire cela au Phi- P. 125.
 losophe, mais cela vient mieux à Mercure. l. 10.

Qui sont tous deux morts en me me temps, il P. 127.
 n'est point nécessaire de dire de quelle mort. l. 23.

Que je suis heureux, j'ay changé la pensée de P. 139.
 l'Auteur que je trouve ridicule. l. 5.

Après la mort de mon beau-frere, j'ay mis cela l. 14.
 selon la verité de l'histoire

Jamais mes plaisirs, il n'est pas nécessaire de P. 131.
 faire aleguer de faux exploits à Alexandre, qui l. 31.
 en a assez fait de veritables.

Je le souffroy, je le fais dire à Alexandre plutôt P. 132.
 qu'à l'autre qui l'acuse, parce que cela va à sa l. 30.
 justification.

Courtisans, il y a au Grec *Devins*, mais c'é- P. 134.
 roient les Courtisans qui estoient les premieres l. 25.
 causes du mal, & je puis prendre lequel il me
 plaist, celui-cy vient mieux icy.

- P. 137.
l. 1. *Tous les grands hommes sont morts*, l'Auteur dit icy qu'Ulysse viendra bien-toft; mais il ne considère pas qu'il le fait déjà mort au commencement du Dialogue.
- P. 139.
l. 10. *Diogène, & non pas son ombre*, Cela est mieux que de dire *l'ombre de Diogène*, puis qu'il se rit de cette opinion.
- P. 151.
l. 3. *Sa belle Artemise*, il ne sert de rien de dire icy qu'elle estoit sa sœur, aussi bien que sa femme.
- P. 152.
l. 10. *Car il n'y a point de distinction*, j'aime mieux finir là, que d'ajouster des paroles inutiles.
- P. 135.
l. 28. *Oronte*, il y a au Grec *Oroetés*, mais l'autre mot est plus beau en nostre langue.
- P. 159.
l. 31. *Ne vois-tu donc pas?* Les Chrestiens ne croient point d'autre destin que la volonté de Dieu? Quelques-uns mesme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne blesse leur liberté, & croient que Dieu les fait, à cause qu'elles doivent ariver, mais qu'elles n'arivent pas à cause qu'il les fait.
- P. 160.
l. 13. *Je te saluë Portique*, nostre Prose a plus de rapport aux jambes des Poëtes tragiques que nos vers, c'est pourquoy je ne me suis point mis en peine d'en faire.
- P. 161.
l. 6. *Vn important secret*, Ce sont deux vers d'Homère, c'est pourquoy il les exprime en vers.
- P. 164.
l. 22. *De longs cheveux, & une grande barbe blanche*, il y au Grec des cheveux blancs, & une grande barbe; mais il est mieux comme je l'ay exprimé; & ces gens portoient aussi des cheveux longs.
- l. der. *Hydromel*, nous n'avons point d'autre mot pour exprimer le Mélicrate, quoy qu'il se fist avec du miel & du vin.
- P. 166.
l. 28. *Plante d'Aphodelles*, C'est une plante, bien qu'il en fasse un arbre dans son histoire véritable.

Pyrrhus ny Therfite, c'est assez de ces deux P. 169.
 exemples , sans en ajoûter un troisiéme. Les l. 8.
 Grecs ne peuvent finir , & particulièrement les
 déclamateurs qui disent toujours ce qu'ils
 savent , & s'épuisent sur un sujet ; c'est un de-
 faut de cét Auteur que j'ay touché dans la Pré-
 face.

Comedie , Il y a au Grec *Pompe* , qui estoit une l. 14.
 espece de Procession à l'honneur des Dieux ;
 mais il faut que les comparaisons soient de cho-
 ses connuës , & celle-là n'a point de raport à
 nostre façon.

Colonnes & Statuës , je l'ay expliqué des tom- P. 170.
 beaux , parce que l'exemple ne va que là. l. 6.

C'est la plus commune , je l'ay mis ainsi , parce P. 172.
 que le dessein de l'Auteur n'est pas d'oposer cet- l. 19.
 te vie à celle des Grands , mais à celle des Phi-
 lophes , comme la suite le fait voir.

Ce jeune Theffalien , C'est Protefilas dont il est P. 173.
 parlé plus haut. l. 25

Ou si nous prendrons le Parnasse , ou le Mont P. 175.
Olympe , cela dit assez qu'ils sont plus haut que le l. 15.
Caucase ; & pour estre delicat , il ne faut pas trop
 marquer ce qu'on veut dire.

Tu parleras en langage plus humain , dy moy donc P. 178.
sans tant de façon , j'ay mis cela pour m'exemter l. 25.
 de faire de méchans vers.

Il veut dire , je fais dire cela à Mercure , à qui P. 179.
 il convient mieux qu'à Caron l. 35.

A ces boüillons d'écume , la comparaison est P. 185,
 trop claire pour avoir besoin de reddition. l. 12.

Ils versent du vin & de l'hydromel , il ne faut P. 186.
 point ajoûter à ce que je puis voir , car il luy a l. 29.
 éclaircy la veuë.

Ramulus par une Louve , cela estoit comme ne- P. 190.
 cessaire à l'enumeration, l. 31.

- P. 194. *Cigogne*, ibis, est une espèce de Cigogne, & il
l. 13. ne se fût pas entendu en gardant le mot.
- P. 195. *Señte Italique*, quoy que Pytagore fût d'Io-
l. 32. nie, la secte s'appelloit Italique, à cause qu'elle
commença en Italie.
- P. 197. *Pytagore*. Il a au Grec, Pythagoricien; mais ce
l. 1. qu'il dit ne peut convenir qu'à Pytagore. L'Au-
teur a tâché par là de trouver un échapatoire,
mais il ne vaut rien; car ce sont les chefs de secte
qu'il ataque icy, comme il fait en assez d'autres
lieux.
- P. 198. *Icy Diogène*, pour estre plus court & plus vif,
l. 25. je retranche tout ce dont on se peut passer.
- P. 199. *Les Passions*, elles s'ajustent mieux à *Monstres*.
lig. 23. que la volupté, & estoient exprimées en
suite.
- P. 200. *Huytre à l'écaïlle*, je ne traduis pas de mot à
l. 12. mot.
- l. 28. *Vn grain d'Arseñic*, il y a au Grec, un Polype
eru, & une Seiche; pour faire allusion à la mort;
mais cela n'eût point eu de grace.
- P. 201. *Sauvator, Crocheteur, Harangere*, j'agence les
l. 1. choses à nostre façon.
- l. 17. *Quelle cassolette*, le terme Grec se raporte plus
au parfum, qu'à l'yvrognerie; mais comme il le
fait yvre, il valoit mieux aller à l'yvrognerie
qu'au parfum.
- P. 203. *Aymer*, j'évite le sale autant que je puis.
l. 3. *Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux*
P. 205. *cheveux courts*, c'est ainsi qu'ils sont dépeints
l. 29. ailleurs.
- P. 206. *Des Syllogismes*, la suite fait voir que ce mot
l. 32. se prend icy pour toutes sortes d'argumens; &
le pluriel y venoit mieux que le singulier; je de-
meure en suite dans la métaphore que l'Auteur
a quitée.

Selon Nature, c'est à dire en un mot & clairement, ce que l'Auteur dit obscurément, & en plus de paroles. P. 207. l. 29.

Vne Démonstration, il y a au Grec un syllogisme irrémonstrable; mais je croy qu'il n'entend autre chose par là qu'un argument convainquant, & où l'on ne peut répondre, P. 208. l. 28.

Nulle pierre, &c. j'ay remis le syllogisme en forme pour estre plus clair. P. 209. l. 9.

Pyrrhon, il y a au Grec *Pyrrhias*, mais ayant fait parler les autres Chefs de Sectes, il falloit que Pyrrhon parlast icy; car pour Chrysipe, il l'a mis au lieu de Zénon, pour ne point ofenser l'Empereur, qui estoit Stoïcien. P. 210. l. 24.

T a-t'il quelqu'un icy? c'est assez de cela, sans s'étendre davantage. P. 212. l. 2.

La vengeance, ce mot vient mieux au sujet, & est plus beau pour titre, que *Revivant*, ou *Resuscité*. l. 10.

Tu as beau dire, &c. Je retranche icy d'autres vers d'Homère, qui ne disent rien de nouveau. P. 213. l. 24.

Que celui qui a fait le mal. J'ay réüny deux alegations en une. l. 30.

Mais où est-elle? je ne repete point ce qui a déjà esté dit. P. 16. l. 5.

Qui au lieu de la Philosophie, n'embrasse que son fantôme, il eût esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez. l. 24.

Passer icy, je ne dis pas au *Ceramique*; car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus, du reste c'estoient des lieux d'Attènes. l. 27.

Comme les vens alument un flambeau au lieu de l'éteindre, cette comparaison vient mieux au l. 19.

faux rapport, & celle dont l'Auteur s'est servie; est plus propre aux calamitez.

- P. 218.
l. 9. *La Vertu*, j'ometts *la Modestie & la Justice*, &c. qui sont comprises sous ce nom, & qui ne peuvent faire icy de personnages séparés; mais j'ay ajouté la science.
- l. 23. *Chères Sœurs*, ce titre y vient mieux que celui de servantes.
- l. 34. *La raison*; il y a au Grec *Elenchus*, mais cela n'eût point eu de grace, & la raison fait le même effet parmy nous, selon nôtre façon de parler.
- P. 219.
l. 15. *Fils d'Aléthion, & d'Elenxiclée*, j'en fais le pere & la mere, parce que cela est mieux de la sorte.
- P. 224.
l. 16. *l'entray en colete de leur voir profaner ce sacré nom*, la comparaison tirée des Comédiens est touchée en suite, outre qu'il n'y en a que trop icy.
- l. 18. *Ny qu'un Asne*, cette fable est trop commune, & trop souvent repetée pour estre expliquée davantage.
- P. 225
l. 19. *Plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des chœuettes*, j'ay mis la chose à nostre air, il y a au Grec, *plus lascifs que des asnes, & plus larrons que des chats*, mais on ne parle point parmy nous de la façon.
- P. 226.
l. 29. *Ils en sont plus éloignés que le Ciel ne l'est de la Terre*; j'ay mis une façon de parler Françoisë, au lieu de deux proverbes qui ne sont pas à nôtre usage.
- l. der. *Pour moy, &c.* Je fais dire cela à la verité, plutôt qu'à la Vertu; parce que c'est à elle particulièrement à découvrir l'imposture, & je fais que la Vertu y consent.
- l. 26. *C'est de châtier les impostures*; il vaut mieux qu'il

die cela, que quelques vanitez qui sont au Grec.

Vne piece d'argent & un pain, j'ay exprimé ces choses là de la façon dont on a coûtume de les dire; on ne donne point de gasteau en aumosne. P. 228. l. 5.

Vn talent, il y a au Grec *deux talens d'or*, mais c'est une somme excessive, après avoir dit une piece d'argent & un pain; un talent commun n'est déjà que trop. l. 11.

Où l'on couronnera, il vaut mieux le faire là, qu'ailleurs. P. 230. l. 5.

Mais comment les pourrons-nous atraper? ce qui est icy au Grec, est exprimé plus bas. l. 15.

A-t-il envie de pescher des pierres dans le Pelagisque? il dit cela par raillerie, & peut-estre estoit-ce une raillerie ou un Proverbe. l. 24.

Que le syllogisme, je fais faire par le Syllogisme, qui est comme le valet de la Raison, ce qu'il fait faire par l'Elenchus. l. 31.

Ils sont legers comme du vent, j'ay accommodé la comparaison à nostre usage. P. 231. l. 10.

Vn autre qui se creve de rire, son baston, & sa besace seront exprimez en suite. P. 234. l. 10.

Ameine en suite les pendus & les roëz, il y a un autre suplice au Grec, mais il en faloit un icy qui fust connu. P. 236. l. 24.

Megaclès s'en est saisi, il est plus fort au passé qu'au futur. P. 237. l. 25.

Mille talens d'or, c'est assez de ces ofres, sans en faire de nouvelles. P. 238. l. 6.

Acheve de redoubler mon suplice, il est plus fort, de luy faire dire cela, qu'à Cloton. l. 27.

Lors que je tombay malade, il y a au Grec, lors qu'ils faisoient des éfusions dans les festins, mais cela y vient assez bien, & est plus à nos mœurs. P. 239. l. 12.

Hippias, je luy donne un nom pour estre plus clair. l. 17.

- P. 243. *Quelque chanson*, j'exprime la chose à nostre
l. 9. air.
- l. 25. *Ab! mes vieux sauliers*, je ne repete pas les
mots dont je me suis servy.
- P. 244. *Le beau Pâris*, il y a au Grec *Megale*, mais Pâris
l. 12. est plus connu, & fait le mesme effet.
- P. 245. *Un Philosophe Cynique*, l'Auteur fait de ce
l. 2. mot comme un nom propre; mais il n'est pas
nécessaire.
- l. 6. *Quelque tache de peché*, la chose n'a point besoin
parmy nous d'explication; car c'est ainsi que
nous avons acoustumé de le dire,
- P. 246. *Les uns à cause de leur vertu*, je ne repete point
l. 22. ce qui a déjà esté dit.
- P. 247. *Il a faillie en cent façons ma lumiere*; le Grec
l. 6. ajoute, qu'il vouloit qu'elle fust presente à tout,
mais cela fait une image sale.
- P. 248. *De ceux qui entrent au service des Grands*, il
n'est pas nécessaire d'ajouter, pour de l'argent,
ou pour la récompense, car la suite l'expli-
quera.
- P. 249. *Lors que le Poëte ne peut plus démesler son intri-*
l. 1. *gue*, c'est assez de cela, sans rien ajouter.
- l. 28. *Pour empêcher donc que tu ne sois pris*, j'ay chan-
gé la métaphore pour éviter une longue alégo-
rie que fait l'Auteur.
- P. 250. *Pot de chambre sur la teste*, je mets la chose à
l. 23. nostre façon;
- P. 251. *L'autre raison est*, je retranche des choses qui
l. 11. sont déjà touchées ou inutiles.
- P. 252. *Je renoncerois à celle de l'Empereur*, c'est ce qu'il
l. 18. entend par le grand Roy, comme il se voit dans le
Dialogue de Toxaris.
- P. 254. *Alors vous pensez estre*, il y a au Grec au lieu
l. 16. de cela, des choses qui ne sont pas à nostre
usage.

Car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en éfet, cela comprend en trois mots ce qui est touché en suite plus long chez l'Auteur. l. 19^o

Aux anciens Serviteurs de la maison, il y a au Grec, *Amis*; mais cecy vient mieux à la suite. P. 256. l. 4.

Vn balay neuf, il y a au Grec, *soulier neuf*, mais l'autre est mieux à nostre air. l. 13.

La sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthène, il y a au Grec, *la sagesse d'Homère, ou la subtilité de Platon*, mais je ne traduis pas de mot à mot. P. 267. l. 24.

Si vous voulez tenir vostre gravité, j'ay transporté cecy de plus bas. P. 263. l. 20.

Dans un personnage Tragédie, ou sous un masque de Tragédie, mais cela fait le mesme éfet. l. 24.

La dessus l'heure sonne, il y a icy une pensée que j'exprime plus haut. P. 264. l. 32.

Prés de son mignon, il le falloit mettre ainsi, veu la chose dont il s'agit; car une femme n'a que faire de Bardache. P. 265. l. 24.

Tu sçais, me diras-tu, j'ay rejetté plus bas quelques paroles qui sont icy, car cela est embrouillé, & je marqueray en suite sa vieillesse. P. 270. l. 4.

Semblable à ce Charlatan, il y a icy un exemple d'Eschinés contre Timarque, mais cela ne feroit plus d'éfet maintenant, parce que cela n'est pas assez connu. P. 271. l. 20.

Le service des Grands, & celui du Prince, le reste est déjà dit. P. 272. l. 21.

Hermotime, ou des sectes, j'ay donné jour à ce qui estoit trop embrouillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaisons & des exemples, qui obscurcissoient ce qu'ils devoient éclaircir. P. 275.

Je n'ay rien pourtant osté du raisonnement, au contraire j'y ay ajoûté, si bien que je puis dire que ce Dialogue est pour le moins aussi fort icy que chez l'Auteur.

P. 280. *Pourquoy ne le paye-t'il pas aussi?* je ne dis que ce
l. 21. qui est essentiel, pour abreger ce Dialogue qui n'est que trop long.

P. 28. *Apollon t'a-t'il servy de guide?* j'ay transporté
l. 30. cela de plus bas, & j'ay mis au lieu une chose qui estoit icy, mais j'en ay osté l'explication, parce qu'il n'en estoit pas de besoin.

P. 284. *L'interieur, par la mine,* il y a une periode au
l. 34. Grec, que j'ay rejetée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du discours.

P. 289. *Mais pour avoir suivy, &c.* je fais dire cela
l. 29. à Hermotime pour rompre un trop long discours, outre qu'il luy vient mieux qu'à Ly-
cinus.

P. 290. *Si quelqu'un voyoit un Athlète,* il y a icy un
l. 1. exemple des Areopagites qui jugeoient de nuit, & non pas de jour, pour avoir égard aux choses, & non pas aux personnes; & d'autres encore que j'ay retranché, parce que cela estoit trop long; outre que celui des Aréopagites est allegué ailleurs. Voy la remarque sur la page 351.

P. 292. *Areste,* l'Auteur s'estend icy hors de propos
l. 21. en une chose trop claire, ce qui ne fait que l'embrouïller.

P. 293. *Sera-ce assez de dix ans?* il suffit de mettre ce
l. 26. nombre, parce qu'il est plus vray semblable, & qu'il fait le mesme éfet, qui est de montrer que la vie de l'homme ne suffiroit pas.

P. 296. *Je ne vois pas ce que peut avoir de commun le vin
l. 32. avec la Philosophie,* l'Auteur s'estend encore icy

trop au long, qui est le vice general de Lucien en ce Dialogue.

S'il faut ariver à la felicité par la connoissance, P. 297.
j'ajoute tout ce raisonnement, pour suppléer l. 13,
en quelque sorte aux choses que j'ay retranchées.

Si nous pouvons trouver quelqu'un qui y soit parvenu, il n'est point necessaire de repeter ce qui est dit d'abord. P. 301. l. 16.

Qu'un Crocodile a pris, c'est assez d'un exemple ou deux de ces fadaïses; & ce qu'il dit de Dieu n'a que faire icy, & est vray. P. 303. l. 12.

Comme les Etoiles de Castor & de Pollux, je ne suy pas la comparaison de mon Auteur, parce que celle-cy s'ajuste mienx. P. 304. l. 33.

Qui estoit de son pais, ou simplement, Grec. C'est une chambre magnifique, j'ay déjà dit que c'est le mariage de Roxane, & la suite l'explique encore. P. 305. l. der. P. 306. l. 14.

Comparez à ces deux Héros, j'ay trouvé plus à propos de rapporter cela à ceux dont il parle, qu'à des Athlètes. P. 307. l. 20.

Là mon Ouvrage, ce qu'il dit icy, se raporte mieux à ses Dialogues, qu'à autre chose. l. 32.

Quoy qu'il semble sourire, ce qui est icy, est rejeté plus bas. P. 309. l. 16.

Comme ce Prince vit, je n'ay pris de cét exemple que ce qui servoit au sujet. P. 310. l. 9.

Après avoir appris de luy tous les secrets de son art, je change cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui serve au raisonnement, que parce que le particulier n'est pas de ce temps-cy. P. 311. l. 10.

Sans elle je conte pour rien toute ma gloire, j'ay déjà dit que son jugement estoit la regle des autres. P. 312. l. 18.

446 REMARQUES SUR LA TRADUCTION, &c.

P. 315.

l. 6.

l. 24.

Servant de jones aux petits enfans, le joste est déjà exprimé.

L'on choisit pour Legislateur, ces loüanges sont touchées en suite.

P. 316.

l. 2.

Reçoy ce present de ma main, je touche plus bas, qu'il cherche vn amy.

P. 317.

l. 29.

Les plus grands personnages de la Grèce, le Grec dit, les dix d' Athènes, qui estoient des Orateurs illustres.

Fin des Remarques.

2 AP 57



T A B L E

DES MATIERES PLUS CONSIDERABLES DE LA I. PARTIE des Dialogues de Lucien.

A

- A**chilles. Quels estoient ses regrets pour sa gloire perduë. Page 137
- Accusateurs.** Des hommes apres leur mort, quels. 167
- Adonis.** Par qui ravy à Venus. 67
- Comment il luy fut rendu pour moitié. là-mesme.**
- Aëtion.** Pourquoy particulierement honoré aux jeux Olympiques. 106
- Ajax.** Comment mourut., & comment Ulysse fut cause de sa mort. là-mesme.
- Alcyon.** Quel oyseau, & l'histoire de sa metamorphose. 41. 40
- Alexandre.** Sa harangue en presence de Minos, avec le dénombrement de ses victoires. 130. 131
- Avec quel succès.** 132
- Pourquoy souffroit qu'on l'apellast fils de Jupiter.** 133
- Alphée** Fleuve, de quelle fontaine amoureux, 95. 96
- Ambre.** Quelle production. 91

T A B L E

<i>Ambrosie</i> . D'où on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excellente.	192
<i>Amour</i> , Combien c'est une chose libre.	55
<i>Amynone</i> , Comment & par qui changée en fontaine.	99
<i>Andromède</i> . Par qui & comment délivrée du monstre qui la devoit devorer.	107
Pourquoy elle a voit esté attachée au rocher, là-mesme.	
<i>Annibal</i> . Contestation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui passera le premier en l'autre monde.	128. 129
<i>Antisthenés</i> . Combien peu d'estat il faisoit de la mort.	154
<i>Antiochus Soter</i> . Sa modestie apres la victoire.	310
<i>Apis</i> . Quel Dieu, & quels sont les sacrifices que l'on luy fait.	194
<i>Apollon</i> . Pourquoy ne peut estre aimé de Daphné.	53
Ce que la Religion attribué à Apollon, & où adoré.	189. 193
<i>Apparence</i> . Comment se doit distinguer d'avec la verité.	184
<i>Apprehender</i> . Ce que c'est proprement.	210
<i>Arethuse</i> . Quelle fontaine, & par qui recherchée.	96
<i>Argent</i> . Remede à tous maux.	36
<i>Arien</i> . Quel, & son aventure.	101
<i>Aristippe</i> . Quel personnage, & ce qu'il savoit faire.	201
Quel estoit le sommaire de sa doctrine.	202
<i>Aristote</i> . Comment abusa de la bonté du naturel d'Alexandre	173
<i>Arsaces</i> . Quel personnage, & dequoy se fa-choit particulièrement au passage de l'autre	

DES MATIÈRES.

monde.	154
<i>Astalaphé</i> . Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Mars.	là-mesme.
<i>Athéniens</i> . Combien grands railleurs & grands Philosophes.	13. 14
<i>Athlètes</i> . Comment s'aparioient aux jeux Olympiques.	292

B

B <i>Acchus</i> . Comment enfanté.	191
<i>Bellerophon</i> . Comment il fut luy-mesme l'instrument de son malheur.	270
<i>Biens</i> . Quels, & ce qu'il en faut penser.	11
De combien de sortes.	210
<i>Biton</i> . Quel, & combien heureux.	129

C

C <i>Alidoniens</i> . Pourquoi affligez.	119
<i>Cambyses</i> . Quel, & comment mourut.	197
<i>Caron</i> . Pourquoi fait tout quitter dans sa barque.	199. 200
<i>Castor & Pollux</i> . Combien semblables, & le moyen de les reconnoistre.	91. 92
Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en mesme temps dans le Ciel.	là-mesme.
De quel mestier ils se messent.	là-mesme.
<i>Ceres</i> . Comment représentée.	244
<i>Chaires</i> . Comparées à des bieres, pourquoy.	20
<i>Chiron</i> . Pourquoi souhaita la mort.	152. 153
<i>Chrystippe</i> . Pourquoi ne se fasche point de servir.	205. 206
Quelle estoit sa science.	207. 208
<i>Ciel</i> . Sa description selon Homère.	191. 192
<i>Cleobis</i> . Quel, & pourquoy estimé heureux.	72

F A B L E

<i>Cleon</i> . En quel sens appelée Prométhée.	7
<i>Cœur</i> de l'homme pourquoy comparé à un but.	21
<i>Comédie</i> . Combien & en quoy différente du Dialogue, & s'ils se peuvent alier ensem- ble.	8. 9
<i>Vie</i> de l'homme, & qui en est le Poète.	169
Ce qu'il faut pour faire que la Comédie soit bonne.	<i>là-mesme.</i>
<i>Connoissance</i> . De soy-mesme combien nécessai- re.	113
<i>Conséquence</i> . A qui il appartient de tirer des con- séquences, & ce que c'est.	208
<i>Corybantes</i> . Quelles, & leurs folies.	68. 69
<i>Cour</i> . Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable est le sort des Courti- sans.	253. <i>Et suiv.</i>
<i>Createur</i> . Avantages du Createur sur la creatu- re, selon la Doctrine de nostre Auteur.	42. 43
<i>Creation</i> . De l'homme par Prométhée.	47. 48
Son utilité.	49
<i>Crésus</i> . Quel, & le propos qu'il tenoit à Solon.	179. 180
<i>Cupidon</i> . Dénombrement des desordres qu'il cause dans le monde.	68. 69
Pourquoy craint Pallas.	76 77
<i>Cybelle</i> . Que fit à son Athys.	191. 192
Où adorée.	<i>là-mesme. Et suiv.</i>
<i>Cynique</i> . Pourquoi absous par Rhadamante.	249
Quels Philosophes selon le sentiment commun.	283. 284
<i>Cyrus</i> . Quel, & les prédictions de sa mort.	179. 180

DES MATIERES.

D

D <i>Anae</i> . Par qui condamnée à estre mise dans un coffre avec Persée son fils, & jettée dans la mer.	121
Et par qui sauvée.	105
<i>Danaus</i> . Comment traitoit ses cinquante filles.	96
<i>Dauphins</i> . Pourquoi ils ont tant d'amour pour les hommes.	101
<i>Delicats</i> . Comment punis.	20
<i>Démétré</i> l'Orateur, pourquoy mal-traité par Timon.	37, 38
<i>Denys</i> le Tyran, pourquoy délivré de ses peines, & de la chimère.	169
<i>Devin</i> . Ce que les Devins ont ensemble de commun, est montré au sujet du Devin Tiresias.	151
<i>Dialogue</i> . Quelle est l'essence du Dialogue.	8
Si l'on le peut unir avec la Comédie, & quelles sont leurs différences.	<i>là-mesme.</i>
<i>Diane</i> . Par quels peuples adorée.	192
<i>Dieux</i> . Pourquoi adorez sous diverses figures d'animaux.	194
<i>Diogene</i> . Jugement de sa vie, & combien différent de Mausole.	150, 151
Son occupation en l'autre monde.	172
Comment representoit Hercule.	199
Sommaire de sa doctrine.	200
Et quelle beatitude il preschoit.	<i>là-mesme</i>
	201
<i>Dionysius</i> . Quel, & comment nâquit.	63
<i>Discorde</i> . Que fit aux nocces de Thétis, & de Pelée.	22

T A B L E.

E

E <i>Leusine</i> . Et ses mystères, quels.	244. 245
E <i>Eloquence</i> . Quels sont ses avantages par dessus les autres connoissances, & son idée.	27.
<i>Et suiv.</i>	
E <i>Elisées</i> . Champs de l'Enfer par qui habitez.	176
E <i>Empedocle</i> . Pourquoi appelé Pantouffier, & pourquoi il se précipita dans les flammes du Mont Ethna.	144
E <i>Enfers</i> . Quel est le chemin par où l'on descend aux enfers,	270
E <i>Epicure</i> . Quel personnage, & ce qu'il aime.	205
E <i>Epicuriens</i> . Quels, selon le sentiment commun.	283
E <i>Epiméthée</i> . Et Prométhée en quoy différens.	9
E <i>Eschines</i> . Quel personnage, & pourquoi particulièrement recherché par Philippe Roy de Macedoine.	4. & 5
E <i>Ecrivains</i> . Advis aux Ecrivains de l'Histoire.	321. 322. Et suiv.
E <i>Esculape</i> . En debat contre Hercule, & pourquoi	69. 70
E <i>Ethiopiens</i> . Comment surnommez par Homère.	50
E <i>Etolie</i> . Pourquoi affligée.	189
E <i>Europe</i> . De qui fille, & comment aimée de Jupiter	108
S <i>pectacle de son ravissement.</i>	109
E <i>Exorde</i> . Quel doit estre selon les règles des bons Orateurs.	13

F

F <i>Elicité</i> . Sans témoins, ce que c'est.	49
F <i>Des Philosophes</i> , pourquoi chimerique.	175

Comment

DES MATIERES.

Comment est un trésor.	278
Felicité en quoy consiste , & par où il y faut ariver.	295. 296. 297. & suivantes.
Femmes. Combien peu d'assurance il y a aux paroles des femmes.	132
Fer. Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or.	181. 182
Festins. Combien grande est la liberté dans les Festins , & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent.	47
Fèves. Pourquoi Pythagore ne mangeoit point de Fèves.	121
Flateurs. Pourquoi pires que ceux qu'ils flatterent.	28

G

G <i>Alatée.</i> D'où ainsi a-ellée , & combien amoureuse de Poliphème.	172
Ganymède. Comment ravi par Jupiter , & fait Dieu.	55
Gélons. Quels peuples , & en quels païs.	123
Gloire. Ce que c'est de la gloire du monde.	136
Gnathon. Parasite. Pourquoi mal-traité par Timon.	35. 36
Graces. Comment passioient leur temps avec Vulcain dans l'Isle de Lemnos.	72
Grans. Comment étalent leur folie & leur vanité.	16
Quels maux sont contraints de souffrir ceux qui entrent au service des Grans. 248. 249. & suivantes.	
Grecs. De quoy particulièrement loüez.	15
Grecs comment gagnez par Alexandre.	134

T A B L E

H

- H** *Elène*. Quelle, & de qui elle fut fille. 83
 Pourquoi mal-traitée par Proteſilas aux
 enfers. 141
Helleſpont. D'où ainſi apellé. 102
Hercule. En debat contre Eſculape. 69. 70
 Comment au Ciel & aux enfers. 137. 138
Herodote. En quoy particulièrement imitable.
 305
Heros. Ce que c'eſt proprement qu'un Héros.
 114
Heureux. Quels perſonnages ont particulière-
 ment merité ce nom; 176 180
Homère. Architecture d'Homère, quelle. 177
Homme. De la création de l'homme par Promé-
 thée, & ſ'il eſt plus avantageux aux Dieux
 qu'il y ait des hommes. 48
 Combien grande eſt l'invention des hommes.
là-meſme & ſuiv.
 Ce que les Paſſions font en l'homme, & quelles
 ſont leurs folies. 183 184
 Et combien miſerable leur condition. *là-meſme*,
& ſuivantes.
 A quoy comparé. *là meſme.*
Horloges d'eau, à quoy anciennement em-
 ployées. 223 266
Hyacinthe. Comment tué par Mercure & le
 Zéphire. 70

I

- I** *Eux Olympiques* quels, & comment on y
 a parie les combatans. 291. 292
Indiens. Pourquoi enyvrez dès qu'ils eurent
 goûté du vin. 311

DES MATIÈRES.

En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre.	133. 134
<i>Incertitude.</i> Par qui ordinairement causée.	172
<i>Ino.</i> Pourquoi se jette en bas du Mont Cithéron, avec son fils Méricerte.	102
<i>Interest.</i> Ce que c'est proprement.	208
<i>Io.</i> Quelle, & pourquoy transformée en genisse.	54
Comment faite Isis, & la Patrone des Nautonniers.	<i>là-mesme.</i>
<i>Isménodore.</i> Quel personnage, & comment tué.	154
<i>Junon.</i> Reproche à Jupiter son peu d'affection, au sujet de Ganymède.	58
Querelle Latone, & pourquoy.	52. 53
Ce qui se dit d'elle par les Poëtes.	190. 191
<i>Jupiter.</i> Comment délivré par Vulcan de sa fille qu'il portoit en sa teste.	63. 64
Combien eut de peine à se sauver des mains de Neptune, de Junon, & de Minerve, & à l'aide de qui il s'en tira lors qu'ils le vouloient lier.	65 66
Comment déposa son Père.	190. 191
Ses diverses métamorphoses, & ses dissolutions.	<i>là-mesme.</i>
<i>Ixion.</i> Quel au jugement de Jupiter, & quel à celui de Junon.	59 & 60
Sa punition concertée entre eux deux, quelle.	60
Mais non pas si-tost executée.	61
Pourquoy chassé de la table des Dieux.	152

L

L <i>Atone.</i> Et Junon en querelle.	72. 73
L <i>Atrez.</i> Quels afrens reçoivent dans les	
G g ij	

T A B L E.

Cours des Grans.	265. 266
<i>Liberté</i> . Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent.	47
<i>Lucien</i> . Idée de sa vie.	1. & 2
Ses voyages.	5
Quel personnage, & comment plaide sa cause pardevant la verité, contre les Philosophes.	219. 220
Et Relation plus ample de sa vie. <i>là-mesme</i> & suivantes.	
<i>Lycanthrope</i> . Ce que c'est.	35
<i>Lydie</i> . Comment conquise par Bacchus.	75. 76

M

M ars. Comment pris couché avec Venus.	74. 75
<i>Mausole</i> . Quel, & combien remply de vanité, mesme après sa mort.	150. 151
<i>Megapenthés</i> . Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie.	237
Acusé & condamné.	238. 239
<i>Méléagre</i> . Quelle fut la cause de sa mort.	189
<i>Mélicerte</i> . Quel, & son aventure.	101
<i>Ménippe</i> . Quel personnage, & où il vivoit.	
N O	
<i>Mercur</i> e. Voleur dès le maillot.	62
Ses autres qualitez.	<i>là-mesme</i> .
Pourquoy le plus misérable des Dieux.	89
<i>Merveilles</i> . De la Nature combien considérables.	43
<i>Milon</i> . Crotoniate, quel, & en quoy recommandable.	177. 178
<i>Minerve</i> . Où particulièrement adorée.	192. 193
Diférend entre-elle, Neptune, & Vulcain.	

DES MATIERES.

- touchant l'excellence de leur art. 285
- Misanthrope*. Pourquoi Timon apellé Misanthrope. 35
- Momus*. Pourquoi il trouvoit à redire qu'un Taureau eust les cornes au dessus des yeux. 19. 20
- Monde*. Comment vont les choses du Monde. 169. 170
- Mort*. Si la Mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut avoir. 152
- Muses*. Pourquoi exemptes des traits de Cupidon. 76. 77
- Musique*. Quelle est celle qui est inutile. 311

N

- N**ature. Combien de contrarieté entre les Philosophes pour les choses de la nature. 163
- Nectar*. D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent. 192
- Neptune*. Diferend entre Neptune, Minerve, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art. 285
- Philosophe Platonicien, quel personnage. 10. 11. & suiv.
- Nirée*. Quelle personne, & l'estime de sa beauté. 151. 152

O

- O**mbres. Comment accusateurs des hommes après leur mort. 167
- Opiniastres*. Comment doivent estre traitez. 281
- Or*. Ce que c'est, & ses effects. 180
- Que le Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe. 122

T A B L E.

mesme. & 181

Oronte. Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encore en passant en l'autre monde.

153. 154

P

Pallas. Comment donne de la crainte à Cupidon. 76

Pan. Pourquoy cornu, avec une barbe, une queue, & des pieds de chèvre. 86. 87

Paris. Par qui élu Juge entre les trois Déeses. 77. 78

Passions. Que font en l'homme. 183

Pauvres. Comment se doivent consoler. 111

Pauvreté Combien ses aiguillons sont poignans. 272

Pélee. Comment ses noces furent troublées par la discorde. 97. 98

Péripateticien. Quelle est la doctrine Péripateticienne. 209

Selon le sentiment commun. 283

Persee. Comment se garentit de la veue des Gorgones, & les tua. 106. 107

Philiade. Quel, & pourquoy mal traité par Timon. 36. 37

Philippe. L'occupation de Philippe de Macédoine en l'autre monde, quelle. 170

Phinées. Combien incommodé par les harpies. 27

Philosophes. Combien vains & orgueilleux. 110. 111

Et ce qu'ils regrettent souvent. 116

Philosophes anciens, quels à la mort. 146

Philosophes vaincus par Lucien, difference de leurs sectes, & leurs débats pour la primauté. 223. 224

DES MATIERES,

- Comment ils sont presque tous faits. *là-mesme*
& suiv.
- Si les Philosophes sont affranchis de toute la tyrannie des Passions. 280
- Philosophie.* Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne. 10. 11
- Ancienne, combien incertaine. 162. 163
- Où il la faut aller chercher, & comment déchirée. 216. 217
- Pourquoy elle n'est pas toujours accompagnée de la verité. *là mesme.*
- Philosophie pourquoy comparée au vin, & si c'est peine perdue d'estudier en Philosophie. 296. 297 *& suiv.*
- Qui est-ce qui merite mieux le nom de Philosophe, & qu'elle est la meilleure Philosophie 300. 301
- Platoniciens.* Quels personnages, & quel estoit leur plus grand défaut. 283. *& suiv.* 288
- Plusus.* Le Dieu des Richesses, à quelles gens s'adonne plus volontiers. 27
- Invective de Jupiter contre luy, & les reparties. Va lentement. *là-mesme* & 27
- Et s'égare aisément. 28
- Poëtes.* Combien estimez des Grans. 263
- Policrate.* Combien heureux, & quelle fut sa fin. 182
- Polyphème.* De qui fut fils, & comment receu de Galatée. 92. 93
- Par qui son œil fut crevé, & pourquoy. 94
- Pomme d'or* avec son inscription, par qui jettée, & où. 80
- Potiers de terre,* par qui apellez des Prométhées. 7
- Priape.* Quel, & comment traita Bacchus. 87.

T A B L E.

<i>Promethée.</i> Quel personnage , & en quel sens les Orateurs sont des Prométhées.	6. & 7
Et quelques autres.	<i>là-mesme & suiv.</i>
Pourquoy attaché sur le Caucafe.	44 45
<i>Proserpine.</i> Comment posseda le bel Adonis.	67
<i>Protée.</i> Comment se peut changer en feu & en eau.	96. 97
<i>Protésilas.</i> Comment tué à la guerre de Troye.	141. 142
<i>Protésilas</i> pourquoy renvoyé au monde.	148.
	149
<i>Pyrrhon.</i> Combien extravagant , & sa doctrine.	210. 211
<i>Pythagore.</i> Philosophie de Pythagore , quelle.	197. 198
<i>Pythagoriciens.</i> Quel estoit le vice de ces Philosophes.	283. & <i>suiv.</i> 288. 289

R

R <i>Republique.</i> Divine , & de laquelle tout le monde devroit souhaiter d'estre Citoyen , quelle.	286
<i>Riche.</i> Comment devient quelquesfois pauvre.	24. 25
Riches combien miserables pour la pluspart.	27
Ordonnance contre les Riches, quelle.	171
Et comment se verifie dans les enfers.	172

S

S <i>Sacrifices.</i> Quels , & combien divers.	193. 194
<i>Sage.</i> Quel sentiment il doit avoir de la vie & de la mort.	152. 153
Que fait en l'autre monde.	170
Quel doit estre le veritable sage.	282. 283
	<i>Sagesse.</i>

DES MATIERES.

<i>Sageſſe.</i> En quoy conſiſte.	284
<i>Saluſto.</i> Quel personnage, & comment mourut.	270
<i>Satrapes.</i> Quelle eſt l'occupation des Satrapes en l'autre monde.	170
<i>Saturne.</i> Quel & comment ſe rendit maïſtre du Ciel.	190
<i>Sceptique.</i> Qu'elle eſt certe doctrine.	202
<i>Scipion.</i> Pourquoi paſſe devant Annibal en l'autre monde.	132
<i>Sculpture.</i> Plütoſt un divertiffement honneſte qu'un art.	2
Son idée.	3
<i>Scythes.</i> Comment domptez par Alexandre.	134 135
<i>Secte.</i> Recherche pour ſçavoir quelle Secte eſt la meilleure.	283. & ſuiu.
<i>Semele.</i> Pourquoi conſumée par le feu.	65
<i>Sépulchre.</i> Vanité des Sépulchres parmy les anciens.	186
<i>Socrate.</i> Raillerie contre ce Philoſophe.	45
Quel personnage, & quelle opinion les Athéniens eurent de luy après ſa mort.	145
Quelle eſt ſon occupation en l'autre monde.	170
Quelle eſtoit ſa doctrine.	222
<i>Solon.</i> Quel personnage, & comment il receut Anacarſis.	316
<i>Songe.</i> S'il eſt à propos de conter des Songes.	5 6
<i>Soſtrate.</i> Sophiſte, comment & pourquoy deli-vré par le jugement de Minos.	159 160
<i>Stoïciens.</i> Quels Philoſophes ſelon le ſentiment commun.	283 288
<i>Syllogiſme.</i> Combien ſubtil ouvrage.	206

T A B L E.

T

T Antale. Comment meurt de soif au milieu d'un lac.	139
Et pourquoy n'estant qu'une ombre , il avoit soif.	140
Pourquoy chassé de la table des Dieux.	192
Taureau. Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au dessus des yeux.	20
Tellus Quel personnage , & pourquoy estimé heureux.	180
Thetis. Comment ses nopces furent troublées par la discorde.	97. 98
Thrace. Comment conquise par Bacchus.	75
Thrasycles. Philosophe , pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zcuxis	39
Pourquoy mal traité par Timon.	40
Timon. Quel personnage & comment devenu pauvre.	24. 25
De qui receut le don de Prophétie.	157
Toxaris. Comment fit cesser la peste à Athènes.	313
Trophonius. Quelles singeries l'on faisoit en entrant dans son antre.	113
En quel endroit est son Oracle.	172
Tyran. Combien de difference entre la vie d'un Tyran , & celle d'un pauvre.	240. 241

V

Venus. Comment surprise avec Mars par l'industrie de son mary Vulcain.	74. 75
Verification. Des ordonnances comment se fait dans les Enfers.	171. 172

DES MATIERES.

<i>Verité.</i> Recherchée par Ménippe & chez qui 162. & suiv.	
Pourquoy n'accompagne pas toujours la Phi- sophie.	218
Et desire toujours la liberté	là-mesme.
Qu'elle est une, & combien difficile à décou- vrir.	283
<i>Verse-eau.</i> Signe du Zodiaque.	58
<i>Vertu.</i> Combien difficile à obtenir.	163
Qu'elle habite, & si l'on ne descend jamais, quand on est parvenu à elle.	279
Combien elle a de chemins.	282
En quoy elle consiste.	230
<i>Vie.</i> Combien aimée, mesme des pauvres & des vieillards.	155. 156
Quelle est la meilleure, & celle qu'un honneste homme doit choisir.	164. jusqu'à 172
<i>Vin.</i> Comparaison du vin avec la Philosophie.	296
<i>Vlyffe.</i> Pourquoy se fit attacher au masts de son Vaisseau.	15. 16
Comment s'échapa des embusches de Polyphé- me, & luy creva son œil.	94. 95
Comment fut cause de la mort d'Ajax.	157. 158
<i>Vnivर्सels.</i> Pourquoy ne subsistent point.	205
<i>Vulcain.</i> Fils de Junon.	59
Comment aimé des plus belles Déesse, & des Graces.	71. 72
Et comment il surprit Mars.	74
Comment devenu boiteux.	191
De quoy fut blâmé par Momus, qu'il avoit éleu Juge de son differend contre Neptune & Minerve.	285

TABLE DES MATIERES.

X

X *Anthe* Fleuve, pourquoy mal traité par
Vulcain. 104

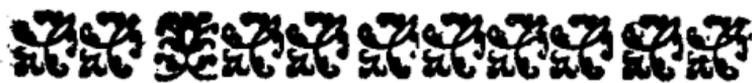
Z

Z *Amolxis*. Dieu des Scythes, & quels sacri-
fices on luy faisoit. 313

Zeuxis. Quelle gloire a remporté de ses Ouvra-
ges, & lesquels en estoient les principaux.
307

*Fin de la Table des Matieres du premier Tome des
Dialogues de Lucien.*

2 AP 57



Extrait du Privilege du Roy.

LE Roy , par ses Lettres patentes données à Paris le 20. Octobre 1657. a permis à **NICOLAS PERROT** *Sieur d'Ablancourt*, de faire imprimer , vendre & debiter en tous les lieux de l'obeïssance de sa Majesté , par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, *la Traduction de Lucien par luy faite*, en telles marges , en tels caracteres , & autant de fois que bon luy semblera , durant vingt ans , à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois. Avec défenses à toutes personnes de l'imprimer , vendre ny distribuer , sous quelque pretexte que ce soit , sans le consentement de l'Exposant , ou de ceux qui auront son droit : à peine trois mille livres d'amende, payables sans deport par chacun des contrevenans , de confiscation des Exemplaires contrefaits , & de tous dépens , dommages & interests. A condition de mettre deux Exemplaires dudit livre en la Bibliothèque de sa Majesté : & un en celle de Monseigneur Molé , Chevalier , Garde des Sceaux de France , avant que de l'exposer en vente , & que lesdites lettres seront registrées dans le Livre de la Communauté des Libraires de Paris , suivant le Reglement , à peine de nullité. Veut sa Majesté qu'en mettant au commencement dudit livre un Extrait desdites Lettres elles soient tenuës pour deüment signifiées , & qu'aux copies d'icelles collationnées par un de ses Conseillers Secretai-

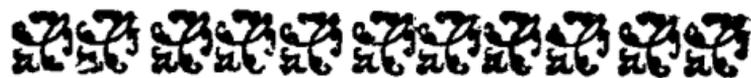
res , soy soit adjouëtée comme à l'Original,
Nonobstant oppositions ou appellations quel-
conques , & sans prejudice d'icelles , dont sa
Majesté s'est réservée la connoissance : com-
me il est porté plus au long par lescdites Let-
tres , signées , *Par le Roy ou son Conseil* ,
CONRART : & scellées du grand Sceau de
cire jaune , sur simple queue.

Ledit Sieur D'ABLANCOURT a cedé son
Privilege à AUGUSTIN COURBE' , & ledit
COURBE' a cedé son droit à LOUIS BREAINE
& THOMAS JOLLY , & par autorité de Justi-
ce , adjudication a esté faite des deux tiers
de la part dudit JOLLY à CLAUDE BARBIN ,
un des Associez des Marchands Libraires du
Palais.

*Registrées sur le Livre de la Communauté des
Libraires & Imprimeurs de Paris , suivant l'Ar-
rest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653.*

Signé , D. THIBERTY , Syndic.

Cette Edition imprimée sur une nouvelle
copie corrigée , revue & augmentée par
l'Auteur avant sa mort , a esté achevée d'im-
primer le 19. Mars 1674. en vertu du Privilege
cy-dessus , pour la premiere fois.



PLVSIEVRS TRADVCTIONS
 DE M^r D'ABLANCOURT,
 qui se vendent dans la mesme
 Boutique.

- L'HISTOIRE de Thucydide conti-
 nuée par Xenophon, 12. 3. vol. 1673.
 Les Oeuvres de Tacite, 4.
 — les mesmes 3. vol. en petit. 12. 1674.
 Les Oeuvres de Lucien 2. vol. 4.
 — les mesmes 3. vol. en petit. 12. 1674.
 corrigées.
 Les Commentaires de César, 4.
 — les mesmes, en petit. 12. 1673.